

# A-T-ELLE DU COEUR?

PAR ESME STUART



★Collection 2<sup>F</sup> Stella★

# *Jeunes filles, Jeunes femmes*

Créé pour vous, dans un esprit bien français, **NOUVEAUTÉ** vous offre :

- # 40 pages illustrées et vivantes sous une belle couverture en couleurs naturelles.
- # De vraies, bonnes et simples recettes de santé et de beauté.
- # Les nouveautés de la mode, un roman, des variétés, des nouvelles, etc...
- # Dans chaque numéro, le modèle inédit d'un patron gratuit à **votre taille** (un timbre pour frais d'envoi).



*Aimez la Jeunesse de  
Nouveauté*

Tous les jeudis

LISTE DES DERNIERS VOLUMES  
PARUS DANS LA COLLECTION  
**"STELLA"**

\* \*

- 383. **Evangeline**, par A.-M. Hullet.
- 384. **D'une fenêtre**, par Marie Thiéry.
- 385. **La sacrifiée**, par H.-A. Dourliac.
- 386. **Un étrange voisin**, par José Myre.
- 387. **Isa, ma cousine**, par Jean Jégo.
- 388. **L'île des sept sommeils**, par Alice Marin.
- 389. **Aime-moi...**, par Marie de Wailly.
- 390. **Gladys... et le porc-épic**, par Léon Lambry.
- 391. **J'ai deux amours**, par M. de Crisenoy
- 392. **Au pays du soleil**, par Pierre Claude.
- 393. **La fiancée perdue**, par Guy de Novel.
- 394. **La chance**, par René Daumière.
- 395. **Vaincre!** par J.-G. Chenavéry.
- 396. **La petite fille au fantôme**, par Isabelle Sandy.
- 397. **Mission secrète**, par C.-N. Williamson (trad. E.-P. Margueritte).
- 398. **Le bien-marié**, par Georges Beaume.
- 399. **Droit son chemin**, par Jean de Lapeyrière.
- 400. **Noémi bon-coeur**, par Antony Dreyer.
- 401. **Au gré du destin**, par Y. de Saint-Céré.
- 402. **La femme au miroir**, par Paul Cervières.
- 403. **En face de la vie**, par Marthe Fiel.
- 404. **L'homme est le maître**, par Ruby M.-R. Ayres (trad. M.-H. Lagarde).
- 405. **Le voyageur inattendu**, par Germaine Verdat.
- 406. **Un mari par surcroît**, par J. Dorlhis.
- 407. **Deux fiancées**, par Ch. Garvice (trad. O'Nevès).
- 408. **Le mobile secret**, par H. Lauvernière.
- 409. **Davia**, par Jean Rosmer.
- 410. **Un cœur renait** par Marie de Wailly.
- 411. **Quand il revint...**, par H. de Marcillet.
- 412. **Moute et les deux cousins**, par Guy de Téramond.
- 413. **En plein mystère**, par Eymery Stuart.

*(Suite au verso.)*

Derniers volumes parus dans la Collection (suite).

414. **Anne-Marie**, par Jean Marclay.  
415. **Prise au piège**, par Brada.  
416. **Deux visages, un amour**, par Paul Bergh.  
417. **Fleurs exotiques**, par L. de Maureilhac.  
418. **La 35-45 R. J.**, par M.-A.-E. Séouzia.  
419. **Le mal que fit une femme**, par L. Gestelys.  
420. **Quand l'amour parle**, par M. de Crisenoy.  
421. **Gilbert et l'ombre**, par Lita Guérin.  
422. **Cœur fermé**, par H.-A. Dourriac.  
423. **Dramatique amour**, par Louis Candray.  
424. **Dolly Dollar**, par M.-M. d'Armagnac.  
425. **Le manoir menacé**, par Jean de Lapeyrière.  
426. **La revanche du passé**, par A. de Beaufranchet.  
427. **L'Eternelle Chanson**, par Claude Chauvière.  
428. **Le Roman de Jo**, par Lise de Cère.  
429. **L'Étrangère**, par Claude Renaud.  
430. **La gamme de « Do »**, par Marie Barrère-Affre.  
431. **Beautés Rivales**, par Louis d'Arvers.  
432. **L'Aventure de M. Mellac**, par Dominique.  
433. **Gisèle Reporter**, par Edouard de Keyser.  
434. **Les deux Mariages**, par A. Cantegrive.  
435. **Immortelle Jeunesse**, par Marie de Wailly.  
436. **Vers l'Oasis**, par Lucienne Chantal.  
437. **Sa Fiancée**, par H.-A. Dourriac.  
438. **La Maison du mensonge**, par R. Dombre et C. Péronnet.  
439. **Ame de femme**, par Victor Féli.  
440. **Le Témoignage imprévu**, par Jean Jégo.  
441. **Au Petit Paris**, par Georges Baume.  
442. **Pour ne pas mourir**, par R. M. Pierazzi.  
443. **Marquise de Maulgrand**, par M. Maryan.  
444. **Masque et Visage**, par M. de Crisenoy.

— IL PARAIT DEUX VOLUMES PAR MOIS —

Le volume : **2 francs**; franco : **2 fr. 25.**  
Cinq volumes au choix, franco : **10 francs.**

C92828

ESME STUART

# A-T-ELLE DU CŒUR?

Adapté de l'anglais

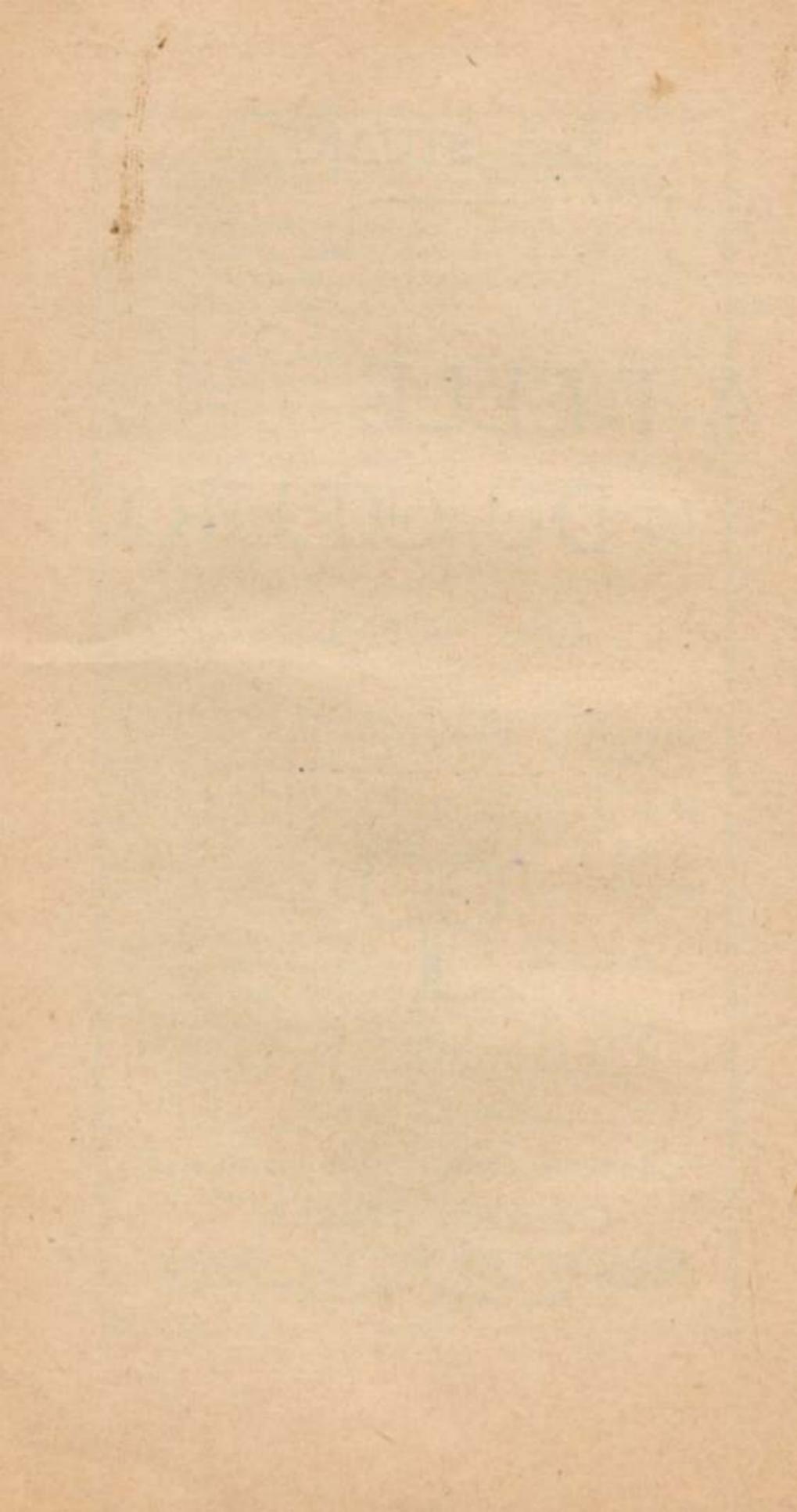
par

VERGÈS



COLLECTION STELLA

Éditions du "Petit Écho de la Mode"  
1, Rue Gazan, Paris (XIV<sup>e</sup>)



# A-T-ELLE DU CŒUR?

---

## I

### LA FAÇON DONT TAMZIN ENVISAGE L'EXISTENCE

Tout, dans l'existence de Tamzin Langhton, concourait à la rendre heureuse. Cependant, au matin d'un beau jour de printemps, on pouvait être étonné de la voir, les sourcils froncés, près d'une fenêtre de la salle d'étude, montrant le poing à un dog-cart qui descendait l'avenue du château de Windy-Corner. Lorsque la voiture qui emmenait la dernière gouvernante de l'enfant gâtée ne fut plus qu'un point minuscule à l'horizon, Tamzin se hasarda à descendre sur la terrasse en dansant une gigue d'allégresse, et l'expression de colère qui gâtait le joli visage disparut aussitôt.

— Horrible créature ! J'en suis enfin débarrassée ! Dieu merci ! Seulement une autre arrivera demain ! Tout le monde témoigne de la sympathie à mon oncle Dick parce qu'il a été prisonnier pendant la guerre, et personne ne songe à me plaindre ! Je suis pourtant comme une prisonnière, avec ces odieuses gouvernantes ; elles ne me quittent pas un instant, elles m'obligent à descendre déjeuner à la minute

---

(1) Le titre anglais de cette œuvre est *The Taming of Tamzin*.

précise, à apprendre des leçons stupides; à peine est-ce terminé que mon geôlier m'emmène faire une marche forcée, et j'entends tout le temps : « Tenez-vous donc convenablement, Tamzin. — Ne mettez donc pas votre menton en avant, Tamzin. — Marchez plus lentement, Tamzin. » Ou bien encore : « Ne courez donc pas comme cela! » Etc., etc. Quand nous passons auprès de l'étang, j'éprouve un désir féroce de précipiter ma gardienne dans l'eau pour m'en débarrasser! Miss Chister était la pire de toutes, et cependant miss Vernon, qui arrivera tout à l'heure, doit emporter la palme! Je sais par expérience que la dernière est toujours plus exécrable que la précédente! Oh! mais... je saurai bien m'en débarrasser; je connais la façon de s'y prendre!

La jeune révoltée revint vers la salle d'étude, afin de procéder à l'élimination des livres qui l'exaspéraient le plus.

— Voyons! dit-elle : d'abord, grammaire latine. A quoi bon apprendre le latin que personne ne parle plus? Après : arithmétique, le plus ennuyeux! Cauchons-le plus soigneusement que les autres. Et encore *Le français à la portée de tous*; je suis Anglaise et n'ai pas d'intérêt à être prise pour une Française; toutes les fois que j'en ai rencontré, elles paraissaient scandalisées de mes manières, de mes vêtements! Comme s'il était possible d'avoir tous les boutons à ses chaussures et pas de déchirures à ses robes!

Après avoir supprimé la moitié des livres d'étude, Tamzin regarda, non sans satisfaction, le petit nombre de volumes restant étalés sur la table et se mit à réfléchir. Puis, apercevant son oncle, le capitaine Dick Langhton, qui se promenait avec sa belle-sœur, lady Langhton :

« Je crois qu'il m'aime un peu, mais il n'a pas eu le courage de prendre mon parti! C'est de la lâcheté! Heureusement que maman, qui gronde quelquefois, ne tient jamais ses menaces, et que papa ne

demande qu'une chose : c'est qu'on lui laisse la paix pour travailler à ses inventions mécaniques. (A sa place, je ne me préoccuperais guère de découvrir de nouvelles machines !) Quand miss Chister se désespérait de ne pas être soutenue contre moi par maman et essayait de s'adresser à papa, elle n'avait guère de succès ! Il disait qu'il est impossible de s'entendre avec les femmes — et maman pense la même chose pour les hommes ! — Alors, qu'on ne trouve pas extraordinaire que je ne puisse pas m'entendre avec une gouvernante ! Mais je ne peux compter que sur moi pour m'en débarrasser. Tous les jours j'inventerai une petite surprise désagréable, et nous verrons bien si dans un mois elle n'est pas partie ! Jim aime ses leçons, mais je ne suis pas comme mon frère ; nous nous entendons bien pour tout, sauf pour cela. Ah ! si mon oncle Dick pouvait me délivrer de miss Vernon qui va arriver ! Hélas ! je n'ai guère d'espoir à ce sujet. En attendant, je vais grimper pour chercher des œufs de pigeons sauvages ; je sais qu'il y a un nid au sommet de ce grand arbre. Je ne pourrai peut-être pas en avoir la liberté quand mon nouveau geôlier sera là ! »

Tamzin, en général, laissait peu de temps s'écouler entre la pensée et l'action. Sautant par la fenêtre, elle arriva au talus qui bordait le terrain, se laissa glisser jusqu'au bas et, en un instant, arriva près d'un joli bois. Là était un groupe de sapins élevés, et au sommet de l'un d'entre eux se trouvait le nid repéré depuis longtemps par l'intrépide Tamzin. La périlleuse ascension lui avait été formellement interdite par miss Chister ; aussi regarda-t-elle, avant de s'élanter, si personne ne pouvait être témoin de sa désobéissance. Se voyant seule, elle mit un pied sur la première branche.

L'enfant était courageuse et pleine de sang-froid. « Plus haut, et encore plus haut ! » se disait-elle, s'acharnant à monter. Le travail était pénible, mais

combien préférable à l'étude de leçons qu'elle abhorrait ! Elle n'entendait cependant pas se briser les membres, ni même déchirer sa robe. Son attention était concentrée sur la nécessité d'essayer la solidité de chaque branche avant d'y appuyer le pied. Là-haut était le nid, balancé légèrement par la brise. Les branches devenaient de plus en plus minces en approchant du sommet; le sport était splendide; aucune gouvernante n'aurait permis une telle entreprise ! Elle pensait que sa mère, dans son enfance, n'aurait jamais tenté d'escalader le plus petit pommeier, et elle, Tamzin, se sentait accomplir un acte que son frère Jim eût admiré.

Il lui fallait rapporter un œuf comme preuve de son courage. Elle touchait au but quand la mère, effrayée, s'envola, laissant le libre champ à la main de Tamzin pour saisir un œuf encore chaud, tandis que, de l'autre main, elle s'agrippait fortement au tronc de l'arbre. Elle savait que, pour la descente, ses deux bras devaient être libres; sa bouche lui parut donc être la place appropriée pour y déposer le précieux butin, et, la joue ornée d'un petit monticule, Tamzin commença à descendre. Arrivée au milieu de l'arbre, un frisson la saisit : son pied rencontra une branche trop faible, la rompit et resta dans le vide; mais, ses forces doublées par l'énergie, elle se laissa aller un moment, les bras serrés autour du tronc, jusqu'à ce qu'elle sentit de nouveau une branche sous son pied. Enfin elle arriva à l'endroit où les branches cessaient; il n'y avait plus qu'à se laisser glisser jusqu'au sol. Elle s'arrêta un instant pour respirer. Puis, voulant assurer la dernière étape, elle se hasarda à regarder en bas et vit... oh ! horreur ! son oncle Dick qui la regardait, les bras croisés. Tamzin était dans l'impossibilité de proférer la moindre exclamation, en raison de l'œuf qui remplissait sa bouche. Elle croisa ses jambes autour du tronc et arriva en bas, heureuse, après tout, de sentir la terre ferme sous ses pieds.

Son premier soin fut de retirer l'œuf de pigeon de sa cachette.

— Oh ! oncle Dick, ce n'est pas bien de m'avoir suivie ! Vous voyez que j'ai pu aller jusqu'au nid !

Elle tendit la pièce à conviction.

Dick, au fond, était plutôt dans l'admiration du courage de sa nièce, mais il garda pour lui son impression et dit seulement :

— Je croyais que ce genre de sport vous était défendu ?

— Oh ! maman a dit : « Pas trop haut ! » C'est donc une affaire d'appréciation. Je vais me retrouver demain en face d'une nouvelle institutrice, et j'avais besoin de me détendre un peu avant son arrivée. Ne me trahissez pas !

— Je n'en ai pas l'intention. Mais qu'allez-vous faire de cet œuf ?

— Souffler dedans, pour le vider ; prêtez-moi une épingle ?

— Je crois que des épingles seraient plutôt utiles pour votre robe, dont les déchirures demanderaient à être rapprochées.

— Ah ! c'est vrai ! Mais maman dit souvent qu'on ne peut pas faire d'omelette sans casser des œufs.

Et pendant que ses doigts serraient l'œuf, il glissa de sa main et tomba par terre, se brisant en une petite masse informe.

— Quel dommage ! Vous, oncle Dick, serez mon témoin pour affirmer à Jim que j'ai bien déniché un œuf au sommet du sapin !

— J'y réfléchirai. Toutefois, miss Vernon ne tardera pas à arriver, et votre mère tiendra à ce que vous soyez rentrée.

— Si nous allions nous promener, au lieu de rentrer ?

— Impossible : j'ai promis à votre mère d'aller lui parler.

— Oui, et puis après nous serons accrochés ! Enfin, je vais toujours aller changer de robe. C'est

triste, oncle Dick, de ne pouvoir faire ce que nous voulons à cause de cette Avril Vernon — un nom ridicule!

Dick la quitta en riant, et Tamzin courut à sa chambre.

## II

## LES PRINCIPES DE LA MÈRE DE TAMZIN

— Vraiment, Dick, je joue de malheur : j'en suis à ma cinquième institutrice depuis...

— Depuis cinq mois, me semble-t-il ?

— Un peu moins, même, je crois, et la sixième arrive aujourd'hui ! Que croyez-vous que miss Chister m'ait dit en partant ?

— Qu'elle regrettait de quitter un tel lit de roses ?

— Oh ! non, dit la belle-sœur, qui ne comprenait jamais la plaisanterie. Elle m'a dit que Tamzin était la jeune fille la plus désobéissante et la plus volontaire qu'elle ait jamais connue et qu'elle ne resterait près d'elle à aucun prix. Comme on voit bien à cela qu'elle n'est pas une femme du monde !

— Et qu'est-ce que vous avez répondu, Thérèse ?

— Eh bien ! je lui ai dit que lorsqu'une institutrice sait être à la fois fermé et douce, elle arrive toujours à triompher des difficultés.

— Elle a dû être clouée par cette sage réponse ?

— Oh ! pas du tout ! Elle a continué : « Autant essayer de la persuasion vis-à-vis d'un tigre qui a l'intention de vous dévorer pour son repas ! » Peut-on entendre réponse aussi sotte ! Comparer ma pauvre Tamzin à une bête fauve affamée ! C'est par trop choquant !

Le beau-frère éclata de rire.

— Mais, Dick, ce n'est pas risible !

— Pardonnez-moi. Miss Chister a une imagination remarquable.

— Je ne m'en étais pas encore aperçue jusqu'à présent; je l'avais prise sur sa réputation d'être expérimentée. Et maintenant on me dit que celle qui va lui succéder n'a aucune expérience!

— Sûrement elle en acquerra ici. Peut-être sera-t-elle un succès?

— Espérons-le! Quand j'étais jeune, j'avais miss Baker comme gouvernante; elle est restée des années avec nous.

— Pourquoi ne mettez-vous pas Tamzin en pension?

— Oh! Dick! ni son père ni moi ne le voudrions. On ne sait pas la classe sociale des jeunes filles qu'elle y rencontrerait. Les meilleures écoles sont très mélangées actuellement.

— Cela est plutôt une amélioration; on apprend à connaître mieux la vie et ses difficultés.

— C'est très bon pour les hommes, Dick, mais une jeune fille n'est plus la même quand elle a quitté la maison paternelle. Tamzin est si innocente!

— Cela n'est pas prouvé. En fait de manière d'être avec ses institutrices, elle pourrait s'améliorer.

— Vous ne voyez rien comme tout le monde, Dick; il est impossible d'obtenir de vous un avis sérieux!

— Vous êtes à plaindre, ma pauvre Thérèse; mais pourquoi gâtez-vous systématiquement votre fille? Si vous étiez plus sévère...

— Oh! Dick, une mère doit être douce, compatisante. Un poète a dit qu'un berceau pouvait remuer un monde! Respectons les berceaux.

Dick, un peu impatienté du peu de bon sens de sa belle-sœur, allait peut-être répondre trop brusquement, quand Tamzin entra. Ses cheveux étaient bien ébouriffés, mais elle portait une robe sans déchirures.

— Maman, je ne veux pas rester ici pour être présentée à miss Vernon à son arrivée et entendre

toujours la même phrase : « Vous allez bien, mon enfant ? J'espère que nous sympathiserons ! »

Dick, cette fois, partit d'un fou rire :

— Les espérances s'évanouissent promptement ! observa-t-il.

— Pourquoi veut-on absolument m'attacher une institutrice ? Je sais lire et écrire, je connais les quatre règles, j'apprendrai bien toute seule en lisant des livres intéressants. Savez-vous ce que m'a dit miss Chister en partant ?

— Non, mais dites-le-moi : j'aime à collectionner les mots des grands hommes !

— Elle prétend qu'elle aimerait mieux vivre de pain et d'eau plutôt que de rester avec moi.

— *Shock! Shock!* laissa échapper lady Langhton.

— Vous voyez, maman, qu'il vaut mieux que je calme mon esprit avant de me trouver en face de miss Vernon ; voulez-vous néanmoins faire une promenade en voiture, oncle Dick ?

— Non, Tamzin, je n'ai pas l'intention de me promener, aujourd'hui, mais je veux bien que vous me teniez compagnie dans le jardin, où je compte aller fumer à l'ombre.

Tamzin fit la grimace, car elle savait que rien ne faisait changer d'idée à son oncle quand il avait décidé une chose. Comme tout était préférable pour elle à l'ennui d'attendre sa future institutrice, elle suivit le capitaine en sifflant le plus haut possible pour appeler *Nap*, un grand saint-bernard, qui arriva en bondissant.

Dick prit une cigarette dans son étui, Tamzin lui en vola une, et tous les deux se mirent à fumer.

— Que diraient votre mère et la future institutrice si elles vous voyaient fumer ?

— Oh ! maman ne dirait rien qui me troublerait beaucoup, et l'institutrice ne peut pas me voir ! J'ai à vous dire un secret, oncle Dick : je suis tout à fait décidée à me libérer de mes gouvernantes par n'importe quel moyen, lorsqu'elles ne me plairont pas.

— Combien y en a-t-il, de ces pauvres martyres, qui aient trouvé grâce devant vous, Tamzin ?

— Aucune : c'est moi qui étais une martyre avec elles ; j'étais en esclavage ; vous-même, vous n'auriez pas pu les supporter.

Dick songeait au temps douloureux de sa captivité en Allemagne, et un sentiment de pitié s'emparait de lui en voyant cette enfant rebelle à toute discipline, qui allait entrer dans la vie ennemie de toute règle et inconsciente des devoirs à remplir qui l'attendaient plus tard dans l'existence.

Mais elle l'amusait telle quelle, et il ne lui venait pas à l'idée qu'il eût dû se servir de l'affection qu'elle lui témoignait pour tâcher d'amener cette nature rebelle au sentiment du devoir.

Tous deux se levèrent au bout de quelque temps, et Tamzin dirigea la promenade vers le ruisseau qui alimentait l'étang et où la nièce voulait montrer des truites à son oncle.

Pendant ce temps, Joseph, le valet de chambre, ouvrait toutes grandes les portes de la salle à manger et annonçait miss Vernon. Lady Langhton se leva un peu nerveusement et tendit la main à la nouvelle arrivante en lui souhaitant la bienvenue.

— Je regrette que ma fille ne soit pas encore rentrée. Reposez-vous un peu en l'attendant.

Miss Vernon sourit aimablement.

— Je ne suis pas fatiguée, mais seulement satisfaite de voir le voyage terminé.

— Ce n'est pas étonnant : les voyages ne sont pas agréables, en cette saison. Tamzin avait besoin de prendre l'air. C'est une enfant d'une très bonne santé, pleine d'entrain, aimant la vie au grand air. Vous devrez être douce et ferme avec elle. Les bons professeurs comprennent comment il faut diriger leurs élèves. Miss Chister n'en avait pas la moindre notion.

— Je m'efforcerai de réussir, bien que je n'aie

pas une grande expérience, ne m'étant encore jamais occupée que de ma jeune sœur.

— Malheureusement, toutes les jeunes filles ne sont pas semblables. Miss Chister se plaignait toujours de son élève; c'est une mauvaise chose, vis-à-vis des enfants.

— Vous préférez que je ne suive pas cet exemple? demanda gaiement miss Vernon.

— Je préfère avant tout la paix de l'intérieur, et mon mari me ressemble à ce sujet; il ne veut pas être troublé, et toutes les difficultés retombent sur moi!

— M'autorisez-vous alors à donner des punitions? demanda miss Vernon, de plus en plus amusée.

— Je ne vous y engage pas, je n'en donne jamais moi-même : cela n'aurait pas de résultat avec Tamzin et pourrait lui ôter son entrain, ce qu'il faut éviter. Je crois que ma fille aurait ri si j'avais voulu employer les verges avec elle; et, en plus, j'ai les poignets très faibles.

Pour le coup, miss Vernon ne put réprimer un franc rire :

— Puis-je cependant vous laisser le soin des pénitences à donner?

— Non; c'est de la délicatesse qu'il faut avec Tamzin. Mais vous ferez bien, peut-être, Mademoiselle, d'aller prendre un peu de repos jusqu'à l'heure du thé. On vous préviendra. On le sert toujours dans la salle d'étude, ce qui permet d'y amener seulement les visites que je tiens à retenir longtemps, et je vous demanderai la complaisance de nous le verser vous-même.

Miss Vernon se leva en même temps que lady Langhton; et cette dernière remarqua seulement alors combien la nouvelle institutrice était grande et distinguée. Les cheveux surtout attiraient l'attention par leur teinte brun doré; ses yeux étaient doux et profonds, les traits réguliers. Lady Langhton trouvait que la nouvelle venue paraissait beau-

coup trop grande dame pour la situation qu'elle allait remplir.

« Elle est beaucoup trop jolie et n'a pas d'expérience, se disait-elle. Qu'allons-nous devenir ? »

### III

#### PRÉLIMINAIRES DE GUERRE

Avril Vernon trouva sa chambre fort agréable ; la fenêtre donnait sur une jolie échappée du parc ; au loin on apercevait des collines couronnées de grands bois. « Il doit y avoir une autre allée au-delà », pensait Avril, qui adorait la nature et eût aimé à aller bientôt explorer cet horizon lointain. Mais elle n'était plus sa maîtresse, et elle se mit à déballer ses vêtements, puis elle tira une lettre de sa poche et commença à la relire. Cette lettre était écrite par la directrice d'un office de placement, à laquelle miss Vernon s'était adressée pour trouver une situation, et miss Weir, en indiquant le château de Windy-Corner, lui transmettait en même temps les impressions de miss Chister :

J'ai été fort désappointée par le poste que vous m'avez procuré. C'est une maison dans laquelle il est impossible de rester. La petite fille est odieuse ; la mère, une sotte, n'a aucune autorité sur sa fille ; et le père, occupé à des inventions inutiles, se désintéresse de tout. On dirait Adam mettant toute responsabilité au compte de sa femme. Tamzin Langhton est d'une insolence poussée à l'extrême vis-à-vis de ses institutrices ! Je vous écris ces détails afin que vous puissiez prévenir les personnes que vous seriez tentée d'envoyer dans cette famille.

« Miss Weir a peut-être eu raison de me communiquer cette lettre en me conseillant de ne pas venir ici ; mais être prévenu est synonyme d'être armé. Je

suis curieuse de connaître cette terrible élève. J'aurai là le champ d'expériences que je désirais. »

Elle arrangea quelques photographies de famille sur la table, et elle était prête à descendre, quand on frappa à la porte.

— Entrez ! dit-elle doucement.

La porte s'ouvrit bruyamment, et Tamzin resta sur le seuil. L'enfant regarda l'institutrice, attendant le *How do you do?* habituel, accompagné de « J'espère que nous sympathiserons », afin d'avoir l'occasion de répondre : « Je ne le crois pas. » Mais Avril garda le silence. Les rayons du soleil accentuaient la teinte dorée de ses cheveux, et Tamzin constata avec regret qu'elle avait devant elle une personne fort jolie, dont le mutisme commençait à devenir intimidant. Elle fut obligée de parler la première :

— Vous êtes ma nouvelle institutrice, je suppose ? Je viens vous chercher, car le thé est prêt.

Miss Vernon gardait toujours le silence.

« Comme elle est peu polie ! » se disait l'élève, en ajoutant tout haut :

— J'ai très faim, mon oncle aussi ; je vais vous montrer le chemin.

Miss Vernon la regarda, toujours avec le même sourire, et se prépara à la suivre.

« Elle est peut-être muette ! » pensait Tamzin avec terreur. Vais-je être obligée de prendre mes leçons par signes ? »

Elle frissonna d'appréhension, mais, ne perdant pas encore courage, elle se décida à saisir le taureau par les cornes et se hasarda à demander :

— Mademoiselle, vous n'êtes pas sourde-muette ?

— Non, lui fut-il répondu, mais vous ne m'avez pas posé de question, je n'avais rien à répondre.

Tamzin descendit en silence. Peut-on s'imaginer une gouvernante qui ne parle que pour répondre à des questions ? Elle regretta presque le *How do you do ?* des précédentes. Une personne aussi bizarre ne

resterait certainement pas, et elle se promettait du reste d'aider à accélérer le départ. L'idée d'être plus tôt délivrée qu'elle ne l'avait espéré releva le moral de Tamzin. Sautant les trois dernières marches, elle traversa le hall en courant et ouvrit brusquement la porte de la salle d'étude.

Cette pièce plaisait à l'œil; elle était entièrement boisée, et des rayons de vieux chêne, chargés de livres, s'appuyaient au mur. L'été, une grande baie donnant sur le parc y amenait le soleil et la gaieté. Pour l'instant, un feu de bois brillait dans la cheminée, devant laquelle un jeune homme se tenait debout. Il s'avança en saluant miss Vernon, et celle-ci lui tendit la main, heureuse de rencontrer enfin une physionomie sympathique :

— Je suis obligé de me présenter moi-même, Mademoiselle, puisque Tamzin oublie de le faire. En ma qualité d'oncle, j'ai la permission d'envahir la salle d'étude à l'heure du thé. Lady Langhton nous donne même l'autorisation de ne pas l'attendre, car le temps n'existe pas pour elle. Si vous permettez à des affamés de réclamer votre pitié, nous vous aiderons, ma nièce et moi, à verser le thé.

Tout en parlant, Dick examinait la nouvelle institutrice et éprouvait une agréable surprise à la vue d'une jeune fille aussi distinguée que jolie. Les cheveux d'un blond vénitien et le sourire gracieux ne lui rappelaient en rien les cinq demoiselles qui s'étaient succédé avec la rapidité de l'éclair, et il se sentait pris de pitié en songeant aux déboires qui attendaient miss Vernon.

Celle-ci, avec l'aisance d'une vraie femme du monde, se mit en devoir de servir le thé, tout en répondant gracieusement aux paroles de bienvenue du capitaine Langhton.

— Quelle jolie contrée! Cette vue est admirable. J'aime cette rivière longeant les collines et ces bois aux feuilles encore dorées, qui vont bientôt disparaître, malheureusement.

« Comme elle-même et ses jolis cheveux ! » pensait Dick. Puis, tout haut, il ajouta :

— C'est le ruisseau de l'Eldon, et dans la vallée que vous ne pouvez pas voir d'ici il y a les grands étangs qu'alimente l'Eldon et que beaucoup appellent des lacs. Ma jeune nièce vous fera voir tout cela ; elle aurait dû être ici à votre arrivée, mais...

Un léger coup de pied de Tamzin l'empêcha de finir sa phrase.

— Il m'a été agréable de défaire ma malle tranquillement, dit miss Vernon, paraissant oublier la présence de son élève, ce qui n'était pas du goût de celle-ci, habituée à ne pas être considérée comme un zéro.

Tamzin se trouva encore obligée de parler la première :

— Maman était là, et je voulais montrer des truites à oncle Dick, murmura-t-elle.

Mais toujours pas plus de réponse.

Dick s'amusait énormément. Evidemment, l'institutrice se tenait sur ses gardes. Elle lui semblait trop charmante et trop jolie pour être capable d'entrer en lutte avec Tamzin et d'user de sévérité pour mater l'enfant gâtée. Dick se demandait comment une jeune fille si distinguée se trouvait dans l'obligation d'enseigner et quelle pouvait être son histoire. Certainement Tamzin n'en ferait qu'une bouchée, et il croyait du devoir d'un chevalier de prévenir la victime future.

— Je ne crois pas, Mademoiselle, que votre élève adore l'étude, commença-t-il.

— Je sais beaucoup de choses, interrompit l'élève, et miss Chister ne connaissait rien aux chevaux, aux chiens et à tout ce qui concerne la campagne ; c'était une vraie sotte des villes.

A ce moment, lady Langhton amena une amie pour prendre le thé.

— Etes-vous un peu reposée, miss Vernon ?... Mon amie, Mrs. Smyth, et moi, venons vous demand-

der une tasse de thé... Avez-vous fait une bonne promenade, Tamzin ? De mon temps, les jeunes filles n'étaient pas toujours dehors... Aimez-vous la campagne, Mademoiselle ?...

— Oui, Madame ; il y a tant de beauté dans la nature, l'air y est si pur à respirer.

— C'est vrai, mais l'air trop vif abîme le teint. Je désire beaucoup que ma fille ait une jolie carnation. La crème de lait appliquée sur la figure vaut encore mieux que le grand air, ne croyez-vous pas, chère amie ? Vous devriez en essayer pour vos filles... Dès que vous aurez pris votre thé, Tamzin, il faudra montrer vos livres d'étude à miss Vernon, et ensuite lui faire voir le jardin.

Tamzin fit semblant de n'avoir pas compris et, se levant d'un bond, elle s'écria :

— J'ai oublié le pauvre *Nap* ! Il faut que j'aille lui faire faire un tour ; je ne peux pas prendre de leçon, aujourd'hui.

Elle regarda en parlant miss Vernon, qui ne répondit pas à la muette interrogation, et l'enfant se sauva en courant.

Dick se mit à rire :

— Un paisible tour de jardin n'est pas dans le goût de votre élève, Mademoiselle ; c'est un trotteur de profession. J'espère qu'elle n'abusera pas trop de votre patience.

— Pourquoi le ferait-elle ?

— Parce qu'il est dans ses habitudes...

La phrase fut interrompue par lady Langhton, s'adressant à miss Vernon :

— Je tiens à vous dire, Mademoiselle, que je n'aime pas que les enfants aient la crainte de leurs parents. J'ai élevé ainsi ma fille ; rien n'est plus péhible que de voir des enfants tremblant devant leurs père et mère.

Dick rit de bon cœur :

— Votre fille ne nous a jamais donné ce douloureux spectacle !

— Mes filles sont si obéissantes, dit Mrs. Smyth, que je n'ai pas été obligée de les prendre par la crainte.

Le départ des cinq institutrices successives avait été l'objet des commentaires de tout le voisinage.

— Quelle paix d'esprit vous devez avoir, chère amie! Mais ne craignez-vous pas qu'en exigeant trop de soumission vous ne brisiez l'élan de leur intelligence? Il faut soutenir, mais non briser!

— Le marteau de Vulcain n'arriverait pas à briser l'élan de ma nièce, remarqua ironiquement le terrible Dick.

— Non, non : les marteaux sont désastreux. Il n'y a que la douceur unie à la fermeté qui réussisse. Vous le voyez pour Jim.

— Mais il a passé par le collège!

— Oh! cela n'est rien pour l'amélioration de son caractère; ce sont toujours les mères qui ont la véritable influence. Vous ne redoutez pas les garçons en vacances, je l'espère, Mademoiselle?

— Je n'ai jamais eu qu'une sœur, mais je comprends aussi les caractères des jeunes garçons.

Avril Vernon était vraiment très amusée par l'étalage des principes de lady Langhton.

Quand on eut achevé de prendre le thé, elle attendit un instant pour voir si son élève n'allait pas réapparaître; mais, pensant qu'il y avait peu de chances pour cette occurrence, elle descendit dans le parc, admirant les grands cèdres et toute la beauté de cette nature. Son esprit, cependant, était préoccupé des difficultés de la tâche qu'elle avait entreprise. Elle la prenait au point de vue chrétien. Tamzin était une enfant de Dieu, elle se sentait responsable de cette jeune âme dévoyée et elle craignait de ne pas réussir à l'améliorer. Après un moment de défaillance, son énergie reprit le dessus, et elle dit presque à haute voix :

— Quelle lâcheté de désespérer déjà!

La gouvernante ne revit pas son élève ce jour-là.

S'étant excusée elle-même de ne pas reparaître, en prétextant quelques lettres à écrire, elle avait tenu, dans les conditions faites avec lady Langhton, à se réserver la faculté de dîner dans sa chambre lorsqu'elle le désirerait.

Le lendemain matin, les deux antagonistes s'étaient préparées afin de subir le premier choc de leurs deux volontés.

Tamzin avait une expression de défi. Elle consentit à s'asseoir à la table de travail; puis, croisant les bras, elle regarda hardiment l'institutrice. La leçon d'Ecriture Sainte fut complètement nulle : l'enfant ne voulait ni lire ni répondre aux questions posées.

— J'ai horreur de l'histoire, et je déteste aussi lire à haute voix.

Tamzin espérait ainsi commencer la lutte, mais miss Vernon recula l'éclat déclaré.

— Pourquoi? Dites-le-moi? répondit-elle avec calme, sans altérer le sourire qui impatientait tant la petite révoltée.

— Parce que c'est comme cela. Maman dit que ce sont mes professeurs qui doivent lire eux-mêmes.

— Eh bien! lisons. Je vais vous trouver un livre intéressant. Prenons l'histoire grecque. Ecoutez; je vous poserai ensuite des questions.

Tamzin se disait en elle-même : « Elie peut questionner; à moi de répondre si je veux! »

## IV

### EN GUERRE OUVERTE

Jusqu'à présent, le ferment de la révolte qui couvait dans l'âme de l'élève n'avait pas éclaté. Elle s'efforçait bien, cependant, de ne pas écouter la lecture et tournait la tête du côté de la fenêtre.

« Elle est odieuse, se disait-elle. Si, au moins, elle

se mettait en colère, ce serait amusant; mais toujours ce sourire impatientant! »

Pourtant la façon intelligente dont le professeur lisait à haute voix attira un instant l'attention de la révoltée. Mais, une horloge sonnant l'heure, elle se leva brusquement :

— Voilà une demi-heure passée. Maman dit que les plus courtes leçons sont toujours les meilleures.

— Mais vous n'avez pas eu de leçons du tout! J'ai lu simplement, et vous n'avez peut-être même pas écouté.

— Non, je n'ai pas écouté, dit Tamzin avec un regard foudroyant.

La lecture continua encore quelques instants; alors l'enfant battit du pied, bâilla avec bruit et se leva de nouveau.

— J'ai besoin de respirer; j'entends qu'on attelle le dog-cart, et je vais toujours prendre les lettres à la station. Je ne comprends pas un mot de ce que vous lisez.

— Lady Langhton demande que vous ayez deux heures de travail dans la matinée.

— Peut-être, mais pas de suite : elle veut que j'aie toujours un repos au milieu.

Et, sans écouter davantage, Tamzin partit comme une flèche.

Avril ouvrit la fenêtre toute grande et respira fortement; elle était jeune, et l'air frais la tentait autant que Tamzin!

« Laquelle de nous deux conquerra l'autre? se demandait-elle. — Et il n'y avait plus de sourire sur ses lèvres. — Il doit cependant exister un point sensible dans cette nature? Cette maison me paraît être le séjour de la richesse et de l'indifférence égoïste! Quelle clé pourra ouvrir ce pauvre petit cœur si froid? »

A cet instant, lady Langhton ouvrit la porte :

— Bonjour, Mademoiselle; avez-vous passé une bonne nuit?... Mais où est ma fille?

— Elle n'a pas voulu rester enfermée pendant deux heures et m'a dit que vous préfériez une interruption ; elle s'est donc échappée pour accompagner son père à la station.

— Mais il faut user de votre autorité, Mademoiselle. Je vous ai bien dit d'agir avec douceur, mais aussi avec fermeté.

— C'est notre première journée. J'espère gagner graduellement en autorité. Cette petite est accoutumée à ne suivre que sa volonté, et quand elle parle en votre nom, que puis-je faire ? répliqua gaiement miss Vernon.

— J'ai peut-être parlé de leçons courtes, il y a des mois ! Tamzin a une mémoire merveilleuse ! Et je ne peux pas me rappeler tout ce que j'ai dit !

— Que diriez-vous si j'écrivais un règlement de vie, et que vous veuilliez bien le signer ?

— Quelle bonne idée ! Cependant il faut songer qu'à certains jours elle aura besoin de respirer dehors plus longtemps qu'à d'autres !

— Les exceptions placées comme règles me paraissent imprudentes.

— Pour bien comprendre l'application et l'obéissance, Tamzin doit se sentir maîtresse d'elle-même.

Miss Vernon regardait sérieusement lady Langhton, se demandant s'il existait une parcelle de bon sens dans ce cerveau ; elle répondit simplement :

— Je suis ici pour essayer de lui inculquer les qualités dont vous parlez.

— N'entreprenez pas trop à la fois ; évitez d'altérer sa gaieté. Les filles de Mrs. Smyth ont été trop comprimées, aussi sont-elles tristes et sottes. Les institutrices qui vous ont précédée n'ont jamais trouvé que Tamzin fût sotte, mais elles ne pouvaient pas avoir le tact d'une mère. Peut-être l'aurez-vous, mais vous êtes si jeune !...

Miss Vernon ne put retenir le rire qui menaçait d'éclater depuis un moment :

— Je ne peux guère, en effet, comprendre les sen-

timents d'une mère, n'étant pas mère moi-même !

— C'est vrai. J'aurais peut-être mieux fait de demander une veuve de guerre, mais il y en a de trop tristes, et d'autres trop en train et plutôt lancées ; cela ne m'aurait pas convenu non plus.

Lady Langhton se retira, satisfaite des appréciations qu'elle avait émises ; elle croisa son mari dans le vestibule et, étonnée de le voir là :

— Mais n'avez-vous pas été à la gare ? demanda-t-elle.

— Non, c'est le groom qui a été chercher les lettres.

— Alors Tamzin est partie avec lui ? Je crains que miss Vernon n'ait pas d'autorité sur elle !

— En tout cas, elle a l'air très bien, très différente des autres gouvernantes.

— Surtout de M<sup>me</sup> X..., qui semblait vouloir tuer tout le monde ! Miss Vernon veut que je signe un règlement de vie. Tamzin ne me le pardonnerait pas si je le faisais.

— Pourquoi ? Ce serait une excellente chose ! Mais, avant tout, prévenez miss Vernon de ne jamais venir me troubler avec des plaintes : j'ai trop de problèmes en tête pour pouvoir me mêler des questions d'éducation. Je suis préoccupé par ce système de chauffage qu'il faut mener à bien si je veux avoir le brevet.

— Oh ! vous ne m'aidez jamais en rien, Francis !

Pour toute réponse, sir Langhton entra dans son cabinet de travail sans ajouter un mot et referma la porte.

Le déjeuner se passa sans escarmouches ; bien entendu, lady Langhton n'avait fait aucune observation à sa fille, et miss Vernon avait l'air de ne plus se souvenir des incidents de la matinée. Tamzin seule avait une expression de physionomie qui inquiétait sa mère. Désirant la remettre de bonne humeur, celle-ci lui dit :

— Quelle belle après-midi nous avons en perspec-

tive! Il me semblerait préférable d'en profiter pour faire une belle promenade et garder les leçons pour la fin de la journée.

Dick ne put garder son sérieux :

— A la bonne heure : plaisir d'abord, devoir s'il reste du temps!

Et il rit joyeusement.

— On travaille mieux après une bonne promenade, continua lady Langhton, sans se déconcerter.

— Et je pense que Tamzin préfère cet ordre de choses! ajouta le père en riant aussi.

Il valait mieux, pour l'instant, s'incliner devant l'inévitable.

Tamzin regardait son institutrice du coin de l'œil, mais Avril Vernon gardait le silence. Les précédentes se seraient insurgées. Pourquoi celle-ci ne disait-elle rien? L'enfant gâtée aimait à être en lutte avec ses professeurs.

— Viendrez-vous dans le jardin, oncle Dick?

— Quelques instants seulement, car malheureusement j'ai une visite à faire.

— Votre temps de prison vous a fait prendre en grippe les usages mondains, Dick, dit sa belle-sœur.

— Mais non, pas complètement. Nous faisions visite aux nouveaux compagnons d'infortune. Vous voyez que même en prison on a des manières cultivées! Et nous faisions ensemble des plans d'évasion.

— Ah! par exemple, de cela, j'en suis! dit Tamzin en regardant miss Vernon.

Celle-ci, sans paraître remarquer l'allusion, dit en s'adressant à Dick :

— Ces plans vous distraisaient un peu dans la tristesse de votre situation; c'est horrible de penser aux souffrances morales que vous avez dû endurer! Comment résister au désespoir?

Tamzin songeait en elle-même :

« Oui, oui, toujours la même chose : on plaint mon oncle, et on me laisse au pouvoir de miss Vernon, qui voudra sûrement empêcher la moindre dis-

traction; mais nous allons voir laquelle triomphera de nous deux! »

Comme on se levait de table, Dick et Tamzin allèrent faire un tour de jardin, et Avril Vernon remonta dans la salle d'étude pour se recueillir un peu.

Elle s'assit et commença une lettre à sa jeune sœur :

Je voudrais, ma chérie, que vous fussiez près de moi pour me venir en aide par votre exemple, mais peut-être actuellement Tamzin vous prendrait-elle en grippe; son horreur pour toute règle...

A ce moment, Tamzin entra comme un ouragan en disant :

— Je suis prête à partir; venez-vous?

Miss Vernon regarda la pendule :

— Je vais finir ma lettre d'abord, puis nous sortirons.

— Combien de temps cela vous prendra-t-il? Maman dit...

Miss Vernon, sans discontinuer d'écrire, répondit tranquillement :

— Je n'en sais rien.

Tamzin eut un regard de mauvais augure pour sa gouvernante : si celle-ci avait pu le voir! Elle n'avait pas été accoutumée à être tenue en respect par toutes les pauvres femmes qui étaient venues à Windy-Corner. Tamzin avait des idées très arrêtées au point de vue de ce qui lui était dû, mais aucune en ce qui regardait ses devoirs vis-à-vis d'autrui.

Elle alla attendre dans le hall, et lorsque, un quart d'heure après, miss Vernon vint la prendre, la colère bouillonnait dans ce petit cerveau. Le temps était superbe; une brise parfumée faisait passer comme un frisson léger dans les herbages; les oiseaux, à pleine voix, chantaien cette nature en fête.

Tamzin, bondissant en avant en compagnie du

grand saint-bernard, oubliait un peu sa mauvaise humeur. Après avoir suivi bien des sentiers, franchi les barrières des champs, elles arrivèrent à un joli bosquet et s'assirent, un peu fatiguées, sur un tronc d'arbre gisant à terre.

— Je crois bien, dit Avril, qu'il ne faudra pas tarder à rentrer, si nous voulons arriver à temps pour l'heure du thé.

— Etes-vous réellement fatiguée? dit Tamzin, d'un air un peu moqueur.

— Il y a tant de choses à admirer au printemps qu'on ne sent pas la fatigue, répondit Avril, avec son sourire habituel. Voyez cette alouette prendre son essor, et ces deux autres volant en balançant leurs ailes : on dirait deux sœurs voulant témoigner leur joie d'être ensemble.

Tamzin haussa légèrement les épaules ; pour elle, tout sentiment paraissait ridicule.

— Je sais où trouver des primevères, dit-elle au bout d'un instant.

— Il me semble qu'on respire une odeur de violette ? ajouta miss Vernon.

Tamzin n'aurait eu que quelques pas à faire pour indiquer où se trouvaient les touffes de violettes qui intéressaient Avril ; elle était vraiment intéressée par l'attrait que ressentait miss Vernon pour cet épanouissement du printemps, mais elle se raidissait pour ne pas en convenir. Elle flairait, au bout de tout cela, une morale à tirer, une louange vis-à-vis du créateur de ces belles choses, et elle ne voulait pas que l'on eût la satisfaction d'avoir peut-être dompté la nature de l'élève en révolte.

— Ah ! dit-elle, je sais où trouver un nid de sannons !

— Nous n'avons plus le temps d'aller le regarder, il faut rentrer, maintenant.

— Oh ! une seconde seulement : je reviens. Voilà *Nap* qui se met en chasse ; les fermiers seront fureux s'il ravage un champ.

Et, sans attendre de réponse, Tamzin disparut en criant :

— Attendez-moi !

Avril, un peu fatiguée, se rassit sur le tronc d'arbre pour attendre le retour de son élève.

« Allons, se disait-elle, un peu de patience ! Elle s'intéresse aux choses de la nature, peut-être trouverons-nous là un courant de sympathie ? »

Un peu réconfortée par cet espoir, la jeune fille laissa quelques instants son esprit se reporter vers la maison et la jeune sœur qu'elle avait quittées, et une ombre de tristesse l'envahissait, quand, tout à coup, elle regarda sa montre et, ne voyant pas arriver Tamzin, se mit à l'appeler. Rien ne répondit à cet appel, et Avril comprit que, volontairement, Tamzin s'était enfuie afin de lui jouer un tour de sa façon. Comment avait-elle pu avoir confiance un instant en cette enfant à l'esprit dévoyé ? Il était plus que temps de se mettre en route, même sans espoir d'être de retour pour l'heure du thé.

Le coup avait été prémedité. Tamzin avait amené miss Vernon par des sentiers tortueux, entrelacés avec d'autres, parmi lesquels il était presque impossible à quelqu'un d'étranger au pays de se reconnaître.

La pauvre Avril traversa un champ, puis un autre, essaya d'un sentier, et dut reconnaître qu'elle était complètement égarée. Elle ne marchait plus que mue par l'espoir de rencontrer une ferme où l'on pourrait peut-être lui indiquer un chemin et commençait à se sentir très fatiguée, quand un bruit de pas éloignés lui rendit un peu d'espoir. Elle appela de toutes ses forces ; les pas semblèrent se rapprocher ; on marchait à travers un taillis et elle entendit craquer les branches sèches. Elle ne bougea plus, lançant seulement quelques appels pour diriger les pas du promeneur de son côté. Enfin les branches s'écartèrent, et Dick Langton en personne émergea hors de la brèche !

Sa haute taille, sa figure énergique et bonne, son sourire si franc apportaient le salut à la pauvre égarée.

Elle ne put réprimer un cri de joie, et lui s'arrêta, stupéfait.

— Miss Vernon ! Comment êtes-vous ici ? Où est Tamzin.

— Elle m'a amenée assez loin, par un vrai dédale de chemins enchevêtrés, et, sous prétexte de rattraper son chien, elle m'a quittée, sans savoir probablement que j'aurais tant de peine à retrouver mon chemin.

— Elle est incorrigible ! dit-il, riant malgré lui. Et, ce qui est fort désagréable, c'est que vous êtes très loin, maintenant, de Windy-Corner. Nous allons prendre le chemin le plus direct, mais je crains que vous ne soyez fatiguée. Je viens de voir un compagnon de captivité qui avait été blessé et fait prisonnier en même temps que moi.

Avril, se sentant en sûreté, oubliait un peu sa fatigue.

— Avez-vous été blessé en France ? dit-elle avec intérêt.

— Oui ; je me suis évanoui sur le coup, et quand je suis revenu à moi, j'étais entre les mains des Allemands !

— Quel réveil atroce !

— C'est une expérience que je ne souhaite pas recommencer. C'est dommage qu'on ne puisse pas la donner à ma nièce.

— Vous vous êtes évadé, je crois ?

— Je me suis échappé deux fois, et j'ai été repris. Je n'ai réussi à me sauver qu'à la troisième tentative.

Miss Vernon regardait avec admiration ce grand jeune homme qui avait ainsi souffert. Pendant la guerre, elle avait été dans les ambulances, et sa pitié était grande vis-à-vis de ceux qui n'avaient pu avoir que les soins des ennemis.

— Une fois remis de nos blessures, nous souffrions beaucoup moralement de notre inaction forcée... Mais nous voilà près d'arriver, maintenant; quand nous serons sortis de ce taillis, vous pourrez apercevoir les cheminées de Windy-Corner.

Bientôt Avril aperçut le paysage déjà entrevu. Elle se retourna pour remercier le capitaine de l'avoir secourue.

— Maintenant que je suis dans la bonne voie, je vais vous demander une faveur : nous allons nous séparer, et vous voudrez bien ne pas dire à Tamzin que vous m'avez montré le chemin. Je désire qu'elle me croie une disposition toute spéciale pour reconnaître la topographie d'un pays; autrement, elle chercherait peut-être encore à me jouer le même mauvais tour.

Dick commença par rire, puis, devenant tout à coup sérieux :

— Je ne dirai rien, répondit-il; mais, vraiment, Mademoiselle, je crois que vous perdez votre temps en vous dévouant à cette enfant incorrigible. Vous dites que vous n'avez pas d'expérience? Vous ne gagnerez ici que celle des souffrances qui vous seront imposées!

Avril regarda au loin tout en disant :

— J'ai eu une première éducation à faire, celle de ma petite sœur, mais c'était une enfant très droite et très bonne, et je tiens à acquérir une plus vaste expérience. Tamzin veut me faire partir. Quand elle verra que ses méchancetés sont inutiles, elle acceptera l'inévitable, et je pourrai lui faire du bien.

— Vous n'aurez aucune aide de la part de ses parents; c'est un poste impossible à tenir.

— Comment! vous, un soldat, vous parlez ainsi?

Elle était si jolie, en s'exprimant avec cet enthousiasme, que le jeune homme essaya encore de la dissuader; mais elle secoua la tête et lui tendit la main avec grâce :

— Quittons-nous maintenant, pour que Tamzin ne nous voie pas rentrer ensemble; et, si vous me plaignez réellement, aidez-moi dans l'œuvre que j'entreprends.

Le jeune homme sursauta à cette idée :

— Oh! cela n'est pas dans mes aptitudes! J'en suis incapable!

— Vous le pourriez si vous le vouliez.

— Tamzin m'amuse telle qu'elle est, et je n'aurais aucun succès dans un rôle de mentor. Elle est outrageusement gâtée par ses parents, et votre courage sera détruit à mesure que vous avancerez. Je vous le répète, vous n'arriverez à rien : la partie est perdue d'avance.

— Nous n'avons jamais dit cela pendant la guerre; n'ayons pas moins de courage une fois la paix signée.

Ils se quittèrent, et, en cheminant seul, Dick s'étonnait qu'une aussi charmante créature fût obligée d'enseigner. Elle devait avoir eu des revers de fortune, car elle appartenait évidemment à un milieu élevé. Il est dur, en ce cas, de lutter contre la pauvreté.

## V

### LA PROMENADE EN BATEAU

On avait achevé depuis longtemps de prendre le thé quand Avril pénétra dans la salle d'étude où elle ne trouva, pour se réconforter, que du thé froid et quelques tartines desséchées. Avant qu'elle eût terminé ce goûter peu attrayant, lady Langhton entra, suivie de Tamzin, triomphante d'être arrivée plus tôt que miss Vernon et d'avoir eu le temps de raconter l'incident à sa façon.

— Vous vous êtes séparées pendant la prome-

nade, Mademoiselle? Tâchez, je vous en prie, une autre fois, de rester ensemble, commença lady Langton, et de rentrer à l'heure convenue. J'ai eu plusieurs visites, et il m'a fallu servir le thé; chacun voulait deux tasses; on dirait maintenant que le goûter est le repas essentiel de la journée!

— Je regrette vraiment d'être en retard; heureusement que nous avons encore le temps de prendre la leçon.

— Oh! maman, les grandes promenades me donnent toujours envie de dormir! Je ne comprendrais rien, aujourd'hui.

— Vous ferez une dictée française, dit Avril avec fermeté.

— Justement le plus bête et le plus inutile!

— Mais il est très utile, au contraire, d'apprendre le français, dit la mère : tous les gens du monde le savent.

— Ma langue me suffit, dit Tamzin en secouant la tête.

Mais cette fois miss Vernon se montra inflexible, et, au bout d'un moment, l'élève rebelle se trouva assise devant un cahier où elle se proposait de ne rien écrire.

Pour tourner la difficulté, Avril suggéra que Tamzin dicterait et qu'elle corrigerait, sans livre, des fautes laissées à dessein par le professeur, exercice également utile, disait celui-ci.

Le soir, miss Vernon ne descendit pas à table, et Tamzin s'assit à sa place d'un air boudeur.

— Avez-vous fait une jolie promenade? demanda Dick, d'un air détaché.

— Miss Vernon a trouvé le moyen de s'égarer, dit lady Langton. J'ai eu l'ennui de servir le thé. De mon temps, le thé se prenait debout, et l'on n'acceptait qu'une tasse!

— C'était au temps jadis, où les jeunes filles et les gouvernantes marchaient la main dans la main.

Tamzin rougit et se demanda si son oncle avait

deviné la vérité; mais elle savait qu'il ne la trahirait pas.

— A propos, dit le jeune homme, savez-vous, Thérèse, quelles sont les origines de miss Vernon?

— Mais non! Je me suis contentée de la recommandation de l'office de placement; il vaut mieux ne pas faire trop d'enquêtes. Mrs. Ashinson avait fini par découvrir que l'institutrice de sa fille était la fille d'un forgeron, et elle n'osait plus parler des chevaux ni de les faire ferrer!

Dick éclata de rire :

— Peut-être miss Vernon appartient-elle à la même famille : elle a l'air de bien aimer les chevaux!

— Qu'est-ce qu'il faut que je fasse, Dick? Vaut-il mieux que je lui pose des questions? Mais cela n'est pas de bonne éducation.

— En un tel cas l'ignorance est une bénédiction!

— Pour moi, grommela Tamzin, elle me déplaît beaucoup, et j'espère bien qu'elle ne restera pas longtemps.

Dick voyait un rayon d'espérance dans les yeux de sa nièce. Il était le seul à comprendre cette malicieuse nature; elle l'amusait, et il se disait qu'il n'était pas responsable de ses défauts. De temps en temps, un peu de remords le saisissait, pourtant, car il savait qu'il aurait pu prendre de l'influence sur cette enfant.

Pour faire un compromis avec sa conscience, lorsque Tamzin fut partie se coucher, il essaya de persuader sa belle-sœur d'être un peu plus sévère, et surtout de faire ses efforts pour conserver miss Vernon, qui lui semblait infiniment supérieure à toutes les institutrices qui s'étaient succédé jusqu'ici. Mais il n'obtint rien de cette nature si faible et si peu douée d'intelligence :

— Vous me rendez tous malheureuse, Dick! Vous voulez que j'enseigne à ma fille à dissimuler ce qu'elle ressent, et nous lui ferions ainsi perdre sa

franchise. Mon mari, de son côté, me dit que Tamzin est bonne à prendre. Je ne peux pourtant pas prendre cette pauvre enfant! Personne ne veut m'aider!

Dick quitta sa belle-sœur sans plus insister.

Avant de rentrer dans sa chambre, Tamzin allait toujours dire bonsoir à une vieille bonne qui l'avait élevée et qui, par sa faiblesse, avait bien contribué à flatter cette nature volontaire. Chaque jour l'enfant gâtée allait faire approuver par la vieille Maria toutes ses incartades, et elle se sentait ainsi encouragée à continuer dans la même voie.

— Oh! ma pauvre Maria, si vous saviez comme je déteste ma nouvelle gouvernante!

— Pauvre agneau!

— Ah! elle partira bientôt! Maman croit que c'est une nihiliste, parce qu'elle reçoit beaucoup de lettres! J'ai essayé de la perdre dans la promenade, et elle est revenue toute souriante; elle doit avoir du sang de Peau-Rouge, pour sentir ainsi une piste!

— Il vaut mieux tout de même ne pas recommencer, ma chérie.

— Et mon oncle Dick a l'air de prendre son parti, probablement parce qu'elle a de jolis cheveux!...

— Oh! Il devrait vous soutenir... Voyons, allez dormir, et n'y pensez plus, ma pauvre petite.

— Si seulement elle se mettait en colère, on saurait se défendre; mais elle a un sourire qui ne dit rien de bon!

— Pauvre agneau!

Le pauvre agneau finit par aller se coucher, un peu réconforté par la pensée qu'au moins sa vieille bonne compatissait à ses malheurs! Elle fit, comme chaque soir, une courte prière; elle disait bien : « Pardonnez-nous, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés », mais, au fond de son âme, elle ne se reconnaissait aucun tort, et elle n'avait pas l'intention de pardonner à ceux qui se mettaient en travers de ses volontés.

Le lendemain matin, Avril Vernon se réveilla, sentant qu'il fallait se préparer à la lutte. Il était évident que Tamzin entendait se débarrasser d'une institutrice qu'elle n'était pas sûre d'amener à merci; et cependant Avril Vernon avait décidé de ne pas abandonner lâchement la tâche qu'elle s'était imposée.

Le temps de la leçon ne se passa pas sans difficultés, jusqu'au moment où Tamzin proposa à miss Vernon de la mener voir les étangs dans l'après-midi. Celle-ci, voyant que son élève avait l'air de désirer cette promenade, y consentit. Et, quand l'heure fut arrivée, elles se mirent en route assez gaiement.

— Votre oncle m'a parlé de ces grands étangs; je désirais les connaître.

— Quand vous a-t-il dit cela?

— Oh! incidemment. Ils sont assez loin dans la vallée, je crois?

— Oui, mais le chemin n'est pas compliqué pour revenir.

— Alors, je n'ai pas à avoir de crainte, si je me perds encore! dit en riant miss Vernon. Vos parents m'ont dit vous avoir permis l'usage du bateau.

— Oui, toujours!

— Eh bien! allons! Je suis en bonnes dispositions pour faire une longue marche. Mais regardez ce parterre de violettes; j'aime tant ces fleurs!

Tamzin ne répondit pas: elle trouvait ridicule d'entendre dire que l'on aimait les fleurs!

— Aimez-vous la botanique? continuait Avril. Elle rend les promenades si intéressantes.

— Je connais les noms de beaucoup de fleurs, mais je trouve sot d'arracher leurs pétales, comme le faisait miss Chister. Ah! voilà un sentier par lequel nous descendrons plus vite.

Avril aurait joui énormément de cette promenade, mais cette joie était troublée par la préoccupation constante de trouver la flèche qui percerait l'armure

d'orgueil et d'égoïsme qui entourait l'âme de l'enfant confiée à ses soins. L'égoïsme, surtout, nourri par une mère peu intelligente et un père indifférent. Pourquoi l'oncle, qui paraissait bon, ne s'en occupait-il pas?...

Elles arrivèrent près du hangar qui renfermait le bateau, et de plus en plus Avril se laissait aller à l'admiration du paysage.

— Que c'est joli! Il faudra organiser un pique-nique ici, pendant les vacances.

— Oui, si vous êtes encore là! grommela Tamzin entre ses dents.

Elles tirèrent le bateau, et l'enfant se mit à ramer en suivant le bord de l'étang silencieusement.

— Etes-vous heureuse, Tamzin? dit tout à coup miss Vernon, qui ne comprenait pas que la Providence eût mis tant de belles choses aux mains des égoïstes.

— Oui, surtout pendant les vacances, quand Jim est là...

— Et que vos institutrices se sont envolées! ajouta en riant Avril.

— Oui!

— Alors, vous n'êtes heureuse que trois mois par an?

— Oui; mais je serai bientôt grande, et alors personne ne sera là pour m'empêcher de faire tout ce que je veux... Tiens! voilà un prunellier; il faut que je cueille quelques prunelles!

— Non, ne le faites pas, c'est dangereux : l'eau paraît profonde.

— Dangereux? Quelle bêtise!

Et, rapprochant le bateau, elle voulut monter sur le bord pour attraper une branche.

— Tamzin, je vous en prie, asseyez-vous!

— Bah! toutes mes institutrices ont été des poules mouillées!

En bravade, l'enfant se leva brusquement et voulut poser le pied sur le bord; mais le bateau, en s'en

approchant, avait soulevé des herbes mouillées qui retombaient sur le bois. Tamzin, glissant là-dessus et n'ayant pas de point d'appui, tomba dans l'eau en poussant un cri d'appel.

Miss Vernon, terrifiée, se leva aussitôt, alors que le bateau, cessant d'être dirigé, s'éloignait de quelques mètres à la dérive. Elle avait entendu dire que Tamzin savait nager; prenant les avirons, elle ne pensa d'abord qu'à revenir à l'endroit de la chute; mais, après une minute d'attente, ne voyant pas revenir l'enfant, elle s'alarmea.

« Serait-elle prise par des lianes? »

Avril Vernon n'hésita pas : elle se jeta elle-même à l'eau, en plongeant, car elle était une habile nageuse, et put détacher la robe de Tamzin d'un tronc d'arbre auquel elle s'était accrochée sous l'eau. Cette immersion de quelques instants avait étourdi l'imprudente. L'institutrice eut grand'peine à la ramener, presque inerte, jusqu'au bateau qui s'éloignait. Enfin, d'une main elle s'y raccrocha et poussa l'enfant, qui reprenait connaissance suffisamment pour que l'instinct de la conservation lui permit d'en saisir le bord. Alors Avril y remonta elle-même,aida Tamzin à se glisser dans l'intérieur. Reprenant ensuite les avirons, elle ramena le bateau près de l'embarcadère.

Tamzin ne pouvait parler encore, ayant peine à respirer. Avril dut la débarquer. Elle lui conseilla de tâcher de regagner le château, pendant qu'elle-même remetttrait le bateau en sûreté. Tamzin obéit sans résistance. Elle se rendait compte du service que lui avait rendu miss Vernon, et son orgueil recevait un choc humiliant.

## VI

## L'ESPRIT DE DÉVOUEMENT

Un mauvais sort voulut que l'oncle Dick fût en train de fumer son cigare sur la terrasse inférieure de Windy-Corner lorsqu'un petit être informe, crotté, tout dégouttant d'eau, arriva, haletant, au pied de la terrasse. La petite fille — car c'en était une — n'avait pas de chapeau, et de sa chevelure l'eau ruisselait sur ses épaules.

— Grand Dieu ! Qu'est-ce que c'est que cette Niobé ? Et où est votre institutrice ? Etes-vous une dryade ? Ou bien commencez-vous un nouveau traitement d'hydrothérapie, Tamzin ? Avez-vous essayé de noyer miss Vernon ? En ce cas, il va y avoir une descente de justice !

Tamzin releva la tête :

— Ne plaisantez pas, oncle Dick, et surtout ne faites pas de questions au moment du thé. Je vais aller me changer ; j'ai glissé dans l'eau, et miss Vernon m'a dit de courir en avant pour ne pas prendre froid. Comme les gouvernantes ne courrent jamais, j'ai dû revenir seule.

— Il est à craindre que votre mère ne la rende responsable de votre douche ! Mais je ne dirai rien, si vous ne dites rien de désagréable à l'infortunée miss Vernon.

— Mais je ne veux rien lui dire ; seulement, je voudrais qu'elle s'en allât. Si elle n'avait pas eu le sourire que je déteste, je n'aurais pas glissé dans l'eau.

— C'est singulier qu'un sourire soit si dangereux ! Peut-être est-ce plutôt la petite fille qui est un peu bizarre ?

Tamzin s'enfuit à travers le jardin pour rentrer par une porte de service.

Au thé, elle était un peu pâle, mais rien d'anormal ne trahissait en elle la frayeur qu'elle avait ressentie.

Lady Langhton, en entrant dans la salle d'étude, remarqua l'absence de l'institutrice.

— Allons, la voilà encore en retard ! Je voudrais bien, Tamzin, que vous la pressiez de rentrer en même temps que vous. Une de ses principales attributions, je l'ai déjà dit, est de servir le thé, et, comme vous vous en tirez très mal, c'est encore sur moi que cela va retomber. Heureusement qu'il n'y a pas de visites. Où avez-vous été, ma chérie ? Aux étangs ?

— Oui, maman ; miss Vernon avait envie de les connaître.

Et, d'un regard vers son oncle, Tamzin implorait le silence de ce dernier.

— Tout le monde est intéressé par les étangs. J'espère qu'elle n'est pas tombée dedans ?

— Oh ! non, maman ! Elle va être là dans un instant. Nous nous sommes seulement un peu mouillé les pieds, et elle m'a dit de courir en avant pour changer de chaussures.

— Ah ! ma pauvre petite ! Que cette jeune fille prend donc peu soin de vous ! Se mouiller les pieds peut entraîner un rhume !

Au même moment, Avril entra dans la pièce ; elle avait changé rapidement de vêtements, et rien en elle ne révélait les angoisses qu'elle venait d'éprouver. Tamzin n'osait la regarder ; au lieu d'être reconnaissante, elle n'éprouvait que de la colère du malheureux épisode de la journée ; c'était vraiment humiliant de s'être laissé tomber à l'eau et d'avoir été sauvée par cette odieuse miss Vernon, qui, probablement, allait tout raconter et la faire gronder.

— Ah ! vous voilà enfin, Mademoiselle ! Je vous en prie, une autre fois, faites attention à ce que Tamzin ne se mouille pas les pieds ; je connais une jeune fille qui est morte de consommation, et le début

de la maladie a été causé par un refroidissement, ou, plutôt, a été aggravé pour s'être mouillé les pieds.

— Je suis bien fâchée, Madame, mais vraiment je ne croyais pas qu'il fût si facile de se mouiller au bord d'un étang.

Dick regardait Avril attentivement. Il voyait qu'elle voulait éviter qu'on grondât Tamzin. C'était d'une âme élevée d'essayer, par tant de bonté, de gagner le cœur de l'élève qu'elle voulait améliorer; il sentait aussi combien, de l'autre côté, l'ingratitude était grande, et il en était indigné.

— J'espère que vous avez pu sortir le bateau aisément? dit lady Langhton, dont la bonne humeur reprenait le dessus, maintenant que son thé lui avait été confortablement servi; pour ma part, je n'aime pas à aller en bateau : on risque toujours de chavirer, bien que sir Francis dise qu'il n'y a pas de danger.

— C'est un endroit rêvé pour les botanistes, dit Avril. J'ai vu même des orchidées sauvages près de l'étang; un bouvreuil en avait arraché une feuille qu'il portait à son nid.

— On entend aussi le ramage des merles, en cette saison, ajouta Dick. Et vous, Tamzin, qu'avez-vous remarqué en revenant à la maison?

— Rien; j'allais trop vite pour cela.

— Pas même la belle bordure de crocus, en bas de la terrasse? demanda miss Vernon. J'ai vu des abeilles moissonnant en cet endroit.

Elle regarda sa montre.

— N'êtes-vous pas trop fatiguée pour prendre une leçon aujourd'hui? dit-elle avec bonté.

— Pourquoi? Cela en fera toujours une de passée!

Pas un mot de gratitude. Avril n'en attendait pas, et elle choisit, pour son élève, des poésies à apprendre par cœur, ce qui ne déplaisait généralement pas à Tamzin. Quand elles furent récitées, celle-ci dit, en rougissant légèrement :

— Mademoiselle, voudriez-vous ne rien dire à maman ?

Avril se rendait compte de l'effort qu'il avait fallu à Tamzin pour lui demander une faveur.

— Je ne dirai rien, mais je n'irai plus jamais en bateau avec vous.

Tamzin s'enfuit, sans un mot. Le soir, elle s'endormit d'un sommeil lourd, rêva qu'elle était encore dans l'eau, luttant pour respirer ; elle se croyait encore retenue par le tronc d'arbre, et elle poussa des cris déchirants qui la réveillèrent.

Sa vieille bonne, qui couchait près de sa chambre, arriva, tout effrayée :

— Qu'y a-t-il, mon petit agneau ?

— J'ai un horrible cauchemar.

— Ce n'est pas votre habitude. Cette gouvernante, avec ses leçons, en est peut-être cause ?

— Non, non ; je suis sotte ; c'est probablement parce que je me suis mouillée.

— Allons, rendormez-vous ; je suis près de vous, ma petite chérie.

Avril, dans sa chambre, ne dormait pas non plus ; elle aussi avait été effrayée, et la réaction se produisait en elle au moment du repos. Elle était surtout accablée de voir que rien ne touchait le cœur de l'enfant qu'elle avait entrepris de convertir. Elle priait profondément pour que Dieu envoyât un rayon de sa grâce dans cette petite âme endurcie. Elle voulait lutter encore quelque temps et ne partirait que lorsque tout espoir devrait être abandonné : elle ne désirait pas partir par lâcheté !

Le lendemain, miss Vernon prenait seule le repas du soir, comme elle l'avait désiré, et elle allait se mettre à répondre à plusieurs lettres qui étaient posées sur son bureau, quand on frappa à la porte. C'était le capitaine Langhton, qui paraissait embarrassé.

— Puis-je entrer, Mademoiselle ? Je désirerais

vous consulter, mais je vois que vous êtes occupée.

— Non, non, entrez : j'ai fini de dîner.

— Voilà : demain, nous attendons des amis, et nous devons organiser quelque chose pour les distraire ; étant pour le moment un homme inoccupé, on a recours à mes lumières. N'auriez-vous pas de répulsion à venir à un pique-nique près de l'étang, après vos émotions d'hier ? Nous prendrions le thé là-bas. Lady Langhton nous rejoindra en voiture.

Avril soupçonnait que cette question n'était qu'un préambule pour parler d'autre chose. Tamzin lui aurait-elle fait des confidences ? Elle répondit simplement pour l'instant :

— Nous irons très volontiers ; je m'arrangerai pour donner la leçon de bonne heure, afin d'être prête à temps.

Dick remarqua que miss Vernon avait une très simple, mais très élégante robe du soir, et qu'elle paraissait encore plus jolie avec sa chevelure éclairée par la lumière ; le bleu de ses yeux semblait plus foncé : c'était un véritable plaisir de la regarder.

— Je suis bien content que vous ne soyez pas contrariée d'aller aux étangs : c'est le meilleur endroit pour intéresser les visiteurs. Chose amusante, ils répètent tous les mêmes remarques : on les dirait imprimées d'avance et apprises par cœur.

— Heureusement que la nature elle-même offre plus de variété : la flore varie suivant les saisons ; les rossignols ne chantent qu'un temps, ils doivent aimer cette jolie vallée.

Dick continua :

— J'ai appris en Allemagne à étudier bien des choses ; même dans les camps où j'étais prisonnier, je suivais l'évolution des saisons, j'en avais le temps ; c'est la seule chose dont je sois reconnaissant à l'ennemi.

Avril le regarda avec des yeux brillants :

— Les Alliés ont appris aux Germains la signification du mot courage, mais, pour nous, il est cruel

de penser à tout ce que nos soldats ont souffert.

— Il y avait bien un peu d'orgueil mêlé à notre courage !

Dick hésitait à se mettre à parler du vrai motif qui l'avait amené ; enfin il s'y décida :

— Miss Vernon, que s'est-il donc passé aux étangs, hier ?

La jeune fille se mit à rire.

— J'ai promis d'être muette à ce sujet.

— Il s'est donc passé quelque chose d'anormal ? J'ai vu Tamzin au moment où elle rentrait, ses vêtements imprégnés d'eau. Je veux espérer qu'elle n'a pas essayé de vous noyer ? Je vous répète que vous avez entrepris une tâche impossible. Elle est tellement gâtée que rien ne peut l'améliorer.

— Si elle pouvait aimer quelqu'un, peut-être aurait-on de l'influence sur elle ; mais je crains de ne jamais lui inspirer confiance !

Avril se leva, comme pour montrer à Dick que l'entretien avait assez duré ; le jeune homme comprit le geste.

— A demain, Mademoiselle ; je vais tout combiner ; votre seule peine sera de faire la route à pied.

— Je veux aussi, à mon tour, vous prier de ne pas me demander d'aller en bateau avec Tamzin : je serais obligée de refuser, et cela paraîtrait étrange.

Dick était fort intrigué de ce mystère, mais il est des gens que l'on n'ose pas questionner, et Avril était de ce nombre. Elle l'arrêta encore :

— Ne croyez-vous pas que vous pourriez exercer une influence salutaire sur votre nièce ?

Dick secoua la tête :

— Cela n'est pas une entreprise qui soit de mon goût ! J'admire seulement votre dévouement.

Les yeux d'Avril flamboyèrent d'indignation :

— Je croyais qu'un prisonnier anglais aurait tous les courages, mais vous vous faites un jeu de cette enfant et détruisez par votre faiblesse le peu de bien que j'essaie de lui faire.

Dick rit, d'un rire forcé.

— Ne prenez pas ce que j'ai dit en mal : le temps fera son œuvre.

— Non : avec le temps, l'état de cette âme s'aggravera. Je pensais que...

Elle s'arrêta court :

— Bonsoir, capitaine ; je crois que mon rôle n'est guère de faire de la morale à l'oncle de mon élève.

Dick se releva sans répondre.

« Eh bien ! se disait-il, son regard sait exprimer le dédain quand elle le veut ! Mais je suis persuadé que j'échouerais dans la tâche qu'elle me conseille d'entreprendre ; inutile d'essayer. »

La leçon se passa bien le lendemain matin, à la grande surprise d'Avril. Quand elle fut terminée, miss Vernon traversa la terrasse pour aller regarder la bordure de crocus ; elle resta stupéfaite en s'entendant appeler par une personne qu'elle ne reconnut pas au premier abord.

— Comment ! vous ici, Avril Vernon !

— M<sup>me</sup> Montagu ! Vous m'avez surprise.

— Je ne pensais guère vous rencontrer là !

— Je n'y suis pas en visite. Je vous en prie, n'ayez pas l'air de me connaître ! Pour l'instant, je suis seulement la gouvernante de Tamzin Langhton.

— De cette terrible Tamzin ? Vous, sa gouvernante ! Quelle idée !

— Je vous supplie de ne pas me trahir. On va probablement nous présenter l'une à l'autre, ainsi il nous sera permis de causer ensemble ! dit Avril en riant.

— Et moi qui me réjouissais de vous retrouver à Londres !

Avril secoua la tête :

— Pas cet hiver, je suis occupée ailleurs !

Lady Langhton descendait l'escalier :

— C'est vous, Julia ? Où est Tamzin ? Ah ! miss Vernon, laissez-moi vous présenter mon amie, M<sup>me</sup> Montagu.

## VII

## SOUPÇONS INQUIÉTANTS

Il avait été décidé que miss Vernon, Dick, Tamzin, les deux petites Smyth et miss Holmès, leur gouvernante, iraient à pied aux étangs, et les trois dames devaient monter en voiture. Le thé serait servi par les jeunes filles, sous un berceau de verdure, près de l'embarcadère.

Dick, suivi de ses petites amies, marchait en avant pour déballer les objets nécessaires au thé, tandis qu'Avril restait en arrière avec miss Holmès, qui n'aimait pas à marcher vite.

— Quelle terrible épreuve pour vous, Mademoiselle, disait miss Holmès, d'être tombée sur une élève aussi insupportable que Tamzin ! Et vous êtes si jeune ! Personne n'a pu rester avec elle ; mes élèves ne peuvent pas la voir et ne viennent que par obéissance à leur mère ; ce sont pourtant de bonnes petites filles, bien que peu intelligentes.

— Tamzin ne manque pas d'intelligence, mais sa réputation n'est pas très bonne, et peut-être s'en fait-elle gloire ! dit Avril en riant.

— Il y aura du travail pour arriver à en faire une personne agréable à tous. Tant que sa mère la gâtera, vous n'arriverez à rien.

— Peut-être ! Je n'aime pas à désespérer d'une nature d'enfant. Les qualités doivent percer l'écorce, un jour, quand on vit dans un pays aussi enchanter ; regardez ce lac, ce sentier ombreux : n'est-ce pas délicieux ?

— Oui, c'est joli. Mais je préférerais habiter Londres, où l'on peut voir des expositions, entendre des concerts, etc. Mais j'ai au moins, ici, la satisfaction d'avoir des élèves obéissantes.

— Peut-être la mienne s'améliorera-t-elle.

— Les élèves que vous aviez avant elle étaient peut-être agréables?

— Tamzin est la première.

— Alors il faut que vous soyez obligée de gagner votre vie pour rester ici! Lady Langhton est une femme impossible!

— Elle m'emploie, dit Avril avec dignité, et, comme elle est la mère, je dois l'accepter telle qu'elle est.

Miss Holmès prit un air pointu, car elle aimait à voir critiquer les familles par ses collègues. Elle ajouta seulement :

— Si vous parvenez à mater la nature de Tamzin, vous obtiendrez un certificat de génie de tout le voisinage!

Cette conversation peu intéressante aurait pu agacer Avril, mais elle était au-dessus d'un ennui passager et plutôt absorbée par la beauté du spectacle qui l'entourait; le chant des oiseaux surtout la ravissait.

Dick avait laissé aux enfants, aidées par une domestique, le soin de préparer la table de thé, lady Langhton aimant ce qu'elle appelait un thé civilisé. Il alla au-devant des dames, et l'on s'assit, en attendant que tout fût prêt.

— Que pensez-vous de notre nouvelle institutrice? demanda lady Langhton.

— C'est tout à fait une jeune fille du monde, répondit M<sup>e</sup> Montagu sans hésitation.

— J'espère qu'il en est ainsi, mais je crains qu'elle ne soit une nihiliste.

Dick éclata de rire :

— D'où vous vient ce soupçon, ma chère belle-sœur?

— Ce matin, Tamzin m'a dit qu'il y avait au moins dix lettres pour elle. C'est tout au moins extraordinaire.

— Elle peut avoir dix amies?

— Elles n'écriraient pas toutes le même jour.

— Elle peut avoir une mère, un père et huit frères et sœurs qui lui écrivent pour son anniversaire de naissance.

— Dick n'est jamais sérieux ! Je me rappelle M<sup>me</sup> X..., dont on m'avait parlé, et qui venait de cette horrible Russie !

— Je ne vois pas trace de sang moscovite dans ses traits, dit M<sup>me</sup> Montagu, en riant de tout son cœur.

— Il serait mauvais que Tamzin entendît des théories bolcheviques. Sans plaisanterie, Dick, rendez-moi le service de la surveiller. Elle est antipathique à Tamzin, et cette enfant a beaucoup de flair.

— Tamzin a un instinct particulier pour juger toutes les gouvernantes ! Enfin, j'accepte la haute surveillance de M<sup>me</sup> Avril Vernon. D'autant plus que ces lettres pourraient provenir de créanciers impitoyables, et, ma pauvre Thérèse, on va peut-être s'adresser à vous pour payer les notes !

— Oh ! mais je ne veux pas être responsable ! Il faut que j'en parle à Francis. Pour la question nihiliste, il faudra que nous voyions si elle sait se servir d'armes à feu... Mon Dieu, mon Dieu ! que de préoccupations à propos des enfants !

A ce moment, Tamzin arriva comme une trombe :

— Oncle Dick, nos gouvernantes sont enfin arrivées, et l'eau va mettre un temps infini à bouillir ; voulez-vous nous faire faire un tour de bateau en attendant ?

— Oui, mais nous serions trop nombreux ; j'emmène d'abord les enfants, et je fais un second tour pour les gouvernantes.

— Pourquoi ? On aura trop peu de temps, alors !

— Parce que je l'ai décidé ainsi.

Le bateau partit, deux des jeunes filles ramant et l'autre au gouvernail, sous la surveillance du capitaine Langhton.

— Tiens ! dit-il, je vois là-bas une écharpe rouge

qui ressemble bien à la vôtre, Tamzin. Est-ce vous qui l'avez mise là, hier ?

Tamzin eut l'air embarrassé.

— Ne nous en occupons pas.

— Mais au contraire : allons la chercher !

Et Dick arriva près du lieu de l'accident et put s'emparer de l'écharpe restée accrochée aux branches du prunellier.

— Est-ce là que vous vous êtes mouillé les pieds, Tamzin ? C'est un peu profond pour ce passe-temps !

— C'était la faute de miss Vernon qui voulait imposer sa volonté.

— Cela, c'est dans ses attributions. Mais, comme nous n'avons pas de vêtements de rechange, il vaut mieux retourner voir si l'eau est chaude pour le thé ; autrement, nous risquerions d'inonder la prairie, avec nos habits mouillés.

— Tenez mieux le gouvernail, Gabrielle, ou nous allons aborder trop loin, dit Tamzin, qui avait besoin de décharger sa mauvaise humeur sur quelqu'un.

— Il faut toujours que vous critiquez tout, Tamzin ! répondit Gabrielle Smyth. Vous gâtez tout le plaisir.

Tamzin prit un air boudeur ; cependant, une fois débarquée, elle jugea à propos d'être convenable pour miss Vernon ; mais cette dernière ne fit aucune attention à elle, ce qui irrita Tamzin, car elle n'aimait pas à passer inaperçue.

Dick fit ensuite un tour de bateau avec les deux institutrices et M<sup>me</sup> Montagu ; cette dernière avait l'air si contente de causer avec miss Vernon que Dick fut étonné, car M<sup>me</sup> Montagu, légèrement hautaine, ne faisait généralement pas beaucoup de frais pour les gouvernantes.

Tamzin, sous prétexte de fatigue, demanda à revenir en voiture. Elle ne s'était pas sentie à l'aise pendant cette journée ; le souvenir de la scène de la veille était troublant. Elle se rendait compte que si

miss Vernon avait hésité un instant à plonger, son existence eût été en danger, et lui devoir la vie était un coup rude pour l'orgueil de l'enfant ! Sa conscience lui disait qu'elle aurait dû la remercier, mais elle sentait que c'eût été l'abdication de son rôle de révoltée, et elle ne voulait pas céder.

— Pourquoi miss Vernon ne descend-elle pas dîner ? demanda M<sup>me</sup> Montagu. Elle m'a dit aimer la musique, je m'imagine qu'elle doit bien jouer ?

— Elle préfère avoir la liberté de ses soirées, et, en outre, Tamzin ne sympathise pas avec elle.

— Vraiment ! C'est pourtant une bonne fortune d'avoir une aussi charmante jeune fille près d'elle.

— C'est bien l'opinion de mon beau-frère ; mais il ne faut pas se fier aux apparences : l'institutrice des Ashinson, qui avait l'air très bien, s'est trouvée être la fille d'un forgeron.

— Oh ! dit en riant M<sup>me</sup> Montagu, je ne crois pas que vous ayez à redouter une semblable découverte !

— Ah ! vous me rassurez, Julia ; j'étais inquiète, vraiment, de beaucoup de choses bizarres. Elle ne punit jamais Tamzin, et pourtant ma fille a l'air gênée avec elle. Et puis, ces lettres ?...

Sir Francis était sur le perron pour recevoir ces dames à leur retour.

— Enfin, vous voilà revenues de votre affreux pique-nique ? Comme s'il n'était pas plus agréable de prendre le thé confortablement installé !

— Le thé était délicieux, il ne manquait rien, et tout le monde s'est beaucoup amusé, dit Mrs. Smyth.

En montant dans sa chambre, le soir, Tamzin, comme d'habitude, alla embrasser sa vieille bonne, mais, cette fois, les flatteries de cette dernière n'arrivaient pas à lui rendre son équilibre moral, et, après un moment d'hésitation, elle se décida à entrer dans la salle d'étude, où elle savait trouver miss Vernon.

— Mademoiselle..., dit-elle, très embarrassée.

— Qu'y a-t-il, Tamzin ?

— Pourquoi ne m'avez-vous pas parlé de toute l'après-midi? C'était bien peu aimable!

— Je ne pouvais pas supposer que vous auriez désiré parler avec moi.

— Les autres s'en sont aperçus. Gabrielle m'a dit : « Votre institutrice n'a pas l'air de faire bien attention à vous. » Et pourquoi n'êtes-vous pas venue en bateau avec nous?

— Parce que j'en avais assez de l'expérience d'hier.

— Ce n'est pas ma faute si ma robe s'est accrochée à une branche.

— Non, mais vous pouviez ne pas monter sur le bord du bateau, quand je vous l'avais défendu.

— Mais je ne vous ai pas forcée de plonger ; je ne savais pas que vous saviez nager.

— Non, en effet.

Et miss Vernon sourit malgré elle.

— Bien des fois je suis montée sur le bord du bateau.

— Mais pas au milieu des herbes, je vous l'avais défendu. Maintenant, je vous prie, Tamzin, de ne plus revenir sur ce sujet. Il est temps d'aller vous coucher.

— Je n'en ai pas envie non plus.

Et Tamzin tapa la porte en s'en allant, fort mécontente d'elle-même. Elle aurait aimé à voir son institutrice en colère, afin de lutter avec elle ; mais non, rien. Celle-ci dédaignait son élève, et cela était dur pour une enfant orgueilleuse !

Le lendemain matin, après le premier déjeuner, miss Vernon dit gaiement :

— Venez prendre votre leçon de piano, Tamzin ! Dick seul était présent.

— Je déteste la musique.

— Votre mère désire que vous l'appreniez.

— Tamzin a pourtant des dispositions musicales, dit l'oncle : elle sait siffler, c'est déjà quelque chose ; mais elle n'est pas un génie. Miss Chister disait

qu'elle avait la légèreté de doigté d'un ours des pôles! Certainement, la force est appréciable en musique, mais un peu de perfectionnement ne fera pas de mal. Donc, ma petite Tamzin, vous ferez mieux d'obéir et de suivre Mademoiselle.

— C'est une scie!

Miss Vernon se dirigea vers la porte. Avant de sortir, elle se retourna :

— Je vous donne cinq minutes pour trouver votre musique et venir dans la salle d'étude.

Et elle quitta la pièce sans ajouter un mot.

Tamzin fronça le sourcil :

— Elle est atroce! Si elle m'avait parlé gentiment, je l'aurais suivie.

— Gentiment? interrompit Dick. Elle vous a parlé en souriant.

— Je déteste ce sourire imperturbable.

— Vous avez tort de...

— Oh! ne préchez pas!... Vous êtes contre moi parce que ses cheveux...

— Assez, Tamzin! Voilà trois minutes de passées : je vous ordonne de partir.

Tamzin se leva en grognant; son oncle alluma sa cigarette et sortit le premier.

— Mon oncle, mon oncle, allons voir un peu les chevaux avant?...

Dick ne se retourna pas, et Tamzin commença par se dire que miss Vernon lui avait ôté l'affection de son oncle; puis sa conscience eut un petit réveil, elle se leva lentement; mais lorsque, au bout de dix minutes, elle entra dans la salle d'étude, il n'y avait plus personne dans la pièce.

## VIII

## UNE LUEUR D'ESPOIR

Lady Langhton était dans son boudoir, considéré comme un sanctuaire où personne ne devait pénétrer quand elle écrivait des lettres. Là était le principe; mais, en pratique, il était rare de l'y trouver seule. Dick eut cependant, ce matin-là, la rare fortune de succéder à la cuisinière, qui emportait les ordres de sa maîtresse. Lady Langhton était généralement en bonne disposition lorsque la corvée de commander les repas était achevée.

— Je viens encore vous parler au sujet de Tamzin, ma chère Thérèse. Je vois qu'elle a entrepris de faire partir miss Vernon, et vous rencontrerez difficilement quelqu'un d'aussi bien sous tous les rapports; c'est l'opinion de Julia Montagu, et vous avez toujours admiré son jugement.

— Mais qu'y a-t-il donc contre cette pauvre Tamzin?

— Il y a que si vous n'obtenez pas d'elle qu'elle obéisse à miss Vernon, celle-ci nous quittera.

— Je voudrais bien qu'elle soit obéissante, mais je n'ose insister, de peur de l'exaspérer; elle a un caractère personnel, et il vaut mieux laisser agir la nature. Tamzin aime la vie au grand air, les chiens, etc... Il est très dur pour elle de se renfermer pour travailler. Je ne sais pas de qui elle tient ces tendances: je n'aime que le coin du feu, et son père ne s'intéresse qu'à ses inventions; il en a une en tête, en ce moment: un appareil pour cuire les aliments sans feu, des marmites norvégiennes perfectionnées. Je ne le comprends pas très bien; j'ai essayé de l'expliquer à Mrs. Smyth, mais elle n'a pas compris non plus.

Dick ne pouvait s'empêcher de rire de la niaiserie de sa belle-sœur, mais il voyait à regret qu'il n'y avait pas d'espoir d'obtenir une intervention sérieuse de la mère au sujet de sa fille.

— Ainsi, Thérèse, notre soleil levant, autrement dit miss Vernon, va bientôt devenir le soleil couchant, cela est certain !

— Comme vous tombez vite en admiration, Dick ! C'est comme mon mari. Tous les hommes sympathisent avec miss Vernon à cause de ses cheveux dorés. Francis dit qu'ils sont de la couleur de ceux des vierges de Raphaël ; il dit encore qu'on peut utiliser les cheveux pour beaucoup de choses, mais alors il faut les couper ; et miss Vernon n'y consentirait probablement pas !

— Je frissonne à cette idée, Thérèse. Vous devriez insister pour qu'elle descende dîner avec nous : Julia désirerait beaucoup l'entendre jouer du piano. Je ne sais pas comment elle sait qu'elle a du talent, mais Julia est toujours au courant de tout !

— Tout cela est étonnant, car miss Chister n'a jamais entendu un mot aimable de sa bouche... Vous ne savez pas qu'il est arrivé quinze lettres aujourd'hui pour miss Vernon ! Cela finit par être très alarmant.

— Si vous comptiez tous nos cousins et qu'ils se plussent à faire courir leur plume, vous en recevriez bien plus.

— On ne m'écrivit jamais que pour me demander des prêts d'argent ! Et quand j'en donne, c'est fini : on ne pense plus à moi.

— Mais pourquoi diable comptez-vous les lettres de miss Vernon ?

— Je reconnaissais que ce n'est pas très discret, mais je suis effrayée.

— Enfin, vous avez une perle : ne la perdez pas. Une fois son beau-frère parti, la pauvre créature mit sa tête dans ses mains et se demanda si elle remplissait bien tout son devoir de mère.

« Je vois bien, se disait-elle, que Tamzin n'est pas bien élevée. Je devrais moins céder à ses volontés. Je croyais si bien faire et je suis punie de mon orgueil. — Puis elle se mit à sourire. — Miss Avril, vous n'avez pas de persévérance : je vais lui donner un jour de vacance, et cela aura peut-être un bon résultat. »

Elle se remit à écrire ses lettres, satisfaite de sa résolution ! Pendant ce temps, Tamzin arpentaient tristement le jardin ; elle regrettait de n'avoir pas été prendre sa leçon à l'heure dite, puis revenait ensuite aux mauvais sentiments.

« Elle n'aurait pas dû s'en aller ; maman ne sera pas contente, et je le lui dirai. »

Elle essaya d'aller voir les poulets, les canards, mais rien ne lui semblait intéressant ; elle voyait en pensée la figure de miss Vernon, et le défi, le remords luttaient dans son cerveau. Elle retourna dans la salle d'étude encore vide et y resta seule jusqu'à deux heures. Enfin miss Vernon apparut, calme et souriante, ayant son chapeau sur la tête.

— Etes-vous prête pour une promenade, Tamzin ?

— Non, je n'ai pas envie de marcher.

— Aimez-vous mieux que nous nous asseyions dans le jardin ?

— Je ne désire rien ; je déteste être avec mon institutrice.

Avril ne put s'empêcher de rire en entendant encore la phrase semblable à un refrain.

— A votre tour, Tamzin, si vous me demandiez ce que je désire faire ?

— Ce n'est pas la peine : vous ne faites jamais que ce que vous voulez.

— Eh bien ! en ce cas, nous allons nous asseoir sous les hêtres, et je vous raconterai une histoire de guerre.

Tamzin n'osa pas résister, ayant refusé la promenade, et elle suivit miss Vernon, bien qu'à contre-cœur.

L'histoire était longue; on y racontait les exploits d'un jeune officier italien, nommé Paolucci, qui avait inventé un appareil dans lequel un bon nageur pouvait emporter sans danger une torpille jusqu'au vaisseau que l'on voulait détruire. Le succès avait couronné les travaux de Paolucci. Les péripéties étaient palpitantes à entendre narrer. Avril avait désiré en raconter les détails à son élève, afin de lui faire admirer la force morale de l'officier, qui avait eu à supporter des déboires de toutes sortes, avant d'avoir pu accomplir cet exploit. L'intérêt de l'histoire avait dissipé la mauvaise humeur de Tamzin. Et, après avoir écouté en silence tout le récit, elle s'écria, enthousiasmée :

— Quel bonheur qu'il ait pu se sauver!

— Ce qui m'impressionne le plus, dit Avril, c'est la patience avec laquelle cet officier a toujours eu les yeux fixés vers le but, au-delà de l'action elle-même, but inspiré par l'amour de sa patrie! Ah! si nous pouvions avoir la pensée constante de la patrie céleste où nous devons aller au dernier jour, nous vaincrions sans peine les faiblesses de notre nature!

Tamzin, ne voulant pas laisser voir son émotion, s'enfuit sans répondre.

Avril se disait intérieurement : « Elle a été intéressée, mon histoire lui reviendra en mémoire. »

A ce moment, Dick apparut sur le gazon.

— Je suis chargé, Mademoiselle, de vous demander de vouloir bien dîner avec nous ce soir; M<sup>me</sup> Montagu désire beaucoup vous entendre jouer du piano.

— Vraiment? J'aurais préféré ne pas descendre. Dick parut désappointé.

— Je comprends que vous préfériez garder la libre disposition de vos soirées; mais une fois n'est pas coutume!

— Eh bien! comptez sur moi; je serai heureuse de me rendre utile!

Tamzin, une fois seule, méditait sur les exploits

de l'officier italien. Son esprit vibrait parce que le récit était d'accord avec ses goûts aventureux ; mais la morale finale ne lui disait rien : « Penser à la patrie céleste. » Cette phrase la troublait, car jamais elle n'avait réfléchi à ce sujet.

Pendant le déjeuner, miss Vernon fut charmante, comme d'habitude. De temps en temps, elle laissait percer l'enthousiasme de son caractère ; la conversation avait précisément roulé sur les misères morales et physiques qu'entraînait pour le peuple l'habitation dans des logements trop restreints, et cette âme si charitable s'indignait de l'indifférence des classes élevées à ce sujet. Lady Langhton fit dévier le sujet vers l'utilité des exercices physiques pour la jeunesse.

— Avez-vous eu une bonne promenade aujourd'hui avec miss Vernon, Tamzin ?

— Elle accentuait en parlant le mot « avec ».

— Non, il faisait trop chaud ; nous nous sommes assises dans le jardin.

— C'est une bonne chose d'apprendre à rester tranquille, interrompit Dick.

— Miss Vernon m'a raconté une histoire.

— Ah ! Pourquoi ne m'avez-vous pas dit d'aller vous rejoindre ? Rien ne m'intéresse autant que d'écouter une histoire !... Je dois accompagner M<sup>me</sup> Montagu à Colebrook-Court, voulez-vous venir toutes les deux, et là-bas nous aurons le temps d'écouter une histoire, si miss Vernon veut bien nous en conter une ?

Avril hésitait à accepter, n'aimant pas à supprimer une leçon ; mais lady Langhton s'interposa :

— Il faut accepter, Mademoiselle : cela fera du bien à Tamzin.

— Que Tamzin décide, répondit en souriant Avril.

— Non, vraiment, c'est à vous de décider, Mademoiselle, dit lady Langhton. Dans ma jeunesse, miss Baker décidait tout, et nous obéissions toujours.

suis sûre que si elle pouvait apparaître et qu'elle me dise de ne pas manger de fromage je n'y toucherais pas, bien que je l'aime beaucoup.

— Quel malheur, Tamzin, dit son oncle, que nous n'ayons pas vécu au temps de miss Baker ! Voilà un exemple des effets de l'autorité qu'on devrait imprimer sur les murs ! Tenez, du coup, je me sens prêt à vous obéir en tout, miss Vernon ! Vos ordres émanent de la sagesse même !

Avril secoua la tête en riant :

— Je n'ai pas confiance et vous crois incorrigible. M<sup>me</sup> Montagu trancha la question et dit :

— Nous irons tous ensemble à Colebrook-Court ! Pendant ce temps, Tamzin pensait :

« Jamais mon oncle n'a proposé à miss Chister de lui obéir. J'ai peur que miss Vernon ne m'ôte son affection ; décidément, je ne l'aime pas du tout. »

Le trajet en voiture jusqu'à Colebrook-Court fut très agréable ; on permit à Tamzin de monter sur le siège et d'apprendre à conduire les chevaux, sous la direction du cocher Jenkis, homme de toute confiance. Dick avait pris place dans la voiture et il racontait à ses voisines l'histoire du château qu'ils allaient visiter :

— Le propriétaire, qui vivait du temps de mon grand-père, était un homme de très mauvaise réputation : égoïste, buveur, incapable de maîtriser ses fureurs à la moindre contradiction ; sa jeune femme menait une vie misérable près de lui et mourut de tristesse, après la naissance d'un fils. Le père ne s'occupa aucunement de cet enfant, qui vivait à sa guise, sans aucune direction ; le résultat fut désastreux ; le jeune homme, qui portait le même nom que son père : Raymond Bridgeway, s'éprit d'une orpheline, fille d'un garde-chasse, jeune fille honnête et bonne, mais d'une naissance si inférieure à la sienne que son père le menaça de le déshériter s'il l'épousait. Le fils tint bon et, immédiatement après son mariage, partit avec sa jeune femme pour

l'Amérique, se jurant de ne jamais remettre le pied dans ce pays où rien ne devait lui rester des tristes souvenirs de son enfance.

« La jeune femme, dit-on, eut une bonne influence sur le caractère de son mari; mais jamais, depuis leur départ, personne n'eut de leurs nouvelles. Sir Raymond Bridgeway ne fit jamais ce testament qui devait déshériter son fils, et depuis sa mort les hommes de loi envoient des avertissements dans toutes les parties du monde pour faire rechercher l'héritier, disparu sans avoir jamais donné son adresse. On n'a plus d'espoir de revoir le dernier des Bridgeway; les revenus s'accumulent, et cette fortune, devenue énorme, retournera un jour à l'Etat. On prétend que le château est hanté. Mais, comme nous ne croyons pas aux revenants, nous profitons de l'autorisation du gardien pour y faire des pique-niques agréables. »

En arrivant, on laissa la voiture au village, et Dick, aidé d'Avril et de Tamzin, s'empara de l'inévitable panier des ustensiles de thé, que l'on n'oubliait jamais d'emporter.

## IX

## LA PARTIE DE CACHE-CACHE

Colebrook-Court était une vieille habitation assez bizarre d'aspect; les fleurs sauvages y croissaient en profusion, les arbres formaient comme des îlots de forêt vierge, n'étant jamais taillés. La vieille gardienne venait dans la maison chaque après-midi, mais n'aurait pour rien au monde voulu y passer la nuit; elle habitait à la porterie, au bout du parc.

Avril exprima le désir de visiter le lieu et fut conduite à travers de belles pièces dans lesquelles se trouvaient des meubles de prix, très fanés; des peintures pendaient encore aux murs délabrés;

beaucoup de livres de la bibliothèque étaient rongés par les rats. Elle était enchantée de sa visite.

— Que j'aimerais à posséder cette propriété ! s'écria-t-elle, en revenant sur la terrasse. Quel gaspillage de beautés et de richesses !

— Il y a des gens qui prétendent que ce château est hanté. Qu'en pensez-vous ?

— C'est possible ; mais il est probable que les revenants n'apparaissent qu'aux gens qui leur plaisent.

— Jouons un peu à cache-cache, dit Tamzin ; maman sera le but et nous nous cacherons chacun séparément.

Dick regarda Avril, qui se leva avec entrain. Elle semblait encore très jeune de figure et d'esprit.

— Vous allez vous cacher tous, et c'est moi qui vous chercherai, dit Tamzin.

Avril entra dans le hall, où pendaient les portraits de famille, puis elle passa dans ce qui était évidemment le salon de réception. Quelques meubles étaient enveloppés de housses, d'autres étaisaient leur usure. On éprouvait un sentiment étrange devant cet abandon. Elle pénétra ensuite dans un salon plus petit. Une porte était au fond ; Avril en tourna la clé pour se cacher dans ce qui paraissait être un cabinet de débarras ; elle resta debout, se demandant gaiement si l'on serait longtemps à la trouver.

Elle entendit bientôt la voix de Dick, suivie du bruit des pas de Tamzin, qu'elle reconnaissait bien. Puis le silence se fit... Au bout d'un instant, le bruit des pas s'entendit de nouveau. Très doucement, la clé tourna en grinçant un peu.

— Tamzin, je suis enfermée ! Ouvrez-moi !

Elle se refusait à croire que Tamzin eût deviné qu'elle était dans la petite pièce et l'eût emprisonnée volontairement. Pourtant, n'entendant plus rien, elle essaya de secouer la porte ; impossible. Avril était brave ; pourtant un léger frisson la saisit à la pensée d'être peut-être introuvable dans ce grand

château. Elle ne s'alarmait pas encore, car certainement M<sup>me</sup> Montagu et le capitaine Langton la chercheraient; il n'y avait qu'à prendre patience. Et, se sentant un peu fatiguée, elle débarrassa un grand fauteuil de tapisserie de boîtes qui l'encombraient et s'assit avec une autre chaise sous les pieds. Il y avait une très petite fenêtre placée très haut, impossible à atteindre; elle essaya encore d'appeler au secours, mais sa voix ne traversait probablement pas l'épais bois de chêne!

Comment avait-elle été assez étourdie pour se laisser prendre comme une souris dans une souricière?

La pensée la plus désolante était la crainte, bien réelle maintenant, d'avoir à perdre tout espoir de conquérir la nature mauvaise de son élève. Elle s'était mise à l'œuvre avec courage et devait se considérer comme battue, car il n'y avait aucun doute dans son esprit au sujet de la culpabilité de Tamzin. L'air était pesant dans cette pièce fermée : le sommeil la gagna et l'empêcha d'entendre les appels réitérés de Dick qui, passant devant la porte dénuée de clé, ne pensa pas à l'ébranler.

« C'est fermé, et il n'y a pas de clé : miss Vernon ne peut pas y être entrée. On dirait vraiment qu'un fantôme est venu l'enlever. »

Tamzin avait commencé ses recherches en se demandant si les joueurs se cacherait plus habilement que d'habitude. Elle dénicha facilement M<sup>me</sup> Montagu et son oncle, lequel, caché derrière une vieille statue, trahit sa présence en laissant tomber un crayon au moment où elle passait.

— Maintenant, où peut bien être miss Vernon? demanda Dick.

— Je vais la chercher, pendant que vous vous occuperez du thé avec M<sup>me</sup> Montagu.

Tamzin alla dans une autre direction, ouvrit en vain des placards et arriva dans le petit salon, où une porte attira son attention.

« Elle doit être là », se dit-elle; et une mauvaise idée traversa son esprit : « Si je l'enfermais pendant une demi-heure, cela me vengerait de ce qu'elle accapare l'esprit de mon oncle Dick; et peut-être sera-t-elle si fâchée qu'elle voudra s'en aller. »

Elle s'avança sur la pointe des pieds pour donner un tour à la clé qu'elle mit dans une petite poche extérieure de sa robe, puis courut avec rapidité vers la terrasse, où tout était prêt pour le thé.

— Cette habitation déserte me cause une sensation étrange, dit M<sup>me</sup> Montagu.

— Qui s'occupait de votre thé, en Allemagne? interrompit niaisement lady Langton, s'adressant à son beau-frère.

Dick rit de bon cœur :

— Cela dépendait du camp où nous nous trouvions, mais le service manquait un peu d'élégance!

— Où est donc miss Vernon? Elle n'est jamais là quand on a besoin d'elle! La pauvre Tamzin est toujours à sa recherche. Ne trouvez-vous pas cela un peu bizarre, Julia?

— Ma pauvre amie, vous auriez disparu pour tout de bon si vous étiez obligée d'être attachée du matin au soir à votre progéniture!

— Quelle idée! Une mère ne quitte jamais son enfant! Je n'ai pas à me plaindre de Tamzin; il n'y a que ses gouvernantes qui lui trouvent des défauts. Ah! la voilà! Eh bien, Tamzin, où est miss Vernon?

— Impossible de la trouver. Quand nous aurons pris le thé, je me remettrai en chasse.

— Que c'est étrange! Vous ne trouvez pas, Dick?

— Je pense que la vue de l'habitation l'aura fascinée et qu'elle aura voulu la visiter à fond. Je vais vite boire ma tasse de thé et j'irai la chercher aussi.

— Oh! non, oncle Dick, c'est moi qui dois le faire: je traverserai le taillis et j'entrerai par la petite porte de service.

M<sup>me</sup> Montagu versa le thé, un peu étonnée, malgré tout, de l'absence d'Avril; elle se méfiait de

Tamzin et la regarda avec attention ; mais rien dans l'attitude de l'enfant ne trahissait sa vilaine action. Elle but assez vite son thé et annonça qu'elle allait chercher l'absente. Elle parlait avec tant d'assurance que Dick soupçonna une partie de la vérité et resta à causer sans inquiétude.

— J'espère, Thérèse, que vous ne garderez pas longtemps miss Vernon, car, vraiment, il doit être pénible pour une personne aussi charmante de n'inspirer que de l'antipathie à son élève.

— Mais, Dick, miss Vernon ne se plaint de rien, elle sourit toujours ; si elle y met du tact, tout marchera bien. Rappelez-vous ce que je vous dis, Dick !

— Ma bonne Thérèse, vos assurances sont toujours pour moi paroles d'évangile !

— Je ne plaisante pas, Dick. Mais je m'étonne de ne pas voir revenir Tamzin ; nous allons être en retard pour le dîner. Francis est préoccupé d'un nouveau système d'horloge basé sur un nouveau principe !

— De la valeur du temps ?

— Je ne sais pas au juste ! Quand l'heure sonne, une image apparaît, et, aux demi-heures, elle ne montre que le bout de son pied.

M<sup>me</sup> Montagu retint un fou rire et dit seulement :

— Prévenez-moi quand l'horloge sera dans le commerce : je vais faire des économies pour en acheter une !

Dick annonça qu'il allait se mettre décidément à la recherche des égarées, et que s'il ne revenait pas non plus, il fallait conclure que le fantôme les aurait tous emportés.

— Oh ! Julia, que Dick est amusant ! Je suis ravie qu'il doive rester avec nous pendant sa convalescence ; il comprend Tamzin, et elle a une grande affection pour lui.

Tamzin, en partant, avait fait le tour de la maison et était entrée par la porte la plus proche de l'endroit où elle avait enfermé son institutrice. Elle

comptait bien remettre la clé sans bruit et paraître étonnée de la voir enfermée. En entrant dans la maison, elle voulut prendre la clé en main et s'aperçut avec angoisse qu'elle n'était plus dans sa poche ! Sûrement elle avait dû la laisser tomber. Elle revint sur ses pas, très inquiète. Pour la première fois, elle était très effrayée des conséquences possibles de sa vilaine étourderie. Elle ne pouvait pas laisser quelqu'un mourir de faim, et il lui faudrait peut-être avouer sa faute. Oncle Dick serait très en colère, sa mère très fâchée, et que dirait cette vilaine M<sup>me</sup> Montagu, qui se moquait toujours d'elle ?

Elle chercha encore et se rappela qu'il y avait un trou au fond de sa poche ! Elle se décida donc à aller frapper à la porte maudite, aimant mieux avoir recours à la bonté de miss Vernon que de supporter d'autres reproches... On ne lui répondit pas. Elle eut beau écouter, elle n'entendait rien... Peut-être y avait-il une autre issue dans la petite pièce ? Peu à peu elle arriva à se persuader que miss Vernon avait pu s'évader et qu'il serait inutile d'avouer sa faute. Elle revint donc vers la terrasse au moment où son oncle allait partir.

— Eh bien ! s'écrierent-ils tous à la fois, où est-elle ?

— Je n'ai pas pu la trouver ; elle a dû retourner à la maison.

— C'est absurde ! J'y vais ! s'écria Dick.  
Tamzin le suivit.

— Je regrette que nous ayons eu l'imprudence de jouer à ce jeu ; il peut y avoir des recoins tombant de vétusté, dit Dick, un peu inquiet.

Ils cherchèrent dans toutes les pièces et n'essayèrent pas d'entrer dans les chambres dont les clés étaient absentes. Dick dut se rendre à l'évidence : miss Vernon n'était pas dans la maison.

— Elle se sera peut-être égarée dans le parc ? dit-il.

— Elle avait dit pourtant qu'on ne se cacherait

que dans la maison, répliqua Tamzin, qui ne se souciait pas de chercher dans tous les terrains incultes et les taillis qui entouraient l'habitation.

A la fin, ils se rencontrèrent avec M<sup>me</sup> Montagu.

— Votre mère est inquiète, la voiture attend.

— Eh bien! dit le capitaine, partez toutes trois; je vais chercher encore et je reviendrai à pied.

Resté seul, Dick s'assit, la tête dans ses mains, et réfléchit.

Il y avait quelque chose de mystérieux touchant miss Vernon. Se serait-elle enfuie secrètement? Mais non, cette idée était ridicule. Il se leva et parcourut toute la maison de nouveau, en appelant à haute voix. Le silence seul lui répondit. Ceci devenait inexplicable; il devait y avoir là une machination de Tamzin! Il arpenta la terrasse, n'osant s'éloigner avant le retour de la gardienne, qu'il préviendrait de l'événement.

A ce moment, son attention fut attirée par quelque chose qui brillait au milieu de la bordure du gazon; il se baissa instinctivement et aperçut une clé. Cela ne devait être utilisé qu'à l'intérieur de la maison, car elle n'était pas rouillée. Il la prit avec l'intention de l'essayer à toutes les portes qui étaient fermées, sans beaucoup d'espoir de réussite, car, malgré sa mauvaise opinion de Tamzin, il n'osait l'accuser d'être assez perverse pour avoir enfermé sa gouvernante et jeté ensuite la clé au dehors.

Il courut au grand salon et essaya la clé à la première porte: elle n'allait pas. A la seconde, elle entra, et le battant s'ouvrit:

— Miss Vernon, êtes-vous là?

La chambre était vide, mais il vit deux chaises l'une sur l'autre sur une table, près de l'étroite fenêtre, et au sommet gisait le chapeau de miss Vernon! Grand Dieu, qu'était-elle devenue?

## X

## L'ÉVASION D'UNE PRISONNIÈRE

Avril fut réveillée par le bruit des pas et des voix de ceux qui la cherchaient, mais le temps qu'elle avait laissé passer avant de reprendre ses esprits avait suffi pour qu'ils fussent allés plus loin, se doutant peu que celle qu'ils cherchaient était aussi près d'eux. Elle envisagea tout de suite ce qui s'était passé; et maintenant que ceux qui voulaient la sauver s'étaient éloignés, déçus, il ne restait plus d'espoir qu'ils revinssent dans le salon.

Avril Vernon était brave; toutefois, la perspective de passer la nuit emmurée et sans nourriture l'épouvantait un peu; il fallait agir. La petite fenêtre lui paraissait assez large pour donner passage à un corps mince; si elle pouvait y atteindre, peut-être ses cris seraient-ils entendus au dehors? Avril examina les meubles entassés, presque tous en mauvais état. Elle commença par dégager une vieille table qu'elle consolida en plaçant en dessous de vieilles chaises cassées; puis elle y déposa deux chaises dont les dossier seulement étaient en mauvais état, et un tabouret sur le tout. Elle grimpa sur cet échafaudage improvisé et essaya d'ouvrir la fenêtre; elle y arriva avec peine. Cependant l'air frais la ranima un peu; mais elle vit que la fenêtre était trop loin du sol pour pouvoir sauter sans risquer de se briser un membre. Elle avait heureusement une longue écharpe de soie tricotée qu'elle attacha au bois de la fenêtre en brisant le carreau. Ses mains furent écorchées, mais elle put sortir et se laisser glisser, prenant d'abord un point d'appui sur un vieux clou rouillé sur lequel ses blessures se heurtèrent douloureusement. Elle sentit enfin le sol,

et, s'asseyant pour reprendre haleine, elle s'aperçut qu'elle avait perdu son chapeau.

Elle resta immobile à l'endroit où elle était tombée, se demandant quelle ligne de conduite elle devait suivre. Faudrait-il accuser Tamzin, ou essayer encore, par sa patience, de gagner le cœur de l'enfant ?

— Tamzin ! appela-t-elle de toutes ses forces. Tamzin, est-ce vous ?

Elle avait entendu des pas venant de l'intérieur ; à ses cris, la porte du vestibule s'ouvrit, et Dick parut sur le seuil.

— Ah ! miss Vernon ! vous êtes là ? Quelle émotion nous avons eue !

L'altération de sa voix était si réelle qu'Avril se mit à rire :

— Je suis fâchée d'avoir été un trouble-fête ! Quelqu'un a dû fermer la porte et je n'ai pu sortir ; la chaleur de la pièce m'a endormie, et, en voyant l'heure avancée à ma montre, j'ai pensé qu'on avait perdu l'espoir de me retrouver et j'ai tenté d'escalader la fenêtre, mais j'y ai laissé mon chapeau.

Ils retournèrent dans le cabinet de débarras. Avril avait vu qu'il était ouvert.

— La clé est là ; mais qui a ouvert la porte ?

— Je l'ai retrouvée, cette clé, sur la terrasse ; et, tenez, voilà votre chapeau. La gardienne ne reviendra pas avant sept heures. Voulez-vous descendre au village avec moi, pour chercher une carriole ?

— Quelle peine je vous donne ! Jamais je ne recommencerais à jouer à ce jeu !

Dick n'osait pas lui demander si elle suspectait Tamzin, car Avril ne semblait pas la croire coupable. Comme il la regardait, il s'aperçut que sa main avait une blessure qui saignait encore :

— Qu'est-ce ? Vous êtes-vous blessée en tombant ?

— C'est seulement une large égratignure, peut-être envenimée par un clou malpropre. Je suis heureuse que personne n'ait été témoin de mon évasion !

Dick l'entraîna vers une fontaine et lava soigneusement la plaie; puis, tirant un mouchoir d'une poche de réserve, il le déchira en bandelettes.

— Laissez-moi bander votre bras; j'ai appris le métier d'infirmier pendant mon temps de prison... Ah! voilà la gardienne! Mistress Andrews, cette dame s'est trouvée enfermée dans le cabinet du grand salon; est-ce que la porte en est ouverte, ordinairement?

— Non, Monsieur; aujourd'hui j'y avais laissé la clé, comptant le balayer demain matin. Tout s'abîme, ici; les peintures se détériorent!

— Espérez-vous encore le retour du propriétaire?

— J'y crois encore, bien que mon mari dise que c'est impossible!

« Je suis étonnée que cette dame ait été enfermée; il faut que quelqu'un ait tourné la clé; elle est très facile à tourner. »

— Je le crois sans peine, dit Avril en riant.

Dick donna un bon pourboire à la gardienne, puis il partit avec Avril pour le village, et, après l'avoir forcée à prendre une tasse de thé chaud, ils montèrent dans la carriole de l'aubergiste.

Avril gardait le silence, se sentant très fatiguée; Dick, qui paraissait préoccupé, parla le premier.

— Je ne crois pas que Windy-Corner vous laisse aucun souvenir agréable, Mademoiselle. M<sup>me</sup> Montagu voudrait que vous nous abandonniez. Elle est scandalisée des façons d'agir de ma nièce, et, moi, j'en souffre réellement. Si cela peut compenser un peu les déceptions que vous éprouvez, je me permets de vous dire que je suis en train de réformer...

— Qui? Tamzin?...

— Non : moi-même, d'abord! Si vous continuez votre œuvre de dévouement, vous n'aurez aucun secours moral à attendre de ma belle-sœur.

— Pas plus que de vous-même, dit Avril en riant.

— Vous jugez sévèrement ma lâcheté.

— Je dis que saint Georges croyait avoir achevé sa tâche quand il eut tué un dragon; mais, dans la vie moderne, les dragons sont multiples.

— Et vous m'offrez un combat singulier avec un autre dragon, dans la personne de ma nièce?

Tous deux rirent, et la conversation languit un peu, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés dans l'avenue du château.

— Vous redescendrez, pour me montrer que vous me pardonnez?

— Pardonner quoi? dit Avril.

— Mon choix malheureux de jeux amusants! Tiens, voilà Tamzin; elle a l'air inquiet. Holà! Tamzin: j'ai trouvé miss Vernon!

Tamzin lança un regard furtif, mais elle ne put savoir si miss Vernon avait découvert sa culpabilité, car la figure était souriante, mais il semblait que ce n'était plus le même sourire.

— Elle était enfermée dans un cabinet du salon, et elle a pu s'échapper par la fenêtre.

— Je m'étais endormie, dit Avril; l'air raréfié d'une pièce qu'on n'ouvre pas ordinairement agit comme un soporifique.

Tamzin restait pétrifiée; miss Vernon la soupçonnait-elle ou non? Elle poussa cependant un soupir de soulagement en voyant l'attitude de cette dernière. La clé avait-elle été retrouvée? L'institutrice paraissait décidée à ne rien dire, et Tamzin sentait qu'elle aurait dû aller demander son pardon. Mais l'orgueil était le plus fort pour l'instant.

— Tamzin, allez dire à votre mère que les fantômes ne m'ont pas emportée et que nous allons descendre dîner dès que nous serons prêts. Vous pouvez ajouter qu'il ne sera plus jamais question de parties de cache-cache dans cette maison hantée.

Tamzin s'enfuit, poursuivie par un fantôme: celui du remords.

Une demi-heure plus tard, Dick et Avril apparaissent en toilette du soir. Ils furent bombardés de

questions. Dick laissa parler Avril la première, afin de ne dire à son tour que ce qu'elle désirait que l'on sût.

— Je suis désolée, lady Langhton ! Je me suis trouvée enfermée dans une petite pièce, je m'y suis endormie sans le savoir, et il m'a fallu ensuite en sortir par la fenêtre.

— C'est extraordinaire. Il faudra, Dick, que vous priiez le propriétaire, s'il revient jamais, de veiller à cette serrure.

— Oui, Thérèse : quand il reviendra...

On se mit à table, et, après le dîner, M<sup>me</sup> Montagu s'écria :

— Que je suis heureuse de vous voir revenue ! J'espère que cette vilaine serrure ne nous privera pas de vous entendre ce soir ? Tamzin, ouvrez le piano.

Avril se leva et voulut ôter ses bagues.

— Ah ! dit-elle, j'ai perdu celle à laquelle je tenais le plus ! Elle a dû glisser au moment où je me suis abimé la main à ce grand clou.

Elle paraissait désolée de cette perte.

— Nous irons demain la chercher, Mademoiselle ; Tamzin, en plus, sera très intéressée de voir comment vous vous êtes échappée.

Tamzin ne répondit rien ; et Avril, après avoir chaleureusement remercié Dick, prit un recueil de morceaux de Chaminade.

Elle jouait avec âme, et tout le monde était sous le charme.

Lady Langhton s'écria :

— Oh ! que je suis contente que vous ayez du talent ! J'espère que vous inculquerez la même perfection de jeu à ma fille !

Avril regarda son élève en riant, se souvenant du succès qu'avait eu sa première leçon. Elle répondit simplement :

— La musique demande beaucoup de persévérance ajoutée à des dispositions. Je ne vais pas pou-

voir jouer davantage ce soir : je souffre de ma main.

Elle se leva, encore animée par son jeu. Elle était si fascinante sous les lumières, bien qu'un peu pâle, que Tamzin elle-même se sentit attirée par son charme. Elle sortit aussi du salon, éprouvant un vague désir d'aller confesser sa faute, et, pour un instant, ce fut plutôt la crainte du mépris d'Avril qui arrêta le bon mouvement.

Pendant ce temps, sa mère disait :

— C'est vraiment étrange que miss Vernon disparaîsse si souvent. Après tout, elle n'a peut-être pas la bosse de la topographie, comme un explorateur !

— Elle l'acquerra, soyez tranquille, dit Julia.

Et Dick ajouta :

— Nous devrions l'aider plus que nous ne le faisons !

— L'aider plus ! Mais, mon cher Dick, une institutrice doit remplir elle-même ses fonctions... Pourtant, j'aime à venir en aide quand il le faut. Je vous quitte justement pour rendre service à Francis qui a des difficultés avec son appareil à cuire sans feu ; et si je ne mets pas mon intelligence à son service, rien ne va plus.

Ceux qui n'avaient pas encore quitté le salon partirent d'un fou rire. Heureusement, cette explosion de gaieté ne put être entendue par lady Langhton.

## XI

### LE COUPABLE

Le lendemain matin, Dick était assis sous le grand hêtre, fumant et réfléchissant aux aventures du jour précédent. Tamzin arriva en courant :

— Oncle Dick, miss Vernon est fatiguée et sa

main la fait souffrir, elle ne sortira pas; je suis libre!

Et, poussant un soupir de satisfaction, elle exécuta une gigue écossaise.

— Quelle satisfaction éprouvez-vous à l'idée d'être libre?

— Vous le savez mieux que moi, oncle, puisque vous avez été prisonnier!

— Alors vous comparez miss Vernon à une prison allemande?

— Je ne dis pas cela, mais vous prenez toujours son parti, maintenant! Vous ne le faisiez pas pour miss Carter, ni pour miss Chister?

— Eh bien! j'avais tort, et je veux lutter contre les petits dragons...

— Qu'est-ce que cela veut dire? Moi, je pense que miss Vernon ferait mieux de jouer dans les concerts que d'être une gouvernante. Elle sait trop de choses... Je ne crois pas qu'elle veuille rester ici, maintenant... Je n'ai pas envie de retourner à Colebrook-Court, aujourd'hui.

— Pourtant il faut que vous y veniez, pour vous rendre compte du danger qu'a couru miss Vernon en s'échappant. Si elle s'était tuée, il y aurait eu une enquête judiciaire et nous aurions tous été interrogés.

Tamzin ne répondit pas, mais elle devint très rouge, ce que nota Dick.

— Cette après-midi, nous allons reconstituer toute la scène, comme on le fait quand il y a eu meurtre. On prend le meurtrier présumé et on l'oblige à répéter la scène.

— Oh! quelle terrible chose! Je ne suis pas un meurtrier. Elle est en bonne santé, aujourd'hui.

Dick n'écouta pas et continua :

— Je me demande surtout comment la clé s'est transportée de la serrure à la bordure de gazon?

— L'avez-vous trouvée là? murmura Tamzin. Pourquoi revenez-vous là-dessus?

Et elle prit un air de bravade :

— Après tout, elle va probablement s'en aller, et je n'aurai plus de geôlier ; quelle joie !

— Il n'y a pas matière à se réjouir : si miss Vernon s'était tuée, nous aurions pu être accusés de meurtre, et elle n'aurait plus été là pour nous défendre.

— Mais puisqu'elle va bien, sauf son égratignure à la main !

— Bien ! alors il n'y a pas de raisons pour que vous ne veniez pas avec nous chercher la bague. Vous savez que miss Vernon a saint Georges en grande vénération, elle pense qu'il avait plusieurs dragons à exterminer, et elle m'a donné l'idée de l'aider à venir à bout d'un petit dragon,... vous, peut-être, Tamzin.

— Ce dragon était une figure, un mythe. Et vous ne désirez pas ma mort ! s'exclama Tamzin, indignée.

— Les mythes nous servent d'enseignement dans la vie, Tamzin, et je veux décidément me rallier à cette théorie !

Lady Langhton arrivait de leur côté. Tamzin lança un muet appel vers son oncle afin qu'il ne fit plus allusion au sujet dangereux. C'était la première fois qu'elle paraissait émue, et Dick en tira bon augure.

Lady Langhton demanda :

— Où est miss Vernon ? Pas perdue de nouveau, j'espère ? Nous finirons par avoir besoin d'un détective à demeure. Il faudra, Tamzin, que vous ne la perdiez pas de vue aujourd'hui ; vous êtes plus apte, je crois, à la surveiller qu'elle à prendre soin de vous. Je reste ici cette après-midi : Francis a besoin de mes conseils pour sa dernière invention.

— Dites-moi donc, Thérèse, vous devriez lui conseiller d'inventer un appareil utilisant la chaleur animale : un petit appareil qu'on mettrait sur sa tête, avec son chapeau par-dessus. Un célibataire

trouverait son modeste dîner cuit en rentrant chez lui.

— Vous n'êtes jamais sérieux. Un homme doit souvent saluer une femme : que deviendrait la cuison ?

— Il saluerait avec rapidité.

— Non, c'est impossible. Faudra-t-il réellement que vous alliez chercher la bague de miss Vernon ? Je garde Julia pour m'aider à recevoir mes visites. Je vous plains de retourner là-bas.

— Vous avez tort ; nous désirons voir de près comment elle a échappé à une mort lente.

— Je n'étais pas inquiète. Un proverbe dit qu'il faut un voleur pour attraper un voleur ; on peut dire aussi qu'un prisonnier peut découvrir une prisonnière : c'est ce qui est arrivé. A présent, Tamzin, il me semble qu'il est temps d'aller vous laver les mains avant le déjeuner ; nous allons essayer d'anéantir le démon de l'inexactitude.

Tamzin obéit de bonne grâce.

— Pauvre enfant ! dit sa mère, cela ne l'amuse peut-être pas beaucoup d'aller deux jours de suite au même endroit. Dites donc, Dick, une crainte m'est venue : miss Vernon joue si bien du piano que je me suis demandé si elle ne serait pas une artiste de profession ? On dit que cette classe de gens est souvent sans principes de moralité : je crains pour Tamzin...

Dick tira une bouffée de sa cigarette, comme s'il réfléchissait.

— Vous avez peut-être raison, Thérèse ; sans compter qu'elle sait aussi escalader les obstacles comme un acrobate, ce qui vous amène dans un monde vraiment inquiétant.

— Oh ! Dick, on dirait que vous vous moquez de mes appréhensions ! Et pourtant, si elle s'était blessée, nous aurions eu des ennuis !

Quand le dog-cart fut amené devant le perron,

Tamzin demanda à rester derrière, et Dick invita miss Vernon à monter près de lui.

Avril jouissait de la promenade. Elle avait remarqué que Tamzin semblait abattue, mais elle n'en devinait pas le motif réel et causait seulement gairement avec Dick.

— Chaque jour il me semble que les oiseaux chantent plus que la veille; on en sent tout le charme, par ce beau soleil et près de ces bois si poétiques!

— Un homme célèbre dit pourtant que la musique est une création de l'homme.

— Comment peut-on penser ainsi? Le sens musical, tout au moins, vient directement de Dieu.

— Alors, vous croyez que la nature n'a rien de musical par elle-même? Je ne m'explique donc pas comment le dragon de saint Georges exprimait des sentiments. Savez-vous que vous avez bien troublé ma quiétude en multipliant le nombre des dragons et me donnant la charge de les exterminer moi-même?

Avril rit franchement :

— Vous conviendrez que j'ai eu raison.

— Vous avez surtout beaucoup d'imagination, et vous savez que Ruskin est dur pour l'imagination. Il l'appelle : l'art de déformer l'œuvre de Dieu.

— C'est surtout sa réflexion qui est de pure imagination.

Et Avril, regardant la belle physionomie du capitaine Langhton, se demandait si réellement il songeait à l'aider dans sa tâche. Elle se félicitait que Tamzin n'eût pu saisir que quelques bribes de la conversation, bien qu'évidemment un travail paraissait s'effectuer dans cette petite âme dévoyée.

Ils arrivèrent dans l'avenue mélancolique de Colebrook-Court. La gardienne était à la porte de sa loge, et Dick lui demanda si la maison était ouverte.

— Nous avons perdu une bague hier, et nous voudrions la chercher.

— Je regrette de ne pas pouvoir vous accompagner, mais je suis absolument obligée d'aller à la ville, bien que je sois très fatiguée aujourd'hui.

— Si cela peut vous faire plaisir, je vous y mènerai d'un tour de roue. Cela ne vous fait rien, miss Vernon, de nous attendre quelques instants? Je vais vous laisser le panier pour le thé. Je serai revenu avant que vous l'ayez déballé.

Il tenait les rênes, quand Tamzin sauta sur le marchepied.

— Oncle Dick, prenez-moi avec vous, je vous en prie!

— Vous n'aimerez peut-être pas à rester seule? demanda-t-il à Avril.

— Oh! cela m'est indifférent.

Tamzin sauta dans la voiture :

— Oh! oncle Dick! j'avais peur qu'elle ne fût fâchée contre moi!

— Ce dont je suis sûr, c'est qu'elle ne doit pas désirer votre société, Tamzin, c'est pourquoi j'ai bien voulu vous emmener.

Ayrl entra dans le hall désert. Elle frissonna malgré elle en se dirigeant vers le lieu où elle avait passé de si terribles instants.

Elle ouvrit la porte du grand salon et, le traversant rapidement, elle tourna facilement la clé de la pièce néfaste, mais elle prit soin de placer une chaise contre la porte pour la tenir ouverte, et même de mettre dans sa poche la clé qu'elle retira. Elle ne pensait pas cependant que Tamzin eût désiré recommencer sa vilaine action. Elle comprenait l'état d'âme actuel de l'enfant, qui savait avoir été gravement coupable et n'avait pas le courage de s'en accuser pour calmer les remords de sa conscience.

Avril avait décidé de ne confier à personne ce qu'elle avait deviné, persuadée que là était la vraie ligne de conduite qui arriverait à renverser la barrière d'orgueil. Cette conviction n'était-elle pas la

marque que Dieu avait écouté sa prière? Si seulement le cœur de l'enfant pouvait s'ouvrir à l'amour! Si seulement elle pouvait se repentir!

Tamzin devait avoir l'exemple d'autres âmes pouvant supporter les injures sans désir de vengeance, et un grand pas serait franchi.

Avril se mit à genoux et regarda si sa bague ne se trouvait pas sur le plancher. C'était un bijou de grande valeur qui lui avait été donné par toute sa famille réunie en l'honneur de ses vingt et un ans, et c'eût été un vrai chagrin pour elle de l'avoir perdu. Ne le voyant pas à terre, elle défit l'échafaudage de chaises et regarda soigneusement si la bague n'aurait pas glissé dans les plis du capitonnage, puis elle les remit sur le buffet d'où elles avaient été déplacées. Elle prit le dernier fauteuil et passa ses doigts dans tous les sens; elle commençait à perdre espoir quand, tout à coup, elle toucha un corps dur entre la chaise et le dossier et, passant délicatement la main, elle ramena la bague de diamant.

Comme elle la remettait avec joie à son doigt, elle entendit des pas, et presque immédiatement une voix grave lui adressa la parole :

— Etes-vous la gardienne? Que faites-vous là?

Avril se redressa vivement et vit devant elle un homme d'une cinquantaine d'années, au teint bruni, le front sillonné de rides profondes. La jeune fille ne pouvait guère être prise pour la gardienne, et son interlocuteur la regardait avec étonnement.

Elle se mit à rire.

— Vous semblez étonné, Monsieur, de me trouver furetant dans ce vieux mobilier. Mais, hier, en jouant à cache-cache, j'ai perdu une bague précieuse, et je viens seulement de la retrouver. Le capitaine Langhton et sa nièce vont arriver dans un instant. Si vous désirez une plus ample explication, ils pourront peut-être vous la donner.

— Capitaine Langhton..., répéta lentement l'in-

connu. Je me souviens de ce nom. Habite-t-il ici ?

— Oh ! non : cette maison est vide ; le propriétaire a disparu depuis des années. Quelques privilégiés seulement ont la permission de venir faire des pique-niques dans le parc et d'entrer dans la maison, et c'est en jouant avec des enfants que je me suis trouvée enfermée ici.

— Ce n'était pas agréable. Comment avez-vous pu être délivrée ?

— J'ai fait une tour avec les vieux meubles et je me suis sauvée par la fenêtre ; aujourd'hui, par crainte d'une nouvelle mésaventure, j'ai mis la clé dans ma poche et placé une chaise pour tenir la porte ouverte. Il faut maintenant que j'achève de remettre tout en ordre.

— Laissez-moi le faire pour vous, Mademoiselle, et en retour je vous demanderai de bien vouloir me dire le nom des plus proches voisins de ce château ?

— Je ne les connais pas ; j'ai entendu nommer une famille Verrinder. Je suis étrangère au pays et depuis peu l'institutrice de Tamzin Langton, dont le père, sir Francis Langton, habite un château plus éloigné.

— Savez-vous si cette maison est ouverte à tous les étrangers ?

— Oh ! rien que par permission très spéciale. Sir Langton est très connu, mais il n'y a même que les pièces du bas dans lesquelles nous nous permettons d'entrer ; les chambres du haut sont fermées.

— Merci. Où est la bibliothèque ?

— Elle est au rez-de-chaussée. Il y a de beaux livres qui ont l'air tristes de leur abandon : personne ne les lit. Si celui qui est le propriétaire est mort, un parent pourrait hériter ; mais les hommes de loi demandent tant de preuves que tout a le temps de tomber en ruines. Si le propriétaire actuel vit, c'est bien mal à lui de laisser perdre tant de choses !

— Les absents ont toujours tort ! Je suis heureux que vous ayez retrouvé votre bague.

Il replaça la dernière chaise et voulut fermer la porte.

— La clé? demanda-t-il.

— Elle est dans ma poche; j'avais de la rancune contre elle, vous voyez!

Il sourit, prit la clé et ferma la porte.

A ce moment, elle entendit la voix de Dick qui l'appelait. Saluant l'étranger, elle marcha en toute hâte jusqu'au hall.

— Je l'ai trouvée! dit-elle joyeusement.

Et elle raconta la chasse en ajoutant :

— J'ai été interrompue par un inconnu qui paraît très distingué, mais très mélancolique.

— C'est extraordinaire, car on n'accorde pas de permission aux étrangers, de peur que l'on ne dérobe des objets de valeur. Allons voir l'endroit où était votre bague.

— Ce n'est guère intéressant.

— Si : je veux revoir le lieu où vous avez souffert tant d'angoisses.

— Je vais allumer le feu, dit Tamzin, s'en allant en courant pour ne pas se retrouver devant la terrible porte.

— Donnez-moi la clé, répéta le capitaine.

— Je l'ai donnée à l'étranger, qui a dû la garder. Cette clé est ensorcelée. Il l'a emportée, peut-être?

— Qu'en ferait-il? Mais la pauvre Mrs. Andrews ne dormirait pas tranquille si elle n'avait pas sa clé. Voyons si ce visiteur extraordinaire est encore ici?... Tamzin est occupée à faire le feu. Ne trouvez-vous pas qu'elle est déprimée, aujourd'hui?

Avril comprenait que Dick avait découvert la vérité et qu'il aurait voulu savoir si elle-même en avait fait autant; mais la généreuse jeune fille était déterminée à sauvegarder l'honneur de la coupable. Si la vérité était connue, les plans d'Avril seraient détruits; elle répondit donc simplement :

— Je la trouve sérieuse, en effet; elle a pris sa leçon sans murmurer. Mais ne pensons plus à ce

vieux nid à poussière et allons prendre gaiement notre thé. Je meurs de faim !

Elle riait gaiement. Dick la regarda sérieusement :

— J'ai parlé à ma nièce de la lutte de saint Georges contre le dragon : elle m'a dit que c'était une figure... Les jeunes filles modernes sont plutôt sceptiques, mais j'ai ajouté que vous trouviez que je ne lutte pas assez contre les petits dragons.

— Vous n'auriez pas dû lui dire cela !

— Savez-vous pourquoi je l'ai fait ? Ne devinez-vous pas ?

Avril le regarda en face et lui dit avec calme :

— Allons prendre le thé ; je suis satisfaite d'avoir retrouvé ma bague. Je suis seulement préoccupée de savoir si l'étranger est parti ; ne trouvez-vous pas extraordinaire qu'il m'ait demandé s'il y avait une bibliothèque ici ?

Dick comprit que miss Vernon savait que son élève était la coupable et que rien ne l'amènerait à en convenir. En cela il ne l'approuvait pas, car il aurait voulu faire plier l'orgueil de Tamzin et l'obliger à implorer son pardon.

— Je crains, dit-il tout haut, que ce mystérieux visiteur ne soit un Yankee ; je sais que beaucoup d'Américains, sous prétexte d'admirer de vieux livres, en coupent les estampes pour les emporter et font collection de vieilles clés.

— Cette fois, c'est moi la coupable au sujet de la clé, dit Avril ; nous en parlerons à la gardienne. Du reste, il n'y a rien de joli dans le débarras.

— On ne peut pas savoir. Bien souvent d'horribles vieilleries ont une grande valeur.

Ils traversèrent la terrasse. Tamzin avait tout préparé pour le goûter.

— Voulez-vous commencer ? dit-elle à son oncle.

— Oui, mais j'ai une désagréable nouvelle à vous annoncer, Tamzin : la clé est encore perdue.

La coupable rougit et cacha sa figure dans sa tasse.

— Mais non, miss Vernon l'a reprise.

— Je l'avais trouvée hier dans le gazon, continua le terrible justicier.

— Alors accusons tous les esprits qui hantent la maison! dit Avril en riant.

— Dès que nous serons restaurés, il faut retrouver l'étranger qui a fermé la porte et a négligé de rendre la clé.

— Un étranger! dit Tamzin. Que c'est bizarre! Je croyais que seuls nous avions le droit de venir ici?

— Il faut être préparé à l'imprévu, Tamzin. Je vous avais promis la reconstitution du supplice de miss Vernon, et il faut y renoncer : 1<sup>o</sup> miss Vernon refuse de réintégrer sa prison; 2<sup>o</sup> elle ne le pourrait pas, la clé ayant disparu!

A ce moment l'étranger sortit de la maison et arriva vers eux. Dick se leva brusquement et dit à l'intrus :

— Vous voudrez bien m'excuser, Monsieur, mais cette propriété n'est pas accessible aux étrangers; nous avons seuls la permission d'y entrer par autorisation spéciale des hommes de loi qui en ont la garde, et vous ne pouvez ni pénétrer dans la bibliothèque, ni garder une clé. Je vous prie donc de vouloir bien me la remettre.

— Je vous prie aussi de m'excuser, Monsieur, si je garde cette clé, car il se trouve qu'elle m'appartient. Je suis le propriétaire de Colebrook-Court!

## XII

### UNE APPARITION

Une bombe eût éclaté au milieu du groupe qu'elle n'eût pas causé plus de surprise que l'annonce du retour de sir Raymond Bridgeway, le propriétaire

si longtemps attendu de Colebrook-Court. Dick fut le premier à reprendre son sang-froid.

— Veuillez accepter mes sincères excuses, Monsieur, pour vous avoir un instant considéré comme un vulgaire touriste amateur d'antiquités et de vieilles clés. Pardonnez-moi, en songeant qu'après tant d'années d'absence nous étions en droit de croire que vous aviez cessé d'exister, ou tout au moins que vous ne vouliez plus faire valoir vos droits sur cette magnifique terre! Mon nom est Richard Langton, fils et petit-fils d'amis de vos parents.

Un sourire dououreux assombrit la figure de sir Raymond. Il regarda Dick, puis Avril :

— Je crains, dit-il, de paraître aussi étrange à vos yeux que je le suis aux miens. Mademoiselle m'a dit avoir été enfermée malgré elle; craignant une nouvelle mésaventure, j'avais trouvé prudent de garder cette clé.

— Cette mésaventure était arrivée hier à miss Vernon, et nous sommes revenus pour chercher la bague qu'elle avait égarée. Nous avons emporté notre goûter; voulez-vous nous permettre de vous offrir une tasse de thé? Il vous sera peut-être agréable de recevoir un accueil d'amis, la première fois que vous remettez le pied dans votre domaine!

— Il y a tant de belles choses, des livres et des peintures splendides, dans ce vieux château! dit Avril. Il était si regrettable de les voir se détruire par le temps et l'abandon!

— C'est un lieu rêvé pour jouer à cache-cache, dit étourdiment Tamzin. Je crains que maintenant...

— Je vous demanderai de vouloir bien garder le secret quelques jours encore, interrompit sir Raymond en s'asseyant, pendant qu'Avril lui versait une tasse de thé bouillant.

La scène actuelle était si romanesque qu'elle se sentait vivement intéressée.

— Oh! nous ne dirons rien! s'écria Tamzin.

Et probablement vous disparaîtrez de nouveau?

Le triste sourire fut la seule réponse.

— Je ne vous ai pas encore présenté ma nièce, Tamzin Langhton, interrompit Dick. Comme toutes les jeunes personnes de son âge, elle est un peu égoïste, pense plus aux plaisirs qu'elle trouve dans cette maison qu'aux devoirs de bienvenue vis-à-vis de l'héritier retrouvé!

— La jeunesse, en effet, a souvent ce défaut. Il y a pourtant quelques exceptions, et mon fils en est une. Il éprouvait un désir ardent de revenir ici et n'osait lutter contre mes sentiments, contraires aux siens. Il avait appris par un hasard inattendu que mon père ne nous avait pas déshérités. Au bout de plusieurs années seulement, il me fit part de son désir de revenir habiter la demeure de nos ancêtres; c'était me demander de rompre un vœu! Je suis revenu pour voir si j'aurais le courage de terminer ma vie au milieu de tant de douloureux souvenirs.

— Votre première impression aura été une impression de gaieté, en vous trouvant au milieu de jeunes amis, dit le capitaine. Prenez cela pour un heureux présage! Le temps transforme les hommes et les situations. Le point de départ des péripéties qui nous ont amenés à être les premiers à nous réjouir de votre retour est regrettable. La personne qui a retiré la clé a commis une faute, et peut-être cette faute aura-t-elle pour conséquence de nous avoir crus à même d'influencer votre décision. Miss Vernon me dit que j'en commets souvent! L'événement présent me convainc un peu!

Avril et Dick achevèrent la phrase par un rire, et l'étranger s'unit à cette gaieté.

— Je n'espérais pas trouver tant de vie dans cette maison de chagrin; vous me faites désirer d'y ramener mon fils. Je n'ai pas voulu l'emmener avec moi: il revenait seulement de la guerre européenne.

— Vous pourriez faire tant de bien, ici! dit Avril,

sérieusement, cette fois. Maintenant que la guerre est terminée, il y a beaucoup à reconstruire, matériellement et moralement. Tant de gens sont sans abri qu'il est pénible de voir des demeures inhabitées !

— Je n'avais jamais envisagé l'idée de mon absence de cette manière. Quant à moi, l'argent ne compte pas : j'ai réussi dans beaucoup d'entreprises et je puis recueillir l'héritage familial. Je sais qu'une fois mon fils revenu ici il emploiera ses revenus à créer du bonheur autour de lui. Pour moi, il n'y a plus de bonheur à espérer depuis la mort de ma sainte femme. Mon seul désir est d'éviter à mon fils le chagrin d'une misérable jeunesse semblable à la mienne.

Après ces mots, il se leva, salua ses hôtes et disparut.

— Qu'il va être difficile de garder ce secret ! s'écria Tamzin.

— Le pauvre homme, dit Avril, il a l'air si malheureux ! Heureusement, il a un bon fils. Rangeons maintenant les tasses, et descendons au village.

— Si vous le préférez, j'irai chercher la voiture.

Avril n'accepta pas, et tous les trois se mirent en route, emportant les objets emballés et parlant du retour de l'héritier de Colebrook-Court.

Tamzin oubliait presque ses préoccupations ; on était du reste au samedi, donc pas de leçons à apprendre en rentrant ; elle était heureuse que la bague eût été retrouvée et que son oncle n'eût pas insisté pour reconstituer la terrible aventure. Elle ne devinait pas que la bonté d'Avril avait seule arrêté ce projet, mais elle était presque touchée qu'elle ne l'eût pas accusée. Cependant, dans la lutte qu'elle subissait entre le bien et le mal, Tamzin souhaitait toujours que miss Vernon annonçât son départ. Il se mêlait un peu de jalousie à ce sentiment ; elle voyait bien que son oncle la traitait avec moins de bienveillance, et elle attribuait ce change-

ment à l'admiration qu'il manifestait pour miss Vernon. Elle regardait le joli profil de son institutrice et aurait voulu retrouver sur ce joli visage le même sourire si bon; mais le sourire n'était plus le même, et l'âme de Tamzin souffrait de n'importe quel côté qu'elle envisageât la situation créée par sa méchanceté.

Le trajet du retour fut silencieux. Miss Vernon souffrait de sa main. En arrivant, Dick la heurta avec son coude; elle ne put retenir un léger cri.

— Ah! dit-il, je vous ai fait mal?

— Ce n'est rien, répondit-elle.

Mais, comme elle avait pâli, il lui demanda de s'appuyer sur son épaule de l'autre main pour descendre de voiture, et, après un sourire de remerciement, elle alla vite dans sa chambre.

— Rappelez-vous, Tamzin, de ne pas mentionner le nom de sir Raymond Bridgeway, bien que je ne croie pas qu'il garde longtemps l'anonymat. J'ai souvent remarqué que ceux qui sont incapables de garder un secret sont ceux qui aiment à avoir à en garder.

— Je sais tenir ma parole, oncle Dick; Jim me dit des tas de choses que je ne répète jamais.

— Peut-être, en ce cas, serait-il préférable que vous parliez : il y a beaucoup de choses qu'il vaudrait mieux dévoiler. Je ne sais pour quelle raison, Tamzin, miss Vernon désire qu'on ne perce pas le mystère de la clé égarée pendant quelques heures? Je n'ai que des soupçons, mais je crois que c'est par bonté pour vous. Je n'ai pas insisté pour reconstituer la scène, parce que la victime m'en a prié, mais si mon soupçon est une réalité, vous ne méritez pas, Tamzin, que l'on vous fasse grâce.

— Elle n'aurait pas dû sauter par la fenêtre, murmura Tamzin. Vous vous y intéressez tant, mon oncle, que vous auriez fini par la trouver.

— Je ne le crois pas. Qu'avez-vous fait avec cette clé?

— Que le diable emporte cette clé ! Ne m'en parlez pas tout le temps. Je voudrais n'avoir jamais mis les pieds à Colebrook-Court !

Et Tamzin se sauva d'un bond.

« Pour la première fois de sa vie, se dit l'oncle, Tamzin est tourmentée par un remords ; le levain commence-t-il à faire son effet ? Miss Vernon est bien le plus grand cœur que je connaisse. Elle n'accusera pas Tamzin. »

Lady Langhton apparut.

— Oh ! Dick, je suis heureuse que la bague ait été retrouvée ! Tamzin vient de me le dire ; peut-être était-il inutile d'aller là-bas : on l'aurait toujours retrouvée. Enfin, tout est bien qui finit bien ! C'est ce que je dis pour les inventions de Francis, mais je dois reconnaître qu'il est rare qu'elles arrivent à un bon résultat : il y manque toujours quelque chose.

— Miss Vernon a l'air fatiguée, dit Dick ; ce n'est pas étonnant, avec les émotions par lesquelles elle a passé !

— Si elle ne s'éloignait pas de son élève, il ne lui arriverait pas tant d'aventures. La pauvre Tamzin a l'air déprimée ; cela ne se produisait pas du temps de miss Chister !

— Sérieusement, Thérèse, ne pourriez-vous pas... dire à Tamzin...

— Oh ! non, Dick ; laissons les choses se dénouer toutes seules. Francis est content que miss Vernon ne fasse jamais appel à son autorité ; il est trop occupé du système de chauffage, ce qui l'empêche de mettre une seule idée à jour, et je dois l'aider de mon mieux, n'est-ce pas ?

Dick se retira en secouant la tête, se demandant pour la centième fois s'il y avait une parcelle de bon sens dans le cerveau de sa belle-sœur.

Miss Vernon fut invisible le reste du jour, et Tamzin alla se coucher de bonne heure. Au dîner, Francis demanda si l'on était en possession de la

bague. Dick expliqua de nouveau l'évasion de la prisonnière, comment elle s'était échappée et comment la bague avait glissé de son doigt sans qu'elle s'en aperçût.

— Quelqu'un a dû fermer la porte par inadvertance, dit sir Francis. J'aimerais à inventer quelque chose pour que les prisonniers puissent sortir de leur prison, mais seulement pour ceux qui sont retenus injustement.

— Je crois que quelques prisonniers, en Allemagne, avaient découvert ce secret, mais pas moi ! Mes deux premiers essais ont failli me coûter la vie ; je crois que c'était à cause de mon accent. Ne pourriez-vous pas inventer quelque chose pour apprendre l'accent mécaniquement, en même temps que les mots ?

— Oh ! oui ! ajouta lady Langhton. Tamzin ne peut attraper l'accent français, et pourtant toutes ses institutrices disaient être nées à Paris, ou tout au moins y avoir vécu.

— Miss Vernon est-elle née à Paris ? demanda Dick.

— Non, mais sa mère était Française. Tout le monde trouve la prononciation de Tamzin mauvaise, et quand on le lui dit, elle répond qu'on est rosse. Elle aura attrapé ce mot si vulgaire avec le *slang* de Jim ; je voudrais bien que miss Vernon s'occupât un peu du langage de son élève.

— Thérèse, le mieux que vous ayez à faire est de mettre un avertissement dans les journaux, demandant une enfant très mal élevée pour en reformer une autre qui l'est également. Tamzin, par esprit d'opposition, sera choquée de ses manières et se corrigera peut-être ?

— Vous n'êtes pas sérieux, Dick ! Personne ne voudrait reconnaître que son enfant est gâtée. Qu'en pensez-vous, Francis ?

Son mari se mit à rire :

— Vous, surtout, n'en vouariez pas convenir.

— Tamzin ne l'aimerait pas, et il n'y a que l'affection qui puisse lui faire du bien. Comme c'est drôle qu'elle ait voulu aller se coucher sans dîner ! Elle est peut-être fatiguée de sa course à Colebrook-Court, et elle n'aime pas miss Vernon. Que faut-il faire, Francis ?

— Miss Vernon me paraît être une femme supérieure, beaucoup trop bien pour être la gouvernante d'une enfant qui ne sait pas l'apprécier.

— Autrement dit, ajouta Dick, c'est jeter des perles à des pourceaux.

— Oh ! Dick ! dit sa belle-sœur, ce n'est pas bien de comparer Tamzin à ces animaux immondes ! Francis aussi a tort de dire qu'elle est trop bien pour sa fille ; une institutrice n'est jamais trop bien, et celle-ci a le défaut de perdre constamment de vue Tamzin, aussi elle s'égare toujours. Je vais monter de bonne heure, pour dire bonsoir à ma pauvre petite chérie, si méconnue.

Elle trouva Tamzin d'humeur à ne pas vouloir parler et demandant seulement si miss Vernon était descendue pour le dîner.

— Non, ma chérie ; elle n'est vraiment pas assez sociable : ses lettres lui prennent tout son temps.

Et la pauvre mère alla consulter la vieille Maria au sujet de l'abattement de sa fille.

— Ne trouvez-vous pas, Maria, que Tamzin a l'air fatiguée ?

— Non, Madame ; mais le pauvre agneau est obsédé par sa gouvernante. Elles l'ont toutes fait souffrir : délivrez-la donc, et la pauvre petite retrouvera sa gaieté en gambadant en liberté.

— Ces messieurs trouvent pourtant que miss Vernon est très capable.

— Oh ! cela parce qu'elle a une jolie figure et de beaux cheveux. Tous les hommes admirent les personnes jolies ! La pauvre Tamzin souffre de voir que son oncle donne toujours raison à cette demoiselle et ne l'aime plus autant, et quand ce

pauvre agneau aime quelqu'un, c'est pour de bon.

— Je réfléchirai à cela, Maria, car il faut que Tamzin retrouve sa gaieté !

## XIII

## UN RÉVEIL DANS LA NUIT

Tamzin n'avait pas du tout envie de dormir. Les événements de la journée, le retour de l'héritier de Colebrook-Court avaient surexcité son cerveau; mais la cause principale de son insomnie était la pensée de sa conduite vis-à-vis de miss Vernon.

Quand Tamzin lui avait dit bonsoir, elle avait remarqué qu'Avril ne lui tendait que la main gauche et qu'elle était très pâle.

Elle devait beaucoup souffrir de sa blessure! Tamzin commençait à se reprocher sa vilaine action. Une autre pensée augmentait sa détresse : personne ne savait que miss Vernon lui avait sauvé la vie... Ah! combien elle avait été ingrate! Elle frissonna encore dans son lit en se rappelant sa lutte dans l'eau pour se dégager de la branche; la sensation d'étouffer lui revenait. Le remords n'agit pas comme une potion calmante. Et Tamzin se retournait sur l'oreiller. Tout le monde était contre elle, maintenant, même son oncle Dick qu'elle aimait tant! Elle savait bien que si Jim avait été là, lui aussi l'aurait blâmée, et un instant d'indignation se mettait en travers de ses bonnes pensées; elle se disait alors qu'elle était malheureuse; le sommeil la fuyait.

L'horloge sonnait deux heures du matin quand elle entendit soudain une porte s'ouvrir; il lui sembla que c'était celle de miss Vernon. Peut-être voulait-elle se sauver parce que, elle, Tamzin, la rendait malheureuse? Mais elle vit la bêtise de son imagina-

tion; les grandes personnes n'imaginent pas ainsi. Elle voulut voir ce qui se passait; et, allumant son bougeoir, elle mit instinctivement sa robe de chambre, ses pantoufles et ouvrit doucement sa porte; cette action lui rappela sa méchanceté qui lui avait fait enfermer miss Vernon dans sa petite chambre. Tout était contre elle, même sa pensée!

S'étant avancée dans le vestibule, elle vit Avril sur le seuil de sa porte, enveloppée d'un grand châle, sa magnifique chevelure tombant sur ses épaules. Toutes deux restèrent un instant muettes, et ce fut Tamzin qui parla la première :

— Oh! miss Vernon, j'ai entendu votre porte s'ouvrir; avez-vous besoin de quelque chose?

Elle était effrayée, car il y avait quelque chose d'étrange dans toute la personne d'Avril, qui ne souriait plus.

— Tamzin! Est-ce vous, réellement? Ne faites pas de bruit, je ne veux réveiller personne, mais je souffre beaucoup dans tout le bras.

« J'allais voir s'il y avait encore de l'eau chaude dans la salle de bain, espérant que cela me soulagerait de baigner mon bras. »

— J'y vais, dit Tamzin. Je vous en prie, n'y allez pas vous-même.

Elle courut et rapporta une grande cruche pleine d'eau chaude.

— Merci, dit Avril; maintenant, allez vous recoucher et dormez. Je suis fâchée de vous avoir réveillée.

— Je ne dormais pas. — Voulez-vous que j'aille chercher la femme de chambre?

— Oh! non; je me tirerai bien d'affaire, maintenant. Merci encore.

Et Avril referma la porte.

Tamzin resta bouleversée. Comme la physionomie de miss Vernon était changée! Elle devait beaucoup souffrir. Cette souffrance venait-elle de la blessure qu'elle s'était faite en s'évadant de la pièce maudite?

Que faire? Peut-être faudrait-il envoyer chercher le docteur? Ne serait-elle pas empoisonnée par le venin d'une bête quelconque, déposé sur le clou où son égratignure s'était ouverte? Elle disait souffrir de son bras, donc le poison se répandait comme pour la morsure d'un serpent?

En ce moment, personne n'eût envié l'enfant gâtée. Ce qui lui était douloureux, c'était que miss Vernon ne lui avait fait aucun reproche, et pourtant Tamzin était certaine qu'elle avait deviné la vérité.

Tamzin, sans plus réfléchir, s'habilla à la hâte. Elle possédait une bicyclette, et deux milles ne lui semblaient pas être une distance. Elle avait souvent accompli ce trajet, il est vrai que ce n'était pas à deux heures du matin, mais elle n'était pas peureuse. Bientôt elle se trouva sur la route, et peu après à la porte du médecin.

Le Dr Bogers dormait profondément, quand il fut réveillé en sursaut par une avalanche de cailloux tombant sur les carreaux de sa fenêtre. Sa femme était absente, et sa vieille domestique ne consentait à le réveiller que pour des cas très graves. Tamzin le savait, c'est pourquoi elle avait employé un procédé énergique pour réveiller elle-même le docteur.

Il sauta, en effet, de son lit et ouvrit la fenêtre :

— Qui est là? Mais c'est une petite fille!

— C'est moi, Tamzin Langhton. Il faut que vous veniez tout de suite voir mon institutrice, miss Vernon. Je crains qu'elle ne soit empoisonnée par une mauvaise blessure qui s'est envenimée; j'ai eu si peur que je n'ai pris le temps de prévenir personne et que je suis venue à bicyclette. Ne refusez pas de venir, je vous en supplie!

Le docteur se mit à rire :

— Vernon, est-ce le nom de votre nouvelle gouvernante? Le mois dernier elle s'appelait Chister. Est-ce elle qui vous a envoyée?

— Oh! non, elle est très discrète. Habillez-vous vite, je vous attends.

— Ne peut-elle pas attendre quelques heures?

— Non, non : elle pourrait mourir. Je vous en prie, venez !

— Eh bien ! voilà quelque chose que je n'aurais jamais supposé de vous, Tamzin ! Ordinairement, vous ne vous intéressez pas beaucoup à vos institutrices.

— Oh ! ne perdez pas de temps à parler de mon caractère ! Habillez-vous vite, et prenez des remèdes avec vous, ou je serai obligée d'aller chercher un autre docteur à Shape.

— Sapristi, ce serait une jolie course, à cette heure-ci, pour une jeune fille ! Allons, je viens. Je vais vous jeter la clé de la maison : entrez et attendez-moi.

Il ferma la fenêtre, et Tamzin, ramassant la clé, entra dans la maison. Elle arpentaît la pièce impatiemment, mais le docteur arriva bientôt.

— Voulez-vous que je vous aide à atteler ? dit Tamzin.

— Inutile ! Je vais, comme vous, prendre ma bicyclette. Qu'est-ce que lady Langhton va dire en nous voyant tous les deux ?

En très peu de temps ils arrivèrent à Windy-Corner, et Tamzin monta rapidement l'escalier pour annoncer le docteur.

Elle ouvrit doucement la porte de la chambre de miss Vernon, n'ayant pas reçu de réponse à son appel, et, à sa grande frayeur, elle aperçut Avril gisant évanouie à terre.

Pendant un instant, Tamzin la crut morte. Elle appela le docteur :

— Docteur, venez vite : elle doit être évanouie !

— Aidez-moi, Tamzin, à la remettre sur son lit. Prenez ses pieds doucement ; là, c'est bien...

Miss Vernon laissa échapper un gémississement.

— Ah ! dit Tamzin, elle n'est pas morte ! Merci, mon Dieu !

— Morte ! dit le docteur, quelle idée ! Mainte-

nant, allez vite chercher une des domestiques, mais n'effrayez personne.

Tamzin courut réveiller Mrs. Meadows, la femme de chambre de lady Langhton, une femme excellente, qui pourtant avait peu d'estime pour le caractère de l'enfant gâtée.

— Mistress Meadows, c'est moi, Tamzin ! cria-t-elle en frappant à la porte.

La domestique, réveillée en sursaut, se demanda ce qui avait pu amener Tamzin à cette heure dans sa chambre.

Elle se leva et enfila promptement ses vêtements.

— Qu'y a-t-il ? dit-elle en ouvrant la porte.

— Miss Vernon est très malade ; pouvez-vous venir aider le docteur ?

— J'y vais. Vous feriez mieux de retourner dans votre lit. Comment le docteur se trouve-t-il ici ?

— Pour aller plus vite, j'ai été le chercher moi-même.

— Vous !...

Le ton de surprise de la domestique peina Tamzin : tout le monde la croyait donc incapable d'un bon sentiment ? Jadis elle eût manifesté son indignation, mais aujourd'hui elle se tut avec humilité et marcha silencieusement jusqu'à la chambre de miss Vernon.

— Attendez un instant, miss Tamzin ; laissez-moi voir d'abord ce qu'il y a, dit la femme de chambre.

Et elle ouvrit la porte.

— Laissez-moi entrer, demanda Tamzin.

— Vous ne feriez qu'encombrer la chambre, répliqua cette femme avec le même dédain.

Et elle referma la porte.

Tamzin attendit humblement au dehors. Elle entendit un murmure de voix ; le docteur disait :

— Il est heureux que j'aie été prévenu à temps ! Il me faudrait de l'eau chaude.

Mrs. Meadows rouvrit la porte et, surprise de voir Tamzin, elle lui dit :

— Voulez-vous aller remplir d'eau chaude cette cruche? Le docteur a besoin de moi ici.

Tamzin courut, si heureuse de pouvoir faire quelque chose.

Il lui semblait qu'un voile noir l'enveloppait et, au fond de sa conscience, une voix disait : « C'est vous, vous seule qui avez fait cela! »

A son retour, la femme prit l'eau en entr'ouvrant la porte.

— Oh! Meadows, dites-moi comment elle est?

— Elle a repris connaissance; la douleur trop forte était la raison de son évanouissement. Le docteur lui injecte un remède.

La voix de Meadows était plus douce; elle ajouta :

— Vous feriez mieux de retourner dans votre lit. Puis elle referma la porte.

Tamzin resta là, silencieuse et désolée, cherchant maintenant à s'excuser elle-même.

« Peut-être, se disait-elle, n'est-ce pas ma méchanceté? Il est possible qu'elle soit délicate de santé. Uncle Dick m'accuse, pourtant. Oh! que j'ai de chagrin! »

La porte restant fermée, elle se décida à aller se coucher, et son sommeil fut agité jusqu'au matin.

## XIV

### L'AVEU RETARDÉ

Quand Tamzin se réveilla, le soleil brillait; l'on était déjà entré dans sa chambre, mais on l'avait laissée dormir.

Elle qui généralement sautait gaiement de son lit, voulut en faire autant, mais le souvenir de ce qui était arrivé pendant la nuit lui revint, et elle sonna pour avoir des nouvelles de la malade.

— Oh ! Rose, savez-vous comment va miss Vernon ? Elle était si malade, cette nuit !

— Mrs. Meadows m'a dit que le docteur avait télégraphié pour avoir une nurse expérimentée.

Tamzin s'habilla en hâte et descendit dans la salle à manger, où elle trouva le déjeuner commencé.

— Pauvre Tamzin ! dit lady Langhton. Vous avez passé une mauvaise nuit ! Pourquoi aussi avoir été vous-même chercher le docteur ? Tom aurait pu le faire !

L'oncle Dick regardait Tamzin.

— Je pense que Tamzin a bien fait ; c'est bon, quand on est jeune, de savoir prendre des décisions rapides. Pourtant elle aurait pu m'appeler.

— Je n'y ai pas pensé, je ne voulais pas perdre un instant.

— Cette maladie est bien dérangeante, dit lady Langhton. Jamais aucune des autres gouvernantes n'avait eu besoin d'un docteur pendant la nuit. Voilà en plus des quantités de lettres qui arrivent, je ne sais qu'en faire. Je ne sais rien de miss Vernon, excepté qu'elle est orpheline et a une sœur un peu plus âgée que Tamzin.

— Mettez-les dans une boîte ; Napoléon, dit-on, n'aimait pas à écrire, il mettait souvent ses lettres dans le panier aux vieux papiers, disant qu'ainsi elles répondraient elles-mêmes par le silence.

— Vous pensiez, Dick, qu'elle avait des cousins. Si nous savions leur adresse, peut-être pourrait-on l'envoyer chez eux ?

— Ce serait impossible, Thérèse ; j'ai parlé au docteur tout à l'heure.

— Oh ! Enfin... Vous allez avoir un peu de vacances, Tamzin ; c'est ennuyeux, surtout au sujet du français ; vous viendrez me trouver pour cela, ma chérie ?

Tamzin garda le silence. Deux jours auparavant, elle eût dansé de joie en entendant parler de va-

cances, et aujourd'hui elle eût tout donné pour apprendre que ses leçons reprendraient dès le lendemain. Elle se sentait frissonner à la pensée que sa méchanceté était la cause première de la maladie. Il est vrai que son oncle était le seul à le savoir, et il ne la trahirait pas.

Chose étrange, elle aurait désiré se lever et avouer que c'était elle qui avait fermé la porte à Colebrook-Court et perdu la clé; mais le courage lui manquait pour se punir elle-même, malgré son désir de le faire.

« Non, je ne peux pas m'accuser, mais je ferai tout ce que je pourrai pour aider à la soigner... Je n'ai jamais dit non plus qu'elle m'avait sauvé la vie!... Qu'est-ce que tout le monde penserait, en apprenant que j'ai volontairement gardé le silence? »

— Ne prenez pas la chose si à cœur, ma chérie, dit lady Langhton en voyant la tristesse de Tamzin. Quel ennui que Julia ait été rappelée si subitement! Elle est toujours de bon conseil.

Tamzin songeait : « Oh! je n'aurais pas pu supporter son regard! »

Lady Langhton devait sortir; Tamzin déclara qu'elle était fatiguée et resterait à la maison, et Dick s'offrit à aller chercher la nurse à l'arrivée du train.

— Pourvu qu'elle puisse prendre l'initiative de tout, dit lady Langhton, pour nous soulager un peu! Il n'y aurait que la pauvre Tamzin qui perdrait ses leçons!

— Pourquoi dites-vous « pauvre Tamzin », quand son cœur doit bondir de joie d'être libérée de son institutrice? demanda Dick d'un air moqueur.

Mais la sotte femme répétait encore : « Pauvre Tamzin! » en larmoyant.

Quand tout le monde fut parti, Tamzin alla s'asseoir dans la salle d'étude; cependant elle se sentit trop malheureuse et se leva pour aller près de

la porte de miss Vernon ; Mrs. Meadows en sortait justement.

— Comment va-t-elle ? demanda Tamzin.

— Oh ! pas bien ! Elle dit des choses insensées dans son délire.

Tamzin ne pouvait pas s'imaginer l'esprit d'Avril divaguant.

— Quelles choses ? demanda-t-elle.

— Elle parle surtout de vous et vous appelle !

— Moi ! Elle ne doit pas désirer beaucoup ma présence ?

— Oh ! tout le monde ici sait que vous la détestez ! Quelquefois elle croit que vous allez vous noyer, et elle crie : « Attendez-moi : je viens ! » Puis après elle gémit : « Je ne lui fais pas de bien », etc. Vous voyez que tout cela, ce n'est que du délire.

Tamzin ne répondit pas, mais elle se disait à elle-même : « Je n'avais jamais pensé qu'elle s'intéressait à moi ! Comme je suis coupable ! »

Voyant la figure un peu étonnée de Meadows, elle releva la tête fièrement, ne voulant pas faire voir son angoisse à une servante, et dit seulement :

— Il est regrettable qu'elle soit venue ici.

Mrs. Meadows secoua la tête :

— Je le pense aussi ; le docteur dit que c'est un empoisonnement inquiétant. Il vous fait dire de rester beaucoup dans le jardin.

Tamzin ne répondit pas et tenta d'aller se faire consoler par la vieille Maria. Mais l'indulgence imméritaire de la vieille femme l'exaspéra ; elle lui entendait répéter toutes les accusations que Tamzin elle-même prononçait les jours précédents contre miss Vernon, et cela augmentait ses remords.

Le dog-cart revenait de la gare. Tamzin vit avec soulagement descendre nurse Benson dans son uniforme d'infirmière. Le valet de chambre la mena tout de suite vers la chambre de la malade.

— Oncle Dick? dit timidement Tamzin, en voyant passer celui-ci.

— Que voulez-vous? Si vous voulez me demander d'aller pécher ou tout autre amusement, je ne suis pas votre homme, aujourd'hui!

— Je n'y pense guère! Je voudrais savoir si vous croyez que la nurse la soignera bien?

— Qui peut le savoir? En général les docteurs ne les apprécient pas beaucoup. Pourquoi vous en préoccuez-vous? Vos désirs sont satisfaits: vous êtes débarrassée de la pauvre miss Vernon.

— Je n'ai jamais désiré qu'elle fût malade, dit Tamzin tristement.

La cloche avait sonné, et l'on se mit à table. Il n'y avait plus là miss Vernon, dont le regard et les cheveux dorés semblaient illuminer la table. Ceci était la pensée intérieure de Dick; les autres parlaient dans un autre sens.

— Enfin, dit lady Langhton, me voilà tranquille: la nurse est là, et les domestiques ne se plaindront plus d'un surcroît de travail.

— Je me demande comment cet empoisonnement a pu se produire? interrogea sir Francis. En avez-vous l'idée, Tamzin?

Tamzin laissa exprès tomber sa cuillère, afin de cacher sa rougeur en se baissant pour la ramasser. Son oncle en eut pitié et répondit pour elle:

— Les accidents arrivent souvent sans que l'on sache pourquoi, même dans les familles modèles, et ce n'est pas absolument notre cas.

— Mais, si on cherche bien, ajouta sir Francis, c'est toujours par la faute de quelqu'un.

Tamzin s'était relevée, cramoisie. Sa conscience lui criait qu'elle devait se lever et dire: « C'est moi la coupable! » Mais ses jambes et sa langue lui refusaient leur concours; son orgueil luttait encore. Elle n'osait pas regarder son oncle, et elle resta muette. La mère parla pour elle:

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire,

Dick. Je suis très satisfaite de ma famille. Et s'il prend à une gouvernante l'idée de faire des escalades, nous ne pouvons pas en porter le blâme. Elle ne m'avait pas parlé de cette disposition étrange quand je l'ai prise. Ma gouvernante, miss Baker, était plus posée, elle n'escaladait même pas une barrière, disant qu'une personne du monde doit être aussi correctement ajustée au retour d'une promenade qu'à son départ. Je ne sais pas de qui vous tenez votre rage de monter aux arbres, Tamzin. Pas de moi, certainement. J'espère que la prochaine gouvernante n'aura pas ce défaut.

Dick se mit à rire, bien qu'il fût loin d'être gai.

— Quand miss Vernon vous quittera — je sais que Tamzin désire que cela arrive promptement, — vous mettrez dans le journal : *On cherche une institutrice qui ne grimpe pas aux arbres et qui soit aussi fraîche après avoir fait vingt kilomètres qu'au départ.*

— Réellement, Dick, vous êtes insupportable ! Miss Baker n'a jamais marché pendant vingt kilomètres ; j'ai seulement voulu dire que c'était une personne très posée. Elle arrivait toujours une demi-heure avant l'heure du train.

— Quel temps elle a dû vous faire perdre, car les trains sont souvent en retard ; et vous savez, Thérèse, qu'à notre dernière heure il nous sera demandé compte du temps perdu ! Je n'arrive jamais que cinq minutes avant le train, juste le temps d'acheter du papier à cigarettes, aussi ai-je la conscience tranquille.

— Voilà la voiture du docteur ; je me demande pourquoi il revient si vite ? Vous pouvez aller vous promener, Tamzin, pourvu que vous soyez rentrée pour l'heure du thé.

Tamzin était un peu soulagée en partant seule ; elle ne désirait pas la société de son oncle, avec le terrible secret qui était entre eux. Sa légèreté lui faisait croire que, puisque le docteur venait souvent,

miss Vernon serait vite guérie, et elle courut chercher *Nap*, qui ne devait pas être rendu malheureux par son abandon.

En revenant, elle aperçut son oncle qui reconduisait le docteur ; ne désirant pas les rencontrer, elle passa derrière la haie, et elle entendit son oncle dire :

— Vous le craignez réellement ?

— Oui ; c'est le cas le plus grave que j'aie vu. Je serais étonné si nous pouvions lui conserver son bras !

— Grand Dieu ! c'est impossible ! Lui couper le bras ?

— Dans l'alternative de perdre la vie ou un bras, il faudrait sacrifier le bras !

— C'est affreux ! Quel malheur !

— Ne dites rien encore ; je vais lutter pour essayer de le lui conserver, mais j'ai grand'peur !

— Etes-vous satisfait de la nurse ?

— Oui : elle montre un grand dévouement.

— N'y a-t-il rien que nous puissions faire pour elle ?

— Rien de plus aujourd'hui ; nous verrons demain. Je vous quitte en hâte, je suis attendu à Crayton.

Les deux hommes se serrèrent la main et se séparèrent.

Tamzin restait comme clouée au sol ; elle se répétait, désespérée : « Elle peut perdre le bras ! C'est trop horrible ! »

Elle tendait machinalement le sien, avec toute la force de sa jeunesse, songeant à la douleur qu'elle éprouverait si on lui disait qu'elle aurait à le perdre ! Non, non, c'était impossible qu'elle eût commis un pareil crime par sa méchanceté ! Et, tombant à terre, elle sanglotait, désespérée !



## XV

## UNE SECONDE OPINION

Le bon *Nap*, ne comprenant rien à l'attitude de sa maîtresse, essaya de lui témoigner son affection en lui léchant la figure. Celle-ci se releva lorsqu'elle fut un peu calmée, et tous deux se dirigèrent vers l'étang. Tamzin prit le bateau, pensant qu'une promenade sur l'eau changerait le cours de ses pensées, et se mit à ramer pendant que *Nap* prenait son bain; mais bientôt elle arriva à l'endroit où miss Vernon lui avait sauvé la vie. L'impression était trop pénible à supporter en ce jour d'inquiétude, et le bateau fut ramené au point de départ. Elle éprouvait une grande tristesse à ramer seule. Combien eût-elle désiré voir apparaître miss Vernon, avec ses beaux cheveux et le sourire que son élève avait prétendu ne pas aimer. *Nap*, en remontant sur la berge, secoua sa fourrure mouillée. Tamzin le repoussa, afin de ne pas recevoir d'observation pour être rentrée avec une robe tachée, et cependant elle aurait consenti de grand cœur à être grondée par Avril.

Elle entra dans le bois et, en souvenir de son institutrice, voulut admirer tout ce qui faisait la joie de celle-ci. Un écureuil au bord de son nid attira son attention. Elle admira un églantier et en détacha quelques branches pour les porter à Avril. Un merle s'envola de son nid, et Tamzin, pensant que les œufs étaient près d'éclore, n'eut pas le désir de s'en emparer. Elle heurta du pied un pauvre petit bouvreuil probablement tombé du nid; l'idée de la mort de l'oiseau ramena sa pensée vers miss Vernon, et elle n'eut plus aucune joie à contempler ce qui aurait pu intéresser la malade.

Elle suivait un sentier solitaire et fut étonnée

d'entendre des pas venant en sens contraire. Elle se mit un peu de côté, espérant que le promeneur ne ferait pas attention à elle, lorsque parut la haute stature de sir Raymond Bridgeway. Tamzin courut à lui en disant :

— Oh! Monsieur, venez-vous nous voir? Puis-je parler de vous, maintenant? Votre fils va-t-il revenir?

Sir Raymond se mit à rire.

— Vous m'avez surprise, miss Langhton, et pourtant justement je songeais à vous et à la charmante miss Vernon. J'espérez que mon apparition ne vous a pas troublée?

— Nous avons gardé votre secret.

— Ce n'est plus utile, maintenant. J'ai télégraphié à mon fils qu'il pouvait revenir, et il m'a répondu qu'il partait immédiatement. Ma décision a dû le remplir de joie. Il sera ici sous peu, et miss Vernon verra qu'elle n'a pas prêché dans le désert, ajouta-t-il en souriant.

— Si vous étiez revenu plus tôt à Colebrook-Court, nous n'aurions pas joué à cache-cache dans votre habitation, et je ne serais pas si malheureuse en ce moment.

Sir Raymond s'assit sur un tronc d'arbre, près de Tamzin, et parut surpris, l'idée de la souffrance ne s'alliant guère avec l'apparence pleine de vie de Tamzin.

— Alors, dit-il, je ne suis pas le seul être malheureux du pays... Mais comment mon absence a-t-elle pu avoir une influence sur vous?

— Je ne peux pas vous dire tout. Mais miss Vernon est très malade par suite de la blessure qu'elle s'est faite à la main en escaladant la petite fenêtre.

— Malade! Vous m'effrayez! Cela ne peut pas être sérieux : elle paraissait l'incarnation de la santé.

— C'est pourtant vrai : le docteur est venu dans la nuit, il a envoyé chercher une nurse par télé-

graphe; il dit que c'est un empoisonnement très grave, le clou qui a déchiré la main devait être empoisonné par le venin d'une bête quelconque.

— Je compatis bien à votre peine. On voit que vous avez bon cœur. Je ne suis d'ailleurs pas étonné de votre affection pour miss Vernon; moi-même, j'ai été séduit!

— Oh! non, je ne l'aimais pas! Je la détestais! Mais elle plaisait à tous les autres, par la couleur de ses cheveux et son sourire.

Sir Raymond regarda Tamzin, très surpris, en disant :

— Je ne peux pas vous croire!

— Vous ne pouvez pas comprendre. Je déteste toutes les gouvernantes en général : ce sont des tyrans, et les petites filles sont des prisonnières avec leurs geôliers.

— Miss Vernon était-elle aussi un tyran?

— Oh! comme les autres. Si on aime la liberté, on n'aime pas les institutrices.

— Mais alors, pourquoi êtes-vous si attristée de sa maladie, si vous la détestez?

— Elle voulait me rendre meilleure; et maintenant elle ne peut plus! Songez que je l'ai vue évanouie sur le parquet, je l'ai crue morte!

La mâleureuse enfant semblait très excitée, ne pensant pas qu'elle parlait ainsi à un étranger.

— Je suis sûr que votre mère fera tout son possible pour la sauver.

— Je le présume; mais nous ne sommes jamais malades, à la maison, et on ne s'inquiétera peut-être pas assez! Oh! sir Raymond, j'ai entendu dire que si on était gravement malade, il était bon de demander l'opinion d'un second médecin. Comment s'y prend-on pour cela?

Sir Raymond ne put réprimer un sourire.

— On appelle un spécialiste qui a une consultation avec le premier médecin.

— Et cela doit coûter beaucoup d'argent, peut-

être? Je possède quatre livres sterling : croyez-vous que ce soit assez pour payer le meilleur de tous?

— Peut-être! Et puisque miss Vernon m'a appris qu'il y aurait beaucoup de bien à faire dans ce pays, je suivrai son conseil en vous aidant si cela est nécessaire. Mais que dit votre docteur?

— Je l'ai entendu dire qu'il faudrait peut-être couper le bras, à cause de l'empoisonnement.

— Grand Dieu! Est-ce possible?

Tamzin le regardait avec une petite figure si triste qu'il n'hésita plus :

— Je suis décidé à vous venir en aide; voulez-vous vous fier à moi?

— Appelez-moi Tamzin, et j'aurai confiance en vous.

— Eh bien! Tamzin, si vous êtes certaine que votre docteur ne fera pas d'objections, que vos parents m'approuveront, je vais télégraphier à mon homme d'affaires, à Londres, d'envoyer le meilleur spécialiste pour les empoisonnements de ce genre.

— Oh! que vous êtes bon! Le Dr Bogers ne se fâchera pas. Je crois qu'il m'aime depuis ma naissance.

Tamzin poussa un soupir de soulagement.

— Le bureau de poste le plus près est à Hilleborough; là vous trouverez le téléphone; je vais vous montrer le chemin.

Elle se leva d'un bond, et sir Raymond la suivit.

— Je dirai d'envoyer le docteur par le premier train, ou par auto, et de ne rien ménager comme dépense.

— J'espère, dit Tamzin, que l'on pourra sauver son bras : elle a un si beau talent de pianiste!

— Ne marchons-nous pas trop vite?

— Oh! non : je ne suis jamais fatiguée.

— Cette promenade me rappelle des impressions de jeunesse un peu effacées, hélas! Les paroles de miss Vernon ont été la goutte bienfaisante qui a

fait pencher la balance pour me décider à revenir ici, et, chose étrange, je suis appelé à concourir à lui sauver la vie.

Il entra au bureau, et Tamzin le suivit.

— Maintenant, dit-il, je vais vous accompagner à Windy-Corner pour apprendre les dernières nouvelles et prévenir de ce que je viens de faire.

Ils trouvèrent le capitaine Langhton arpantant la terrasse.

— Ah! je ne me trompe pas : sir Raymond en personne!

Tamzin se précipita sur son oncle :

— Oncle Dick, sir Raymond va rester dans le pays, et comme les paroles de miss Vernon l'y ont décidé, il a voulu téléphoner pour faire venir un spécialiste de Londres pour une consultation.

— J'espère, dit sir Raymond en souriant, que vous permettez que ma première action dans le pays soit un remerciement envers la première personne que j'y ai rencontrée et qui a exercé une influence sur ma décision. Je vais vous quitter, et je viendrai présenter mes hommages à lady Langhton en venant prendre des nouvelles de miss Vernon.

Dick se confondait en remerciements en reconduisant sir Raymond. En revenant, il regarda sa nièce avec émotion :

— J'étais bien ingrat, Tamzin ! C'est peut-être à sir Raymond Bridgeway que nous devrons la vie de miss Vernon, si Dieu permet qu'elle guérisse.

Tamzin se retira dans la salle d'étude, afin d'être seule. La pièce était si jolie au crépuscule ! Des fenêtres on apercevait, comme une ombre, les collines éloignées ; la vallée était silencieuse. Quelques jours auparavant, l'enfant aurait été satisfaite d'avoir cette pièce à elle seule, mais maintenant elle ne ressentait plus aucune joie de sa liberté. Elle pensait au regard si doux d'Avril, qui semblait toujours chercher à toucher le fond de l'âme de son élève. Elle, Tamzin, lui avait apporté la souffrance

en retour, et cependant ses vœux étaient remplis : l'institutrice avait disparu.

Tamzin s'approcha du bureau de miss Vernon et y trouva la dernière lettre qu'elle avait écrite, fermée, mais sans timbre. Elle lut l'adresse : *Miss Angela Vernon, Hillssley House, Lenford*. C'était à sa jeune sœur qu'Avril écrivait. Personne n'avait encore songé à la famille de la malade ; que dira miss Angela quand elle apprendra l'accident ? Tamzin avait pensé souvent qu'il serait doux d'avoir une grande sœur à aimer, et elle se mit à la place de la jeune sœur de miss Vernon. Qu'aurait-elle éprouvé, elle, Tamzin, si quelqu'un avait traité sa propre sœur comme elle avait traité celle d'Angela ? Toutes les tentatives d'Avril pour améliorer son élève revenaient à la mémoire de celle-ci, et Tamzin se rappelait l'histoire de l'Italien et la voix de miss Vernon disant : « Ce qui me frappe le plus, c'est la longue persévérance de l'officier pour gagner quelque chose pour sa patrie ! Et nous ne pensons pas assez à nous vaincre pour gagner une autre patrie éternelle ! »

« Et alors, se disait la malheureuse Tamzin, je me sauvais sans vouloir l'écouter. Je ne pensais qu'à lui faire du mal pour qu'elle partît ! »

Et elle pleurait silencieusement.

Lady Langhton entra :

— Oh ! ma pauvre Tamzin, vous êtes là, toute seule ! Venez dîner. Dick nous a raconté le retour subit de sir Raymond Bridgeway. Colebrook va être habité. Miss Vernon ne pourra plus s'y enfermer maladroitement. Cette ennuyeuse affaire ne serait pas arrivée si elle était restée près de vous ; il fallait toujours qu'elle s'égarât n'importe en quel lieu !

— On ne peut pas jouer à cache-cache sans se cacher, maman. Comment va-t-elle, ce soir ?

— Oncle Dick dit que vous avez eu une pensée merveilleuse en suggérant l'idée d'une consultation.

— Vraiment, oncle Dick a dit cela ?

— Oui, mais cette consultation coûtera très cher ;

nous en passerons par là, pourtant, puisqu'il le faut absolument ! Les institutrices n'ont pas l'habitude de demander des consultations extraordinaires !

— Sir Raymond dit que mes quatre livres pourront aider, et vous pourrez y ajouter l'argent que l'on me donnera pour mon anniversaire de naissance !

— Généreuse enfant, ne vous préoccupez pas de cette question ! Je pense tout le temps à sir Raymond ; je regrette qu'il ne m'ait pas demandée aujourd'hui. Quel roman ! Tout le monde le croyait mort... Comme vous avez bien gardé le secret, Tamzin !

## XVI

## QUE SE PASSERA-T-IL DANS TROIS JOURS ?

— Avez-vous pensé, maman, à prévenir la famille de miss Vernon ?

— Je ne crois pas qu'elle soit nombreuse, bien que Dick lui attribue un nombre de cousins illimité ! Dans sa première lettre, elle disait être orpheline et avoir seulement une sœur. Cela m'était sorti de la mémoire !

— Oui, une jeune sœur qui est en pension, je crois. J'ai vu, sur le bureau de miss Vernon, une lettre fermée à son adresse. Peut-être cette lettre est-elle attendue avec anxiété ? Il faudra l'envoyer et prévenir sa sœur que miss Vernon est très malade.

— Je n'y pensais pas du tout ! Tout est arrivé si soudainement ! Ah ! que n'ai-je pris miss Fones, qu'on disait si pleine d'expérience ! Voilà Dick : il va peut-être nous donner un bon avis.

Celui-ci entraît ; malgré la douloureuse préoccupation du moment, sa physionomie si ouverte et si franche apportait toujours une atmosphère de paix autour de lui.

— Allo ! qui parle de moi ? Mes oreilles bourdonnent d'avoir eu à écouter les cris d'étonnement de tout le village à la nouvelle du retour du propriétaire de Colebrook-Court. On en fait un milliardaire venant verser des fortunes dans le pays !

— Oncle Dick, demanda timidement Tamzin, maman ne sait pas s'il faut faire porter cette lettre sans consulter miss Vernon. Elle est adressée à sa sœur.

— Certainement ; elle n'a peut-être qu'une sœur. Mais, Thérèse, n'oubliez pas que vous aurez encore à prévenir tous les cousins qui lui écrivent !

Après cette plaisanterie, il reprit son sérieux :

— Je crois, Tamzin, que lorsque le spécialiste aura donné son avis, vous feriez bien d'écrire vous-même à miss Angela Vernon.

La semaine précédente, Tamzin eût été bien fière d'entendre une louange de son oncle. Actuellement, se sentant si coupable, elle n'en éprouvait aucune joie.

— Je lui écrirai pour lui parler de sa sœur. Elle aura peut-être envie de venir la voir. Puis-je l'informer de votre part, maman ?

— Oui, mais seulement si cela devient nécessaire, car ce sera plutôt un embarras de plus pour nous.

— Alors, interrompit Dick, en fille obéissante, vous allez mettre : « Venez si vous voulez, mais personne ne le désire. Votre sœur est trop malade pour y penser, et pour ma part, comme je déteste miss Vernon, il est probable que j'éprouverai la même antipathie pour vous. »

Les larmes vinrent aux yeux de Tamzin :

— Oncle Dick, vous me faites de la peine. J'espère, au contraire, qu'Angela Vernon sera très gentille, et je serai très aimable pour elle.

— Je le crois aussi, ma pauvre Tamzin, reprit Dick avec sérieux. Cette fois, vous aurez plus de mérite en faisant du bien à ceux que vous n'aimez pas.

Le capitaine sortit avec sa belle-sœur, laissant sa nièce rédiger seule sa lettre.

CHÈRE MADEMOISELLE ANGELA,

En vous envoyant une lettre de miss Vernon, je vous écris pour vous dire qu'elle est au lit, très malade. Maman me charge de vous inviter à venir la voir, si vous le désirez. Nous faisons tout ce que nous pouvons pour la bien soigner; vous serez peut-être contente d'être près d'elle, bien qu'elle soit trop fatiguée pour parler. Je vais demander à maman de vous faire préparer une chambre près de la mienne.

A vous de tout mon cœur,

Tamzin LANGHTON.

Tamzin ferma la lettre. Il lui avait fallu un certain courage pour l'écrire; car elle redoutait beaucoup l'arrivée d'Angela. Elle était déjà bien malheureuse de ce qu'elle avait fait, et elle souffrirait encore davantage en voyant le chagrin qu'elle causerait à une autre. Et puis, probablement, miss Vernon avait dû parler de la méchanceté de son élève à sa jeune sœur.

Pourtant, elle descendit courageusement mettre la missive dans la boîte aux lettres.

Ne pouvant supporter la compagnie des autres ni la solitude vis-à-vis d'elle-même, Tamzin alla se coucher de bonne heure et eut la bonne chance de s'endormir rapidement. Avant de se mettre au lit, elle avait prié Dieu comme elle ne l'avait jamais fait auparavant et redit plusieurs fois la phrase du *Pater*: « Mon Dieu, pardonnez-nous comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. » Hélas ! Tamzin n'avait jamais rien eu à pardonner dans sa vie. Elle n'avait que des offenses à offrir au bon Dieu ! Lui pardonnerait-il, malgré cela ?

Lorsque Tamzin ouvrit les yeux, elle entendit tomber la pluie, et le poids de ses soucis tomba de nouveau sur son cœur. Elle s'habilla rapidement,

entr'ouvrit sa porte et se heurta à miss Benson qui sortait de la chambre de la malade.

— Comment va-t-elle? demanda Tamzin, hale-tante.

— Elle n'est pas mieux! Le Dr Bogers et moi avons hâte de voir arriver le spécialiste. C'est si terrible d'avoir à prendre seul la décision d'une opération! Ce serait si triste, pour une si bonne pianiste, de perdre un bras! Elle est bien infortunée!

— Oh! oui, d'être venue ici!

— Elle pense toujours beaucoup à vous dans son délire, miss Tamzin. Elle répète souvent votre nom et semble vous demander quelque chose. Je lui dis que vous le faites, cela semble la calmer, et un sourire passe, jusqu'à ce que l'idée revienne.

Tamzin, ne pouvant tenir son sang-froid en entendant ces paroles, rentra dans sa chambre et, se jetant à genoux, pleura amèrement; c'étaient les premières larmes de chagrin réel qu'elle versait de toute sa vie d'enfant gâtée! La punition n'était-elle pas trop forte pour l'erreur de la plaisanterie désagréable de fermer une porte? « Non, comprenait Tamzin : Dieu me punit pour la méchanceté que j'ai montrée de tout temps. » Elle se sentait lâche, une âme abjecte et les deux défauts qu'elle méprisait le plus. Si seulement il était en son pouvoir d'oublier sa faute! Non : si miss Vernon perdait son bras, elle sentait que sa vie entière serait empoisonnée par le remords!

Son orgueil vint à son secours pour retrouver le sang-froid en se mettant à table.

— L'intérêt que miss Vernon a inspiré à sir Raymond Bridgeway est extraordinaire, dit lady Langhton. Il a été louer une auto lui-même à Londres, pour que le Dr Rutherford arrivât plus vite! Le Dr Bogers dit que si miss Vernon se rétablit, la convalescence sera très longue. Il serait peut-être préférable, pour nous, de la faire transporter tout de suite à l'hôpital de Hillborough?

Tamzin bondit; la figure bouleversée :

— Maman ! ne permettez pas cela ! Ce serait horrible pour elle !

Lady Langhton se retourna, surprise :

— Je pensais que cet arrangement serait heureux pour vous ; il est bien ennuyeux d'avoir une institutrice qui ne sert à rien.

Dick Langhton aussi regardait sa nièce :

— Comment se fait-il, Tamzin, que la semaine dernière vous désiriez la faire partir, et qu'au moment où vos souhaits sont exaucés, vous en êtes plus que contrariée ? « La femme est indécise, fuyante et difficile à satisfaire », a dit un poète ; il est vrai qu'il ajoutait : « Quand le chagrin assombrit son regard, il la transforme en un ange de pitié. » Il me semblait, ma pauvre Tamzin, que vous n'étiez pas d'essence angélique. Quelquefois les anges se déguisent pour venir sur la terre ; serait-ce votre cas ?

— Oh ! oncle Dick, ne vous moquez pas de moi ! Je ne suis pas un ange, mais je ne veux pas que miss Vernon aille à l'hôpital. Si vous l'y envoyez, maman, je veux y aller avec elle.

— Quelle idée, ma chérie ! Du reste, on ne peut rien décider avant la consultation du spécialiste. J'entends, du reste, le ronflement du moteur. Dick, vous voudrez bien rester avec sir Raymond pendant que j'accompagnerai le D<sup>r</sup> Rutherford.

Restée seule, Tamzin arpenta la pièce comme un ours en cage. Il lui semblait que rien ne pourrait soulager sa misère. Elle ignorait qu'un auteur avait écrit : « Il n'y a pas d'angoisse semblable à celle d'une erreur dont nous ressentons la honte. » Et là résidait sa souffrance. Penser à envoyer miss Vernon à l'hôpital était la jeter au-dessous de son rang social. Mais lady Langhton n'avait parlé ainsi, sans y attacher d'importance, que parce qu'elle ignorait que sa fille était la cause première de tout le mal et qu'elle ne voyait que l'embarras donné par une nouvelle venue, presque inconnue ! Un autre sujet

de peine tourmentait l'enfant. Son oncle Dick soupçonnait le rôle qu'elle avait joué, il l'épargnerait peut-être; mais c'était fini de son estime et de son affection pour sa nièce. Ah! si miss Vernon venait à perdre son bras, Tamzin n'aurait jamais plus un instant de bonheur dans sa vie!

Elle se jeta à genoux, répétant seulement ces mots : « Oh! mon Dieu, permettez que cette douleur lui soit épargnée! »

Ces paroles étaient la première prière sincère que Tamzin eût jamais prononcée.

Elle entendit une porte se refermer. Le docteur appelé s'en allait. Tamzin n'osa pas l'arrêter et descendit sans bruit à son tour. Elle entendit sir Raymond demander :

— J'espère que vous avez quelque espoir?

— Je lui donne trois jours.

Tamzin comprit : « trois jours de vie » et resta pétrifiée de douleur.

Sir Raymond ajouta :

— Voulez-vous revenir au bout de ces trois jours, docteur? Je vous laisse carte blanche.

— C'est un cas intéressant. Nous lutterons jusqu'au bout; je suis moins alarmé que le Dr Bogers, mais je peux me tromper.

Dick, en leur disant adieu, avait un sourire de reconnaissance sur sa belle physionomie, et Tamzin se disait :

— Il peut sourire, lui : il n'a rien à se reprocher!

## XVII

### LA NOUVELLE GOUVERNANTE ET L'ARRIVÉE D'ANGELA

Le Dr Rutherford était très autoritaire. Il demanda que l'on fit venir une seconde nurse de Londres, la délicatesse des soins ayant, disait-il, une

grande importance. Il ne voulait pas entendre parler de transporter la malade dans une clinique.

— Il faut remercier Dieu, avait-il déclaré, que l'accident soit arrivé à la campagne et qu'elle puisse être soignée dans une maison bien aérée. Tout cela est en notre faveur, Madame !

Lady Langhton fut obligée de s'incliner, et son mari ne trouva à lui dire, pour réconforter son moral, que :

— Eh bien ! faisons tout ce qui est nécessaire, et ne me troublez pas. J'ai une nouvelle invention en tête, pour les bicyclettes de dames ; il me faut tout mon calme.

Lady Langhton essaya de trouver du secours du côté de son beau-frère.

— Vous voyez maintenant, Dick, le résultat d'avoir une gouvernante qui aime à singer les acrobates ? La tranquille miss Baker n'a jamais causé de désagrément à ceux qui l'employaient.

— Avez-vous remarqué, Thérèse, répliqua Dick avec sérieux, que cet accident a une influence certaine sur le caractère de Tamzin ? Les bons sentiments se font jour à travers l'égoïsme de sa nature. Elle a, d'elle-même, offert tout l'argent qu'elle possédait pour avoir une consultation. A ce propos, j'ai été étonné de la proposition que sir Raymond Bridgeway m'a prié de vous transmettre. Comme il est présumable qu'une jeune institutrice n'a pas de fortune, il vous demande de vouloir bien lui permettre de se charger de toutes les dépenses de cette maladie. Il déclare être en droit d'exposer ce désir, car l'accident est arrivé dans sa demeure ; et, en plus, l'accueil qui lui a été fait par miss Vernon a été la goutte d'eau qui a fait pencher la balance en faveur de sa décision de revenir habiter Colebrook-Court.

— Quelle intervention extraordinaire ! Si c'est un cas de conscience, nous devons accepter ; Francis dépense tant pour ses inventions !

— Espérons qu'il n'aura pas à s'occuper d'un bras mécanique pour miss Vernon. Mais c'est Tamzin qui a eu la pensée de la consultation ; il y a réellement du progrès chez elle.

— Je vous ai toujours dit que Tamzin avait un cœur excellent.

Dick n'était pas de cet avis ; cependant il ne dit rien pour l'instant ; il avait un plan en tête et se demandait s'il aurait le courage de l'exécuter. Miss Vernon avait un jour paru tellement doutier des facultés de dévouement de l'oncle de Tamzin qu'il n'avait pas montré beaucoup de propension à partir en guerre, comme saint Georges, pour anéantir les petits dragons.

Il n'était pas encore onze heures, et un long jour de désœuvrement attendait la pauvre fillette désemparée ! Dick, au fond, en avait pitié, ayant deviné la principale cause de son abattement ; il aurait aimé l'aider à décharger son cœur, mais un aveu, pour soulager le coupable, doit être spontané, et non conseillé. Il se rendait compte que la remarque de miss Vernon était bien fondée. Il avait trouvé un divertissement dans les défauts de sa nièce, au lieu d'avoir compris que c'était un devoir de famille de chercher à montrer ses erreurs à l'enfant dévoyée.

Il entra dans la salle d'étude et trouva Tamzin nonchalamment assise près de la fenêtre, ayant un livre fermé sur les genoux.

— Eh bien ! vous n'êtes pas dehors, par ce beau temps ? Maintenant que vous êtes votre maîtresse, vous n'usez pas de votre liberté ? La nature a bien des contradictions, je le vois !

— Je suis sortie un peu ; je voulais voir si mon hirondelle était revenue occuper son nid, dans la vieille tour. On l'avait fait tomber cet hiver, en réparant le mur, et je l'avais placé dans un renfoncement ; elle y est revenue, et j'ai dit qu'on y fasse attention.

— Les oiseaux sont persévérateurs ! Oh ! n'ayez pas

peur : il n'y aura pas de moralité à la suite de cette phrase ; mais j'ai une idée à vous communiquer.

— Quoi donc ? Je n'ai pas confiance dans toutes vos idées, oncle Dick !

— Vraiment ? Je ne suis donc pas apprécié par ma nièce à ma juste valeur !... J'étais en train de constater que je suis ici, et vous aussi !

— Je crois, mon oncle, que vous allez vous moquer de moi !

— Laissez-moi achever : tout homme a droit à être entendu, bien qu'il n'y ait guère que les femmes qui se reconnaissent ce privilège. Vous n'avez plus d'institutrice pour l'instant, et vous ne savez comment employer votre temps : pourquoi ne prendrais-je pas sa place pendant quelques jours ? Je ne suis pas sûr d'avoir toute la patience nécessaire, ni même toutes les connaissances voulues, mais je ferai peut-être des progrès peu à peu. Nous travaillerions ensemble seulement quelques heures le matin ; et miss Vernon serait très contente quand on lui apprendrait nos deux conversions. Je suis certain que cela avancerait l'heure de la convalescence. La garde prétend que, pendant les instants de délire, l'idée de n'avoir pas réussi à vous faire du bien est une obsession chez la malade. Or elle m'a grondé pour avoir contribué à faire de vous une enfant indisciplinée !

Dick s'arrêta, redoutant un éclat de colère de sa nièce. Aussi fut-il très étonné de l'entendre dire posément :

— Vous avez peut-être raison, oncle Dick : cela lui fera plaisir quand elle le saura. Commençons tout de suite ; cela m'empêchera de trop penser.

Et, d'un bond, Tamzin attrapa tous les livres qui s'étalaient sur la grande table de la bibliothèque.

— C'est bien ! dit l'oncle. Mais je pose une condition : vous n'irez pas voir à la fenêtre ce qui se passe pendant que je vous expliquerai une leçon, et vous ne filerez pas à l'écurie voir les chevaux quand je tournerai la tête.

Tamzin tournait le dos à son oncle pendant qu'il parlait ; elle se retourna, et il vit des larmes dans ses yeux.

— J'essayerai, mon oncle, mais je ne peux pas promettre : j'en avais tant l'habitude...

— Je n'attaquerai pas à la fois tous les petits dragons, Tamzin. Voyons, commençons par une lecture sérieuse.

— Voilà le livre que miss Vernon était en train de lire ! dit Tamzin.

Dick lut le titre : *Patience*.

— Ah ! elle aussi avait à lutter, et elle prenait le bon moyen ; faisons comme elle. Lisez tout haut, Tamzin.

L'enfant commença :

Une âme sans patience affaiblit en elle la puissance de toute vertu. Comme saint Cyprien l'a dit, la patience plaît à Dieu et nous unit à sa divinité ; par la force qu'elle nous donne, elle met un frein à nos discours, à notre colère, à notre imagination, et nous conservons la paix intérieure de l'âme. Nous possédons l'humilité dans la prospérité, la force dans l'adversité, et lorsqu'une offense nous est faite, l'idée du pardon est notre seul désir. Celui qui aura pratiqué la patience dans la souffrance sera élevé dans le ciel. Lorsque nous perdons la vertu de la patience, ne cherchons pas le principe du mal chez ceux qui nous ont irrités, mais bien dans notre propre nature, et anéantissez ce principe mauvais en le recouvrant d'une lourde pierre sur laquelle se dressera votre volonté propre. Puis, par un sourire, une parole de douceur, vous dissiperez les nuages, et le rayon de lumière et d'entente jaillira.

Tamzin s'arrêta :

— Uncle Dick, elle était toujours patiente : elle devait lire souvent ce livre.

— Elle a dû, même, ne lire que cela depuis qu'elle est arrivée ici !

— Oh ! ne m'accablez pas ! Voulez-vous faire un

peu de français, maintenant? Pour me faciliter le devoir, elle voulait bien que je lui dicte un passage d'un livre, et je devais ensuite le corriger sans aide. Je ne voulais pas faire une dictée ordinaire.

Oncle Dick consentit, et Tamzin prit beaucoup d'intérêt à corriger les fautes volontaires de son oncle. Elle proposa ensuite d'étudier une demi-heure son piano.

— Je déteste cela, dit-elle, mais elle disait que je devais le faire. J'ai des études et un morceau à apprendre.

— Et après, répondit l'oncle, enchanté des dispositions de son élève, nous aurons une leçon d'histoire naturelle en faisant ensemble une bonne promenade.

Lorsqu'on se mit à table, Tamzin se sentait beaucoup moins déprimée que la veille; elle avait fait un grand effort, et la récompense était venue d'elle-même, bien qu'un poids lourd pesât encore sur son cœur.

— Maman, pourrai-je aller au-devant d'Angela Vernon, si toutefois oncle Dick le permet? Car, ajouta-t-elle en riant, vous ne saviez pas que j'avais une nouvelle gouvernante depuis ce matin?

— C'est moi, Thérèse, qui suis la nouvelle gouvernante, et je voudrais bien savoir quel sera mon salaire, car je fais un travail pénible.

— Et moi aussi! dit Tamzin en riant. Oncle Dick ne pense qu'à lui!

Mais la tristesse reprit ses droits quand Tamzin dut se mettre en route pour aller chercher la sœur de miss Vernon.

La voiture la déposa à la station. C'était une belle journée de printemps, un peu froide; toutefois la nature semblait se réjouir dans toutes ses œuvres. Tout ressuscitait à la vie. Tamzin ne se rendait pas compte du miracle de rénovation morale qui s'opérait en elle, et qui pourtant existait. L'effort du matin lui avait rendu un peu de courage, mais sa

première rencontre avec Angela Vernon l'effrayait. Cette jeune fille ne pouvait encore savoir la culpabilité de Tamzin; et pourtant elle devait certainement la détester, par tout ce qu'elle avait pu apprendre de son caractère.

Le train entraît en gare, et Tamzin regardait à chaque portière qui passait devant elle, quand elle entrevit les cheveux dorés et les yeux de miss Vernon qui s'arrêtèrent sur elle. Il n'y avait pas de méprise possible; la jeune sœur, une grande et mince enfant, presque une jeune fille, lui souriait comme elle s'avancait vers elle. Oh! ce sourire, cette rare distinction! Il semblait à Tamzin qu'une princesse venait à sa rencontre.

— Vous êtes bien Angela Vernon, n'est-ce pas? lui demanda-t-elle. On va s'occuper de votre malle.

— Comment va ma sœur? Quelle bonté vous avez eue de m'appeler! Est-elle sérieusement malade?

— Je le crains; mais nous avons fait venir un spécialiste de Londres.

— Comment vous en remercier? Rien, en effet, ne doit être épargné pour la sauver. Elle se sera plainte trop tard. Jamais Avril ne fait attention à elle.

On apporta les bagages de la voyageuse.

— J'ai pris peu de choses avec moi; je ne veux pas vous encombrer, et je compte bien m'occuper moi-même des soins à donner à ma sœur.

— Oh! nous avons fait venir deux nurses très expertes de Londres, dit Tamzin, comme elles montaient dans la voiture.

Elle était fascinée par l'aspect d'Angela. On n'aurait pas dit la sœur d'une pauvre gouvernante obligée de gagner sa vie; la toilette était simple, mais elle devait venir d'un bon faiseur, et celle qui la portait était pleine d'aisance et de grâce dans tous ses mouvements.

« Hélas! se disait Tamzin, quel effet devais-je produire sur miss Vernon, si elle me comparait à sa sœur! »

Tamzin ne s'était jamais prise d'affection pour personne, son égoïsme avait altéré son cœur; mais, en ce moment, elle se disait que rien ne serait trop bon pour Angela, et elle éprouvait un grand désir d'être aimée de cette jeune fille. Malheureusement, qu'adviendrait-il si jamais Angela apprenait la vérité?

— Quel beau pays! Avril m'en parlait toujours dans ses lettres. Elle aurait désiré que je le connusse; je ne pensais guère que cela arriverait aussi vite. Avril aime les oiseaux, les fleurs pour elles-mêmes, en dehors de la botanique qui l'intéresse. Elle me l'a fait aimer. Je dois tout à Avril; vous ne pouvez pas vous imaginer ce qu'elle a été pour moi! Elle ne s'occupe que de faire du bien autour d'elle. Quand je serai sortie de pension, nous vivrons ensemble, mais elle tient à ce que je choisisse une profession, pour que je ne mène pas une vie inutile.

— Vous ne deviendrez cependant pas une institutrice? Vos élèves seraient peut-être horribles vis-à-vis de vous!

— Avril a choisi cette carrière pour faire du bien, répondit simplement Angela.

— Pourquoi n'a-t-elle pas choisi plutôt la carrière d'artiste? Elle joue si bien!... Moi, je suis tout à fait nulle en musique, dit humblement Tamzin.

Angela se demandait comment sa sœur avait pu juger si sévèrement cette enfant, qui paraissait si douce.

— J'aime aussi la musique, dit-elle, et je pourrais travailler pour être compositeur; mais je pourrais faire plus de bien en apprenant à diriger un atelier de couture, pour quelque temps, naturellement: tant de gens n'ont pas pitié de leurs couturières! Ils ont des exigences impossibles, et les ouvrières quelquefois se révoltent. Il serait bon de savoir les conseiller, de leur apprendre à bien discerner leur devoir. Ceci dépassait trop les horizons de Tamzin; elle

garda le silence. Angela lui demanda peu après :

— Voulez-vous me raconter exactement comment l'accident est arrivé ?

Tamzin eut à recommencer le récit qui était pour elle un calvaire.

Elles arrivèrent enfin au château, et Tamzin s'écria :

— Voilà mon oncle ! Il est très attristé de la maladie de miss Vernon, bien qu'il paraisse toujours gai.

— Avril m'a parlé de sa bonté. Je crois que je l'aimerai beaucoup.

— Il admirait la couleur de ses cheveux, et elle lui avait dit qu'il était de son devoir de combattre les petits dragons, comme saint Georges ; alors il la remplace près de moi, et je suis le petit dragon.

Toutes deux rirent franchement ; la glace était rompue.

— Vous voilà enfin, Tamzin ! s'écria Dick en les recevant. Miss Angela, je suis heureux de vous voir ; votre présence fera du bien à votre sœur. Vous en êtes une seconde édition. Les premières, dit-on, ont plus de valeur, mais les secondes ont leur charme. Lady Langhton est absente ; Tamzin va la remplacer. Elle n'est pas fameuse maîtresse de maison. S'il vous manque quelque chose, appelez-en à moi sans hésiter.

— Ne dites pas cela, oncle Dick ; je vais faire de mon mieux.

Dick fut stupéfait de l'humilité de la réponse.

« Le levain opère, se dit-il intérieurement. Mais quelle exquise pièce de porcelaine de Saxe que la sœur de miss Vernon ! Pourvu que Tamzin ne la brise pas en voulant la soigner ! »

Le premier soin de Tamzin fut de faire demander à nurse Benson si Angela pouvait aller voir sa sœur.

— Je n'ai pas la permission du docteur, répondit celle-ci ; elle ne doit pas éprouver la moindre émotion.

— Oh! je ne dirai rien, si seulement vous me laissez la voir! dit Angela, bien émue.

Et la nurse la laissa entrer.

## XVIII

## EN ATTENDANT LE VERDICT

Il s'écoula un grand moment avant qu'Angela repût. Elle était d'une pâleur mortelle, ne dit pas un mot, se dirigea vers sa chambre et en referma la porte sur elle. Tamzin l'avait suivie de loin; elle entendit des sanglots et ne put réprimer le désir d'entrer, même sans frapper. Angela était à genoux, la tête cachée dans ses mains.

— Oh! Angela, Angela, s'écria Tamzin, ne soyez pas désespérée! Que puis-je faire pour vous?

Elle s'agenouilla elle-même et entoura de ses bras la pauvre enfant désolée. Peu à peu, Angela sentit la douce influence d'un cœur qui souffrait avec elle; ses sanglots devinrent moins violents et elle put se relever, mais ses pleurs continuèrent à couler.

— Que vous êtes bonne! disait-elle à travers ses larmes. Avril ne m'avait pas dit que vous étiez si bonne! Elle n'aimerait pas me voir pleurer ainsi et me dirait d'avoir du courage. Il faut que je me domine pour lui plaire. Mais elle a l'air si malade! C'est à peine si elle me reconnaissait. Merci d'avoir demandé une consultation. Je l'ai dit déjà : rien ne doit être épargné pour la sauver.

Puis Angela parvint à dominer son émotion; elle baigna ses yeux et commença à déballer ses vêtements. Tamzin l'aida jusqu'à ce que tout fût en ordre.

Il était bien nouveau pour l'enfant gâtée de se dévouer à servir une autre qu'elle-même, mais elle aurait voulu tout faire pour adoucir la douleur

d'Angela, et même l'aveu de sa faute n'eût pas coûté à son orgueil. Cependant elle ne pouvait ainsi soulager son âme. Angela l'aurait peut-être prise en horreur et l'aurait écartée d'elle.

Tamzinaida sa nouvelle amie à s'habiller et l'entoura de tant d'affection qu'Angela avait repris son sang-froid lorsqu'elle fut présentée à lady Langhton, à l'heure du dîner.

— Maman, voici Angela Vernon. Elle est contente d'être venue ici. Elle a vu sa sœur un instant; je m'occuperai d'elle.

— Je vous remercie, Madame, de m'avoir invitée. Ma sœur m'a élevée après la mort de nos parents; elle est tout pour moi. Elle a voulu, pourtant, que j'aille en pension, pour vivre avec d'autres enfants de mon âge.

— Je suis très heureuse de vous accueillir, mon enfant, dit lady Langhton; vous serez une compagnie pour Tamzin.

Sir Francis fut très accueillant et parla naturellement de l'invention d'un lit de repos qui pourrait devenir utile à miss Vernon.

Oncle Dick trouva de son devoir de faire l'impossible pour distraire les pauvres petites affligées; il amena quelques sourires sur la figure d'Angela et remarqua l'intérêt qu'elle inspirait à sa nièce. Il en tira un bon augure pour l'amélioration de Tamzin; l'amour n'est-il pas l'élément de la bonté? Angela lui parut richement habillée, malgré sa simplicité; on voyait, d'après ses manières aisées, qu'elle appartenait à la meilleure société; un mystère planait vraiment sur le rang social des deux sœurs, et la discréption empêchait toute question à ce sujet.

Les jeunes filles montèrent dans leurs chambres aussitôt après le dîner.

Lady Langhton s'étonnait à son tour :

— Quelle enfant sympathique, beaucoup trop distinguée pour être la sœur d'une gouvernante! C'est presque un malheur pour elles deux d'avoir ce

teint merveilleux et ces cheveux dorés qui attirent l'attention.

— Je ne suis pas de votre avis, Thérèse, répondit son beau-frère : il ne serait pas juste que la beauté ne fût accordée qu'à la fortune ; la Providence, heureusement, ne fait pas de distinction à ce sujet.

— Je suis contente que Tamzin ait l'air d'être attirée vers elle ; c'est la première fois de sa vie qu'elle manifeste une sympathie.

— C'est vrai, et peut-être cela facilitera-t-il ma tâche.

— Votre tâche ?

— Oui, puisque je suis maintenant la gouvernante de ma nièce.

Bien que son chagrin n'eût pas diminué, Tamzin se réveilla plus courageuse. La présence d'Angela la soutenait et, avec l'ardeur d'une âme qui aime pour la première fois, elle s'attachait de plus en plus à la jeune fille. Un penseur a dit : « Quand l'amour entre dans la vie, c'est une renaissance de tout l'être. »

Le Dr Bogers, accablé de questions, gardait toujours le silence, mais il avait permis à Angela de rester quelques instants dans la chambre de sa sœur, à la condition de ne pas lui parler.

Le capitaine Langhton se montrait aimable, plein d'entrain aux repas, suivant sa décision de lutter contre l'abattement de tous. Il n'y avait guère que la pauvre lady Langhton qui se trouvait bien à plaindre d'avoir tant de complications dans sa maison.

— Ma bonne Thérèse, il faudra me donner un *satisfecit* pour la patience que j'apporte dans mon poste de professeur.

— Oh ! oncle Dick, vous n'avez pas un mérite extraordinaire, car je mets beaucoup de bonne volonté.

— Peut-être. Mais songez à mes pauvres oreilles

qui ont été si éprouvées pendant la demi-heure de votre étude de piano. Aïe ! les pauvres notes !

Angela se mit à rire :

— Laissez-moi, à mon tour, être le professeur de piano ? Avril en sera contente. Elle m'a donné les premiers principes.

— Oh ! Angela, dit Tamzin, vous voudrez prendre cette peine ? Je suis si nulle en musique !

— Vous n'êtes nulle en rien. Vous n'aurez qu'à jouer très lentement, et vous remarquerez ainsi les notes fausses. C'est un des principes d'Avril.

Le plan fut adopté, et Angela voulut aussi se joindre, comme élève, aux leçons de Dick. De cette façon, Tamzin trouvait un plaisir dans le travail, au lieu de l'horreur qu'il lui inspirait une semaine auparavant.

La leçon d'Histoire Sainte était une rude épreuve pour l'oncle Dick. Il lui fallait plonger dans les profondeurs des faits et gestes des rois d'Israël et de Juda, préparer sa leçon par amour-propre.

— Ils sont décourageants, disait-il. Dieu faisait tout pour eux, et, somme toute, ils ne valaient pas mieux que nos souverains modernes. La morale à en retirer, c'est que l'humanité n'a jamais valu grand'-chose. Nous arriverons bientôt à l'histoire d'Egypte, ce sera moins déconcertant.

Et ainsi le temps des leçons passait sans ennui pour le néophyte.

— Maintenant, miss Angela, je vous remets mon élève pour le piano. Pitié pour mes oreilles ! On peut dire qu'elle a une rude veine d'avoir deux professeurs aussi éminents que vous et moi pour la débrouiller !

Enfin les deux amies, libres de tout devoir, partirent en courant à travers le parc. Tamzin avait beaucoup de choses à montrer, et Angela admirait cette belle nature.

— Avril m'écrivait souvent qu'elle aurait souhaité que je puisse être auprès d'elle pendant ses prome-

nades ; je ne m'imaginais pas que son vœu serait réalisé par une maladie grave.

— Je serai toujours effrayée d'émettre un souhait, dit Tamzin tristement : les miens sont exaucés pour me punir.

L'enfant songeait : « Dick ne peut pas m'aimer, après tout ce que j'ai fait. » Et tout haut elle dit :

— Maman ne m'a jamais punie, ni ma vieille bonne Maria non plus. L'oncle Dick dit que je suis une enfant gâtée ! Je voudrais bien ne pas l'avoir été.

Toutes deux rirent de la réflexion, mais Tamzin insista :

— Vous ne le croyez pas, ce n'est malheureusement que trop vrai.

— Je ne m'en aperçois pas, bien qu'Avril me l'ait écrit ; mais...

— J'ai été horrible pour elle parce qu'elle était ma gouvernante et que je détestais, en principe, toute gouvernante.

— Avril aurait aimé à ce que vous voyiez en elle une amie.

— Ah ! je ne le comprenais pas !

Elles marchèrent plus vite, oubliant un instant leur chagrin, et arrivèrent près de la rivière. Tamzin s'écria :

— Oh ! regardez : voilà un moineau qui va se noyer ! Si on pouvait le sauver !

— Il va se sauver tout seul ; il étale ses ailes pour se soutenir sur l'eau ; tenez, il a sauté sur le bord et il s'envole sur une branche.

— Je l'ai vu aussi, dit une voix male derrière les promeneuses.

Elles se retournèrent et aperçurent sir Raymond Bridgeway, accompagné d'un jeune homme.

— Je vous présente mon fils, Mademoiselle. Il vient d'arriver, et nous venions demander des nouvelles de miss Vernon.

— Voici sa sœur, Angela, dit Tamzin; elle est bien inquiète.

— Je suis fâché que cet accident soit survenu dans notre demeure, dit Hugues; mon père pense avec peine que s'il avait vécu ici ce malheur ne serait pas arrivé.

— Et cependant, dit Tamzin, nous avons eu bien des heures joyeuses dans votre grande maison vide.

— Vous y reviendrez souvent avec miss Vernon, nous l'espérons. Vous êtes nos premiers amis, et êtes un peu la cause de la décision de mon père.

Ils revinrent ensemble à Windy-Corner, et Angela remarquait combien ce jeune homme paraissait sympathique.

— Je me suis attaché à l'Angleterre, continua-t-il, pendant le temps de mon instruction militaire à Winchester, et je ne pensais plus qu'au désir d'y venir passer ma vie. Mais regardez ce nid de merles, la mère vient de s'envoler.

Ils s'approchèrent, virent bien les œufs, mais ils étaient brisés.

— Ce nid me rappelle un souvenir de France, pendant que nous nous battions. Que de nids abandonnés! Que d'œufs brisés!

— Vous vous êtes battu? dirent ensemble les jeunes filles.

— Seulement pendant deux ans, et comme je n'ai pas attrapé une seule égratignure, je ne suis pas un héros, répondit-il en riant.

En arrivant au château, ils aperçurent Dick arpentant la terrasse.

Les enfants lui présentèrent leur nouvel ami.

— Notre malade ne va pas plus mal; je viens de parler à la minute avec la nurse, une femme bien dévouée.

Angela les quitta pour aller voir Avril.

— Quelle ressemblance entre les deux sœurs! s'écria sir Raymond. Miss Angela est encore plus idéale.

— Vous savez, sir Raymond, dit Tamzin en retenant ses larmes, que le Dr Rutherford craint qu'il ne faille couper le bras de miss Vernon.

— Comme c'est un médecin d'une grande valeur, peut-être pourra-t-on éviter l'opération; il ne faut pas vous désoler avant de savoir le résultat de ses soins.

— Quel bien fait-on en se laissant démoraliser? ajouta Dick. Rien autre que de décourager les autres.

— Miss Vernon, dit tristement sir Raymond, regrettera d'être jamais entrée dans ma maison.

Tamzin pensait :

« Ce n'est pas la faute de la maison, mais bien la mienne, si un malheur est arrivé. »

— Laissez-nous vous féliciter, Monsieur, d'avoir ramené parmi nous le possesseur de Colebrook-Court, disait le capitaine Langhton. Une maison déserte est comme un corps sans âme. J'espère que vous voudrez bien rester à déjeuner avec nous, aujourd'hui, comme avec de vieux amis, puisqu'il y a des siècles que nos ancêtres se connaissaient, et me soulager d'une partie de la tâche ardue que j'ai entreprise. Je suis, en ce moment, la « gouvernante » de ma nièce. Voulez-vous, monsieur Hugues, prendre pour vous aujourd'hui la surveillance du tennis et de l'amusement des jeunes filles?

Sir Raymond allait émettre une objection, mais son fils ne le laissa pas parler.

— Père, il s'agit d'un service à rendre.

— Alors, dit sir Raymond en riant, je cède et je reste.

Ainsi la jeunesse, distraite par la présence des nouveaux voisins, souffrit moins de la longue attente du verdict.

## XIX

## LE VERDICT

Le troisième jour commençait. Tamzin, qui avait mal dormi, se leva pourtant dès qu'on l'appela. Il lui eût été impossible de rester à paresser dans son lit, comme on le lui reprochait souvent.

Aujourd'hui elle devait apprendre si elle aurait à porter toute sa vie le poids d'un remords affreux; ou si la Providence permettait qu'elle en fût déchargée. Ah! comme elle entourerait miss Vernon d'affection et de respect. Et peut-être qu'Angela deviendrait son amie? Elle ne comprenait pas comment elle se sentait attirée à un tel point vers cette enfant. Par sa beauté, peut-être? Non, il y avait quelque chose de plus, expliquant cet attrait, et Tamzin entrevoyait que le grand aimant de l'attraction est fait de douceur et de simplicité.

Elle s'agenouilla pour faire sa prière. Jamais elle n'avait prié avec autant d'ardeur. Après le *Pater* et l'*Ave Maria*, elle répétait de tout son cœur : « Mon Dieu, sauvez le bras de miss Vernon, et faites qu'Angela puisse m'aimer et me pardonner, pour l'amour de Jésus. »

Elle ne trouvait rien de mieux à dire au Sauveur, mais elle sentait que si cette prière était exaucée elle serait si reconnaissante qu'elle ne voudrait jamais plus offenser le bon Dieu.

La fillette traversa la serre pour aller chercher *Nap* et vit que le lilas blanc était en fleur; elle se rappela, alors, qu'Avril en admirait les boutons en attendant la floraison.

Tamzin alla attendre Angela au pied de l'escalier: chose nouvelle pour elle qui n'avait jamais attendu personne. Angela apparut avec son regard brillant; les deux jeunes filles savaient mutuellement quelle

était l'angoisse qu'éprouvaient l'une et l'autre, mais elles n'osaient parler.

L'oncle arriva, les mains remplies de lettres qu'il avait prises de celles du facteur. Il était suivi par sa belle-sœur.

— Comme d'habitude, dit celle-ci à Angela, il y a une masse de lettres pour votre sœur. Depuis qu'elle est malade, on n'a pas pu les lui remettre, et je les ai placées dans un grand panier. Je vois que vous avez de nombreux parents et amis, mais je plains miss Vernon d'avoir tant de lettres à répondre quand elle sera en convalescence.

Angela rougit profondément.

— Je regrette, dit-elle, de vous donner cette peine. Je crois que le mieux à faire, c'est que j'en fasse un paquet et que je l'envoie à une dame, à Londres.

— Vous avez beaucoup de cousins à Londres? Dick le pensait.

— Mais, Thérèse, je n'ai jamais dit que tous les cousins de miss Vernon habitaient Londres; vous voyez ici des timbres de tous les points de l'Angleterre.

Et, voulant détourner la conversation, qui semblait embarrasser la jeune fille, il dit brusquement :

— Avez-vous remarqué l'habileté avec laquelle le jeune Hugues envoie ses balles, au tennis? Toujours dans une direction autre que celle qu'on attend. L'adversaire est déconcerté.

Angela avait bientôt retrouvé sa présence d'esprit, et Dick l'aidait à faire un paquet des lettres. Elle ne donna aucune autre explication, et lady Langhton s'éloigna en murmurant :

— Il y a là un mystère; pourvu que je n'aie pas affaire à des socialistes!

Dick regarda sa montre :

— J'aurais aimé à aller moi-même chercher le D<sup>r</sup> Rutherford, mais mon devoir de « gouvernante » me retient à heure fixe, et je laisse le D<sup>r</sup> Bogers aller à ma place au-devant du grand homme.

— Ah ! tant pis pour mes leçons ! dit Tamzin. Le docteur est la personne la plus importante.

— Je crois plutôt que c'est la malade qui tient la première place, ajouta Dick en riant ; mais, ma chère Tamzin, l'important est de faire notre devoir ! Ensuite nous serons prêts à écouter le verdict du docteur.

— Vous avez raison, dit Angela ; Avril aurait parlé comme vous.

Ils allèrent tous trois dans la salle d'étude, et les leçons suivirent leur cours habituel. Tamzin avait peine à maintenir son attention ; mais, voyant la physionomie attentive de son amie, elle se raidit pour arriver, comme elle, à éprouver de l'intérêt pour un fait de guerre que Dick leur narrait en leur montrant une carte d'état-major. La leçon fut achevée peu de temps avant l'arrivée du Dr Rutherford, accompagné de son collègue.

Angela fit remarquer à Tamzin l'air préoccupé des médecins, et celle-ci lui serra la main sans répondre, de peur de laisser éclater son émotion.

— Oh ! Tamzin, je n'aurais jamais cru que vous auriez été si affectée ! Je le dirai à ma sœur. Je vais aller près de la porte pour savoir plus tôt la décision, et je viendrai vous la dire tout de suite.

Que le temps de la consultation parut long aux deux enfants, surtout à Tamzin, la coupable !

Des pas se firent entendre sur le sable ; oncle Dick s'approcha ; sa physionomie était grave, sa gaieté factice avait disparu.

— Je vous cherchais, Tamzin ; cette attente est douloureuse.

— Vous l'avez toujours aimée, oncle Dick, et étiez bon pour elle ; tandis que moi, je me suis si mal conduite !

Son oncle la regarda avec bonté :

— C'est le passé, maintenant ; vous aurez l'avenir pour réparer.

— Oui, mais si vous saviez que...

Elle allait confesser sa faute, quand le Dr Bogers parut.

— Quelles nouvelles? s'écrièrent-ils tous deux.

— Eh bien! le grand homme de science a eu raison.

— Elle est sauvée! Garde-t-elle son bras? Vite, docteur, parlez! cria Tamzin, ne se maîtrisant plus.

— Oui, ma brave enfant, elle conservera son bras. Elle a passé le point culminant de la maladie, grâce aux remèdes et aux bons soins de tous. La convalescence sera lente, très lente, mais certaine.

Au lieu de montrer sa joie, Tamzin éclata en sanglots.

— Eh bien! dit son oncle, sont-ce là des pleurs de joie?

— Cette enfant s'est trop contenue! Allez féliciter la sœur de miss Vernon, Tamzin : elle est rayonnante de bonheur. Nous lui avons permis de dire deux mots à la malade. Elle lui souriait pour la première fois, tandis qu'avant on ne savait si elle reconnaissait sa petite sœur. Ah! nous avons bien cru un instant que tout était fini!

Tamzin alla au-devant d'Angela; elles se jetèrent dans les bras l'une de l'autre.

— Oh! Tamzin, vous pleurez! Ne vous a-t-on pas dit qu'elle était sauvée et qu'elle conservera son bras? Dieu est bon pour nous. Je n'oublierai jamais combien vous avez pris part à ma peine.

Tamzin, écrasée par ces remerciements, crut qu'elle ne pourrait jamais avoir l'énergie de confesser sa faute. Angela ne l'aimerait plus.

— Merci, dit-elle humblement.

— On m'a permis d'entrer souvent dans sa chambre, maintenant, et bientôt ce sera votre tour. Votre oncle est-il au courant?

— Oui, il était là quand le docteur nous a parlé; il était si ému! Je vais voir si maman sait la nouvelle.

Lady Langhton avait été prévenue.

— Oh ! maman, quel bonheur ! J'ai eu si peur qu'elle ne perdit son bras, qu'elle ne pût jamais ni écrire, ni jouer du piano ! Je suis si heureuse !

— Je savais bien, mon enfant, que vous finiriez par l'aimer. Je vous ai toujours défendue. J'espère, maintenant, qu'elle mettra un peu plus d'attention à ne pas toujours s'éloigner de son élève.

Tamzin pensa qu'il était inutile de rien expliquer à sa mère. Elle voulut aller apprendre la bonne nouvelle à la vieille Maria, mais elle ne rencontra aussi chez celle-ci que des sentiments de regret pour le chagrin qu'avait montré Tamzin.

— C'est vous, mon agneau, qui étiez à plaindre ! Et Tamzin se sauva, ne pouvant supporter ces louanges imméritées. Sa conscience lui disait : « Sois brave, tu ne retrouveras la paix qu'à ce prix. »

Et sa perplexité redoublait.

« Je ne peux pas avouer, se disait-elle encore. Angela ne m'aimera plus ! »

Sir Raymond et Hugues arrivaient. Ils manifestèrent leur joie.

— Dieu est miséricordieux ! disait le père. Ce dououreux événement nous a liés avec nos nouveaux amis plus que ne l'auraient fait des années de vie commune.

Il tendit un chèque au D<sup>r</sup> Rutherford en disant :

— Je vous demanderai de ne pas en parler à miss Vernon.

— Je suis plus qu'heureux d'avoir contribué à la sauver.

Et le docteur s'éloigna, plus ému qu'il ne voulait le paraître.

— Voici trois semaines, Thérèse, que je remplis les fonctions de professeur de votre fille ; la tâche a été rude, mais le résultat est satisfaisant. Angela mérite bien son nom : quand ma chère nièce est au moment de se révolter contre mon aiguillon, l'autre n'a qu'à la regarder avec ses grands yeux tristes.

Immédiatement il n'est plus question de rébellion. Vous souvenez-vous que je vous ai dit un jour que vous devriez chercher une autre enfant gâtée comme compagne de Tamzin? La Providence vous a envoyé, à la place, l'enfant la plus parfaite que j'aie jamais rencontrée, et par bonheur Tamzin l'a prise en adoration.

— Oh! Dick, comme vous êtes exagéré! Je vous ai toujours dit que Tamzin avait de grandes qualités, et qu'avec un peu de patience et de savoir-faire elle deviendrait charmante. Il n'y a jamais eu que sa mère qui l'ait comprise. Quant à Angela, c'est une gentille enfant, mais rien de plus.

Dick sourit un peu machinalement.

— Ma bonne Thérèse, les mères sont les mères, je n'ai jamais contredit cette vérité de M. de La Palisse; il y en a qui sont aveugles et d'autres qui ne le sont pas. Aujourd'hui, je n'arrivais pas à faire rester Tamzin tranquille; la perspective de revoir aujourd'hui miss Vernon l'avait surexcitée. Un seul mot d'Angela, en lui rappelant qu'il ne fallait pas m'ennuyer, sans quoi je pourrais envoyer tout promener, a suffi pour la calmer.

— Je souhaite que miss Vernon puisse bientôt reprendre ses fonctions; nous ne pouvons pas indéfiniment user de votre complaisance.

— Oh! cela n'est rien, Thérèse; mais miss Vernon restera-t-elle ici indéfiniment?

— Ah! grand Dieu! faudra-t-il que je cherche une autre institutrice?

— Non, Thérèse, aucune autre. Si vous aviez le malheur de perdre miss Vernon, il faudrait prendre une autre forme d'enseignement pour votre enfant.

Tamzin entra, les joues animées; le temps était si beau que sa mère s'étonna qu'elle ne fût pas dehors.

— J'attends qu'Angela vienne me chercher pour aller chez sa sœur. Je lui ai cueilli ces jolies roses. Je ne peux m'imaginer que nous n'aurons plus d'in-

quiétudes. Vous devez aussi être contente, maman ?

— Nous avons pris assez de peine pour cela. Tâchez de deviner quels sont les plans de miss Vernon, Tamzin ; vous viendrez me le dire.

— Des plans, maman ? Je ne comprends pas.

— Elle ne sera probablement pas capable de travailler d'ici longtemps. Jim va arriver, cela va vous faire deux mois de vacances, et je crains d'avoir à découvrir une autre institutrice.

— Quelqu'un d'autre ? Ah ! non, par exemple ! Il faut que miss Vernon reste ici jusqu'à la fin de mon éducation, et si elle ne veut pas, j'en n'en aurai pas d'autre ! Vous m'avez dit vous-même, maman, que si elle partait cela arriverait.

Angela parut à la porte.

— Tamzin, êtes-vous prête ? Avril vous attend.

Un rayon brilla dans les yeux de Tamzin. Dick s'en aperçut, mais pas lady Langhton.

— Oh ! comme vous m'avez fait attendre longtemps, Angela ! répondit Tamzin. Avez-vous bien dit à votre sœur que je désirais lui parler seule, sans personne à nous écouter ?

— Bien entendu, et elle aussi veut vous parler ; venez, maintenant.

— Eh bien ! et moi ? dit le capitaine. Pourrai-je à mon tour avoir une entrevue privée ? J'ai droit à un salaire élevé pour mon travail de galérien !

Et il sourit en achevant la phrase.

— Mais nous ne vous avons pas donné de peine, mon oncle, et ce matin vous avez oublié de nous donner nos devoirs et nous n'avons rien pu faire de l'après-midi. Je ne le dirai pas à miss Vernon : elle pourrait vous gronder.

« Est-ce la même Tamzin qu'il y a quinze jours ? se disait Dick en la regardant s'éloigner. C'est un miracle ! »

Sa belle-sœur revint encore à son idée fixe :

— Vous savez, Dick, que le mystère des lettres devient de plus en plus inquiétant ; il paraît qu'elle

a peu de cousins. Angela sait tout, mais ne veut pas parler. C'est mauvais signe lorsque la jeunesse garde le silence sur un secret. Miss Vernon aussi ne se laisse pas pénétrer.

— Le silence d'un crustacé, cela, c'est inquiétant. Je vois, Thérèse, qu'il va falloir que je cherche à trancher l'inquiétante question.

## XX

## CONFÉSSION ET EXPLICATION

Tamzin avait suivi Angela. Son cœur battait à se rompre. Elle souhaitait ardemment et redoutait tout à la fois la première entrevue avec miss Vernon, craignant de n'avoir pas le courage de lui avouer sa faute et de rester ainsi sous le coup du remords.

Angela ouvrit doucement la porte de la chambre.

— Avril, dit-elle, voici Tamzin.

La malade était installée sur une chaise longue, près de la fenêtre ensoleillée. Une robe de chambre élégante l'enveloppait, et ses cheveux..., hélas! les beaux cheveux dorés avaient dû être coupés et des petites boucles entouraient seulement le beau visage.

— Oh! Mademoiselle! Vos cheveux... Qu'est-il arrivé?

— Je ne vous en avais rien dit, répondit Angela, car je ne pouvais pas en parler sans me mettre à pleurer. Mais, maintenant qu'elle est sauvée, il n'est plus possible de se désoler pour une si petite chose. Les cheveux repousseront, et avant cela nous nous accoutumerons à ces petites boucles. Je vous laisse, maintenant, pour un quart d'heure seulement, et n'oubliez pas, Avril, que le capitaine Langton aussi a demandé une interview; il dit qu'il y a droit, après avoir fait votre travail pendant tant de jours.

Miss Vernon se mit à rire et sa figure s'illumina

de joie, mais son regard ne quittait pas son élève. C'était la première fois qu'elles se retrouvaient depuis la terrible nuit où elle s'était évanouie sur le sol.

Tamzin s'assit près de la chaise longue et sentit venir son courage en touchant la main que lui tenait miss Vernon.

— J'avais bien envie de vous revoir, mon enfant ! Mais il fallait attendre que je fusse assez forte pour pouvoir parler. Tout le monde a été bon pour moi, et pourtant je causais beaucoup d'embarras. Angela dit que je ne dois pas y revenir, de peur de vous peiner.

— Elle a raison, dit Tamzin en pleurant. Je voulais tant vous revoir, moi aussi, parce que je croyais que vous ne me pardonneriez jamais et qu'Angela me détesterait... et je l'aime !

— Pourquoi ne vous aurais-je pas pardonné ?

— Parce que je suis trop coupable. Si vous saviez...

— Confiez-moi ce qui vous trouble ? dit Avril avec douceur.

Tamzin leva vers elle ses yeux pleins de larmes. Il lui semblait n'avoir jamais vu Avril jusqu'à ce jour. L'expression de cette figure lui paraissait celle d'un ange de miséricorde. Mais la pauvre enfant se disait : « Quand elle saura tout, elle me méprisera. » Et elle hésitait à avouer. Enfin le courage lui revint ; mieux valait connaître son sort ; elle ne pouvait plus supporter l'idée de l'épée de Damoclès prête à tomber sur elle.

— C'est moi, dit-elle, qui suis la cause de votre accident : j'ai fermé la porte pour que vous soyez privée de prendre le thé avec tout le monde. J'ai perdu la clé sans m'en apercevoir, et quand j'ai voulu vous délivrer, au moment de partir, je ne l'ai plus trouvée ! Je n'ai pas voulu l'avouer, de peur d'être sévèrement grondée ; c'était de la lâcheté. Quand oncle Dick a retrouvé la clé, il était trop

tard : vous étiez sortie de votre prison par la fenêtre, et le poison était dans la plaie de votre main.

Tamzin cacha sa figure et sanglota amèrement. Pendant quelques instants, le silence de la pièce ne fut pas interrompu. L'enfant coupable l'interpréta par l'impossibilité dans laquelle se trouvait miss Vernon de pardonner les souffrances qui lui avaient été imposées par son élève ; elle pensait à Angela, qu'elle aimait tant, et à l'affection de laquelle elle devait renoncer.

— Tamzin, dit enfin la voix douce de la convalescente.

— Oui, je sais : vous ne pouvez pas me pardonner, et Angela me haïra.

Le silence recommença. Si l'enfant avait regardé Avril, elle n'aurait pas vu de haine sur sa physionomie, mais bien le reflet d'une joie profonde ; elle aussi avait désespéré du succès dans la tâche de rénovation qu'elle avait entreprise. Mais Dieu venait de lui donner la réponse dont elle doutait : l'âme de Tamzin avait été conquise par ses souffrances. Et la grande âme d'Avril se répétait que l'acceptation de toute douleur est la voie qui mène au ciel, et que peu acceptent cette loi divine. Elle ne se laissa pas aller longtemps au cours de ses pensées et ramena son esprit vers l'enfant qui pleurait.

— Tamzin, ma chérie, la perte de la clé n'était qu'un incident désagréable ; mais il faut que vous compreniez qu'il était la conséquence de votre esprit de révolte contre toute discipline. Dieu a pris la discipline en main, et vous avez souffert.

— Oui, répondit l'enfant, sans cesser de sangloter, et c'était si dur ! Je me révoltais contre l'idée que vous m'aviez sauvé la vie ! Par méchanceté, je n'en ai rien dit à personne, et après, je vous ai presque tuée.

— Le courage moral est la chose la plus difficile à acquérir. Vous avez triomphé de votre lâcheté, Tamzin, en m'ayant tout avoué.

— Je ne pouvais plus être hypocrite. Je sens que si j'osais aussi tout avouer à Angela je serais moins malheureuse. Je crois que vous m'avez pardonné?

— Ne pleurez plus, Tamzin, et regardez-moi. Je vous pardonne, ma chérie, entièrement et de tout mon cœur; vous me croirez, maintenant, surtout quand je vous aurai dit que votre confession m'a rendue heureuse.

— Heureuse! Et pourquoi?

— Votre aveu a été la réponse de Dieu à mon découragement. Je croyais ne jamais arriver à gagner votre affection; et par l'amour chrétien, seul, on gagne les âmes. Je dois vous dire ensuite, pour vous relever à vos yeux, que depuis que vous avez commencé à écouter la voix de votre conscience, vous avez commencé à réparer votre faute. Si vous n'aviez pas été chercher le Dr Bogers dans la nuit, et si vous n'aviez pas prié M. Bridgeway de vous aider à obtenir une consultation du célèbre Dr Rutherford, en lui donnant tout l'argent que vous possédiez, je ne serais probablement plus de ce monde; donc, ma chérie, dit Avril en riant, après m'avoir presque tuée, vous m'avez sauvé la vie.

— Oh! alors, Angela pourra m'aimer?

— Elle vous aime déjà; en vous voyant si affectueuse pour elle, si affligée à mon sujet, elle ne pouvait croire que vous aviez été la terrible enfant que personne n'aimait jadis.

A cet instant Angela frappait à la porte. Tamzin se jeta dans ses bras.

— Angela, pardonnez-moi aussi?

Pour toute réponse, Angela l'embrassa en disant:

— Je me souviendrai seulement que vous avez sauvé la vie de ma sœur par l'idée de la consultation.

Angela et Tamzin étaient assises dans le bois qui longeait le jardin, où elles avaient peu de chances d'être dérangées. Tamzin, encore bouleversée de

son entretien avec miss Vernon, avait amené là son amie; Angela respecta quelque temps son silence, puis, passant son bras sous celui de Tamzin, elle lui serra la main.

— Je suis heureuse que vous ayez tout dit à Avril. Elle avait deviné la vérité, mais elle désirait tant que vous lui confiez votre peine!

— Ah! que j'ai été détestable vis-à-vis d'elle!

— Peut-être. Mais vous n'avez jamais été horrible, détestable avec moi, et vous n'aviez pas eu mon Avril pour former votre cœur.

— J'ai peur qu'elle ne veuille nous quitter. Et je ne pourrai pas lui prouver que je veux m'efforcer de devenir meilleure. Et quand vous serez parties toutes deux, vous ne voudrez jamais revenir me voir!

La réponse d'Angela fut un baiser; et Tamzin, qui avait toujours détesté être embrassée, en éprouva une joie très grande.

— Je haïssais toutes mes gouvernantes et je ne pensais qu'à les faire partir, confessa-t-elle.

— Je ne peux pas trop savoir ce que j'aurais été, dit Angela, si j'avais eu une institutrice. Quand nous résidions dans notre grande maison de Londres j'allais, quelques heures, suivre un cours, et c'était ensuite Avril qui s'occupait de moi. Lorsque nous nous installions dans notre habitation d'été, nous étions toujours dans le parc ou dans la campagne.

— Oh! dit Tamzin, étonnée, vous aviez deux installations?

Elle était surprise que miss Vernon possédât deux maisons, quand, ordinairement, les jeunes filles obligées de travailler pour vivre n'en ont aucune.

— Nous en avions deux jusqu'à la mort de nos parents. Après, Avril a trouvé qu'il était raisonnable de louer le château; elle est revenue habiter l'hôtel de famille et a voulu que j'aile quelques années en pension; mais lorsque j'aurai terminé mes classes nous ne nous quitterons plus. L'hôtel est

immense, aussi Avril a pu y installer ses secrétaires et quelques pauvres femmes sans situation, jusqu'à ce qu'elles trouvent quelque chose à faire.

— Je ne comprends pas bien, dit Tamzin, abasourdie.

Angela se mit à rire.

— Avril m'a dit aujourd'hui que je pouvais vous confier le secret de sa nombreuse correspondance, mais il faudra que vous ne le révéliez à personne encore : c'est entre nous trois.

— Est-elle socialiste? Je ne le dirai pas! Et je veux l'être aussi!

Angela se mit à rire plus fort :

— Une socialiste dans le bon sens que devrait avoir ce mot. Elle a toujours été frappée de la triste situation de beaucoup de femmes sans famille, qui ont passé leur vie à instruire les enfants des autres et qui, devenues trop âgées pour continuer leur mission, étaient souvent réduites à la misère. Ainsi notre grande maison est devenue une sorte de *home* pour les institutrices sans ressources, ne pouvant plus travailler. Elle voulait aussi aider de pauvres jeunes filles n'ayant personne pour s'intéresser à elles lorsqu'elles étaient sans situation.

— Voilà donc l'explication des innombrables lettres qui arrivaient ici! Maman était inquiète, bien qu'oncle Dick essayât de la rassurer en lui disant que miss Vernon était probablement en correspondance suivie avec cent cousins, au moins.

Elles rirent franchement, et peu à peu le chagrin de Tamzin se dissipait.

— Je n'ai pas pu expliquer la chose à lady Langhton, Avril désirant garder son secret. Un jour, une vieille demoiselle qui avait enseigné toute sa vie, qui était usée, fatiguée, et qui paraissait avoir un caractère difficile, vint trouver ma sœur, et comme Avril essayait de lui faire comprendre que son caractère était peut-être un peu cause de ses déboires, elle répondit aigrement : « C'est facile à vous, Ma-

demoiselle, qui n'avez jamais enseigné à des ingrates, de me donner un conseil de patience! Vous parleriez autrement si vous aviez l'expérience de ce qu'une institutrice a à souffrir! »

« Avril trouva qu'il y avait peut-être du vrai dans la boutade de la demoiselle hargneuse, et elle décida d'être elle-même, pendant quelque temps, institutrice incognito, afin de pouvoir donner ensuite des conseils expérimentés. Elle voulut choisir un poste très difficile. On lui parla de Windy-Corner, où les gouvernantes ne restaient jamais plus d'un mois, et, ma pauvre Tamzin, je suis obligée de vous dire que votre réputation était assez noire! Ma sœur se dit : « Voilà mon affaire! J'apprendrai à juger les difficultés d'une pauvre institutrice; et si, en même temps, je puis faire du bien à une enfant trop gâtée, je n'aurai pas perdu mon temps. »

— Comme tout cela est étrange! dit Tamzin. J'ai dû bien paraître telle qu'on l'avait dit.

— Oui, mais elle était heureuse de s'instruire et souffrait seulement de perdre peu à peu tout espoir de vous convertir. Je lui demandais de revenir, mais, se rappelant la vieille miss Stapher, elle me répondait : « Je ne serai pas lâche et je pousserai à fond l'expérience. »

— Oh! Angela! et moi qui ai été si méchante pour elle! Je la détestais encore plus à mesure que je m'apercevais de ses qualités.

— Cela est vrai, mais vous avez été très bonne pour elle pendant sa maladie. Elle me disait hier qu'elle a pu se rendre compte que, si l'on n'avait pas toujours de bons procédés pour les institutrices, il y avait souvent des compensations et de la reconnaissance à avoir pour les personnes qui les employaient. Elle pourra ainsi parler avec sûreté et donner des conseils en personne expérimentée.

— Mais alors, elle n'est pas pauvre?

Tamzin était de plus en plus étonnée de voir quel-

qu'un se sacrifiant ainsi, uniquement par charité chrétienne.

Angela sourit :

— Nous ne l'avons jamais été; d'autant qu'en outre de la fortune que nos parents nous ont laissée, Avril a hérité de celle de sa marraine, qui l'aimait beaucoup. C'est par elle qu'elle avait été amenée à s'intéresser au sort des jeunes filles destinées à l'enseignement et qui, dénuées de fortune, étaient souvent obligées de soutenir leur famille et ne pouvaient amasser de quoi vivre dans leurs vieux jours. En souvenir de l'intérêt que sa marraine portait à cette classe de la société, Avril a décidé de consacrer la moitié des revenus qui lui ont été légués à fonder une œuvre pour leur venir en aide.

— Comme tout cela est beau! disait Tamzin, toute pensive. Mais je ne suis pas très flattée de l'idée que, cherchant la plus désagréable élève de l'Angleterre, on m'ait indiquée comme expérience.

Angela, pour cette fois, éclata de rire franchement.

— Oncle Dick a toujours pris le parti de miss Vernon, et maman lui disait d'être patiente avec moi. Hélas! elle ne l'a été que trop, et maman ignorait mes méchancetés. Croyez-vous que je ferais bien d'aller, à elle aussi, dire la vérité?

— Je crois, ma chérie, que vous avez assez confessé de fautes pour l'instant. Restez avec moi; je suis si heureuse, aujourd'hui!

— Parce que vous êtes rassurée au sujet de votre sœur?

— Oui, mais aussi parce que je sais que j'ai une amie véritable.

— Puis-je savoir son nom?

— Vous, Tamzin.

## XXI

## UN MIRACLE

Quelques heures plus tard, les deux amies se promenaient encore dans le jardin.

— Je ne sais pas, disait Angela, pourquoi ma sœur tient à garder encore le secret de l'œuvre qui l'intéresse. Je pense qu'elle attend d'avoir recouvré ses forces pour entreprendre les démarches les plus importantes. Elle voudrait obtenir l'appui du Gouvernement pour que l'on crée des pensions de retraite pour les infortunées qui, après une vie de labeur, n'auraient pas pu mettre de l'argent de côté pour leurs vieux jours.

— Oh! Angela, croyez-vous, bien que j'aie été mauvaise, que votre sœur me permettrait, plus tard, de l'aider, si j'en étais capable?

— Je crois bien! Moi-même, j'aide, quelquefois; elle m'envoie chez les pauvres vieilles dames qui vivent toutes seules dans de misérables chambres. J'essaye de les égayer un peu, et cela leur fait comprendre qu'elles ne sont pas sans amies dans leur vieillesse. Avril dit d'ailleurs que ces visites me font aussi voir combien je dois être reconnaissante à Dieu d'avoir permis que je ne manque jamais de rien!

— Que tout cela est beau et me semble nouveau! Je veux demander à maman d'aller dans la même pension que vous, quand miss Vernon nous quittera, et j'irai aussi voir les vieilles dames malheureuses.

— Avril attend d'avoir tous ses plans arrêtés avant de chercher des appuis auprès du Gouvernement. Il faudra que les jeunes institutrices mettent tous les ans une petite somme à la caisse commune; cela produira des intérêts qui s'accumuleront; et si

de bonnes dames chrétiennes ayant de la fortune veulent bien y ajouter une petite aumône de temps en temps, le Gouvernement n'aura peut-être rien à ajouter sinon une somme insignifiante, car ma sœur dit qu'il ne faut pas faire des œuvres qui encouragent les paresseux à ne compter uniquement que sur la charité d'autrui. En organisant bien les rouages d'une œuvre, on arrive à sauvegarder la dignité de celles qui travaillent dans leur jeunesse.

— Eh bien ! je vais demander à miss Vernon de m'enrôler quand je partirai avec vous pour la pension. Je vois bien que je suis trop gâtée ici, et je redeviendrai peut-être égoïste. Je sais que papa connaît beaucoup de membres du Parlement ; quand il verra que je suis devenue très sage, je suis sûre qu'il voudra bien leur recommander notre œuvre. J'attendrai, pour lui en parler, un jour où il n'aura pas d'ennuis avec ses découvertes. En ce moment, il est navré. Il avait trouvé une invention qui permettait à un pauvre homme n'ayant plus personne pour le soigner de faire cuire son dîner sans feu, dans un vieux soulier ; c'aurait été économique, comme les marmites norvégiennes. Mais voilà que le soulier est cuit avant la nourriture.

Angela rit de bon cœur, mais son accès de gaieté fut interrompu par un appel :

— Tamzin ! Tamzin !

Elles coururent vers la terrasse d'où semblaient venir les voix et y trouvèrent sir Raymond Bridgeway et le capitaine Langhton.

— Une grande nouvelle ! Le D<sup>r</sup> Rutherford vient de faire une visite d'amitié à sa malade ; il dit que la convalescence est commencée et que, pour l'accélérer, il faut que miss Vernon fasse un séjour au bord de la mer.

Angela, radieuse, les quitta en courant, pour retrouver sa sœur.

— Oh ! dit Tamzin, je veux y aller avec elle

Maman a toujours dit qu'il ne fallait pas s'éloigner de sa gouvernante.

— Oui, mais en ce moment je suis la gouvernante intérimaire. Attendez mes ordres, jeune personne !

Sir Raymond s'interposa :

— Si tout le monde y consent, organisons une partie de famille. Hugues a besoin de gaieté pour lui faire oublier les tristesses de la guerre : je vais louer une grande maison au bord de la mer, et je vous demanderai à tous de vouloir bien y accepter mon hospitalité.

— Ah ! s'écria Tamzin, quel bonheur ! Mais votre générosité me fait penser à ce que je vous dois, sir Raymond.

Et Tamzin sortit de sa poche une enveloppe contenant les dix livres sterling qu'elle avait promises pour la consultation du D<sup>r</sup> Rutherford.

Sir Raymond les prit solennellement et les mit dans sa poche.

Oncle Dick sourit et ajouta :

— Il faut aussi que miss Vernon me donne un salaire pour l'avoir remplacée, et je compte bien le lui demander !

Tamzin avait achevé ses devoirs et attendait sage-ment Angela, qui remplaçait en ce moment une des nurses. Un mois auparavant, elle n'eût trouvé, pour occuper son temps, rien de mieux que courir dans le bois, grimper aux arbres ou dénicher des nids. Mais aujourd'hui, tant d'idées, inconnues jusqu'alors, avaient pénétré dans son âme qu'elle se sentait heureuse d'avoir un instant à elle pour mettre de l'ordre dans ses pensées. Elle souriait en elle-même en constatant le grand changement qui s'était opéré dans son esprit. Elle se réjouissait, certes, des amusements que sir Raymond avait promis de leur procurer au bord de la mer, à l'aide de moteurs, de son yacht, de tennis, etc., mais tout cela lui paraissait peu de chose comparé avec la pensée qu'Angela

serait là, que miss Vernon resterait encore avec elle et la mettrait au courant de l'œuvre qui l'intéressait.

Tamzin avait maintenant en tête un idéal : n'être plus la même enfant égoïste, inutile et désagréable à tous, mais arriver à être une jeune fille semblable à ses nouvelles amies. Elle mettait la même énergie à dompter ses défauts que celle qu'elle avait déployée jadis à satisfaire son égoïsme et à secouer toute règle. Elle aurait voulu déjà être plus âgée, afin d'être un membre actif de l'œuvre dont le but était de donner du bonheur aux pauvres institutrices qui auraient souffert des méchancetés d'enfants comme elle. Pour arriver à la paix de l'âme, Tamzin sentait qu'elle avait encore une étape à franchir : faire connaître à tous sa conversion, par l'aveu sincère de ses fautes. À ce moment, le capitaine vint à traverser la terrasse.

— Qu'y a-t-il, Tamzin ? Vous paraissiez plongée dans une profonde méditation. Est-ce la perspective de tous les plaisirs que vous promet sir Raymond qui vous inonde de joie ?

— Je suis très contente, mais ce n'est pas à cela que je pensais. Asseyez-vous près de moi, oncle Dick : j'ai à vous parler sérieusement.

« C'est bien plutôt le bonheur de me retrouver vivre encore avec miss Vernon qui me rend heureuse que l'idée du plaisir que nous aurons. Et vous ne savez pas ce qui m'empêche d'être complètement joyeuse ? »

— Eh non ! car pour beaucoup de femmes l'idée de partager, même momentanément, la vie luxueuse et facile d'un homme richissime comme sir Raymond rend toute autre chose comme inexistante.

— Qu'est-ce que vous avez, oncle Dick ? Vous avez l'air mécontent ? Est-ce que vous êtes fâché de savoir que miss Vernon a coupé ses beaux cheveux ? Angela et moi nous trouvons, comme sir Raymond, qu'elle est tout aussi jolie.

— Ah ! sir Raymond dit cela ! Du reste, tout le

monde, sauf vous, Tamzin, admire ainsi miss Vernon.

— Oncle Dick, c'est pourtant triste de voir ces petites boucles.

— Quelle bêtise! J'aimerais bien vos cheveux courts, s'ils étaient convenablement brossés, ce qui est plutôt rare.

— C'est ennuyeux, oncle Dick, que vous ne soyiez pas de bonne humeur, car je voudrais vous dire quelque chose, et il faudrait que vous me promettiez de ne pas me laïr.

— Hum! c'est une promesse bien solennelle que vous demandez!

— Soyez sérieux, mon oncle. Je vous demande de ne pas me détester parce que je veux vous avouer que tout ce qui est arrivé à miss Vernon est de ma faute.

— Je l'avais deviné, et elle aussi, j'en suis certain; mais elle est trop bonne pour avoir consenti à me confier son soupçon.

— Je lui ai tout avoué, et elle m'a pardonné. Elle m'avait aussi sauvé la vie en se jetant à l'eau, le jour où vous m'avez vue revenir toute mouillée. J'étais jalouse d'elle, parce que vous aviez l'air de prendre son parti contre moi, et je n'ai pas voulu que vous appreniez qu'elle avait fait une belle action.

— Vous l'avez cacié, c'est d'une âme basse!... La jalouse rend absurde.

— C'est vrai, oncle Dick. Heureusement que vous n'êtes jamais jaloux!

— Oh!... Enfin, vous risquiez, si elle était morte, qu'il y eût ici une descente de justice, une enquête; on aurait accusé notre famille de meurtre, et toute la contrée nous aurait tourné le dos.

— Oh! ne parlez pas comme cela, puisqu'elle vit et qu'elle m'a pardonné!

De grosses larmes coulaient des yeux de Tamzin; jamais elle n'avait vu oncle Dick d'une humeur pa-

reille. Au bout d'un instant, il reprit brusquement :

— Malgré tout le mystère des lettres, je ne peux pas croire qu'elle soit nihiliste, car, en ce cas, elle ne vous aurait pas pardonné; cette secte n'est que haine et vengeance. Et pourtant ce vaste courrier est réellement extraordinaire.

Malgré ses larmes, Tamzin ne put s'empêcher de rire :

— Ne froncez pas vos sourcils comme cela. Je sais d'où viennent ces lettres, mais je dois garder le secret qu'Angela m'a confié. Allez, vous serez tous bien confus d'avoir douté de la perfection de miss Vernon, quand vous en saurez l'explication!

L'expression du visage du capitaine s'éclaircit un peu aux paroles de sa nièce. Il ajouta seulement :

— Elle voudra partir aussitôt que possible avec sa sœur; elle ne doit pas avoir envie de laisser Angela en danger d'être perdue, noyée, ou de mourir de faim!

— Angela maltraitée!... Ah! mon oncle, je l'aime tendrement, et elle m'a dit qu'elle m'aimait aussi.

— Oui, mais sa sœur pourrait trouver facilement un meilleur poste.

— Elle sera très heureuse tant qu'elle restera ici, car je lui obéirai toujours, sans grogner, et je chercherai à lui faire plaisir autant que je le pourrai. Maintenant, il faut que vous me pardonniez vite, avant qu'elle arrive.

— Oui, je veux bien, Tamzin, à condition que vous ne la fassiez jamais souffrir.

— Mais, dit la petite, les larmes aux yeux, puisque je vous dis que je connais tout ce qu'elle vaut. Sir Raymond aussi. Il disait l'autre jour : « Miss Vernon est une femme qui anoblirait toutes les situations. » Et miss Vernon dit que vous et lui avez été pour elle de vrais chevaliers du temps du roi Arthur.

— Pourquoi nous met-elle sur le même pied, un milliardaire et moi!

Tamzin continuait à ne rien comprendre à l'humeur de son oncle, mais elle était heureuse d'avoir eu le courage de lui avouer ses fautes et se sentait l'âme en paix pour de bon.

Dick, secouant la préoccupation qui le tourmentait, regardait longuement sa nièce en se disant intérieurement :

« Qui aurait cru à un tel changement chez cette enfant ? Il y a des gens assez absurdes pour ne pas croire aux miracles, mais je ne suis pas de ceux-là. »

— Maintenant, Tamzin, dit-il à haute voix, mais d'un ton plus affectueux, allez demander à miss Vernon si je puis lui parler. J'ai besoin de ses conseils pour continuer ma tâche. Je n'ai pas eu de peine avec vous, pourtant, et je n'ai que des bons points à vous donner.

## XXII

### PRÈS D'UNE CHAISE ROULANTE

— Oncle Dick, vous pouvez venir, maintenant.

Tamzin descendait au galop les marches de la terrasse et, prenant la main de son oncle, elle l'obliga à les remonter presque aussi rapidement. Angela attendait à la porte du hall :

— Cher bon ami, vous allez pouvoir causer avec elle jusqu'à ce qu'on serve le thé. Nous allons cueillir des fleurs, aussi nous ne vous dérangerons pas ; mais après, vous nous la rendrez.

— Angela, vous avez l'air bien agitée. Puis-je vous demander de ne pas avoir l'idée de vous couper les cheveux ?

— Ne craignez rien : Avril n'ayant plus les siens, je suis obligée de garder les miens pour l'honneur de la famille ! Nous sommes surexcitées par l'idée

d'aller en Pays de Galles ! Hugues nous dit qu'il y aura un yacht pour aller pécher en mer. Vous pourrez rester pour tenir compagnie à Avril, si vous le préférez ; seulement, sir Raymond a déclaré qu'il monterait la garde pour empêcher qu'elle ne se fatigue. Vous aurez à batailler avec lui.

Elle ouvrit la porte de la salle d'étude :

— Voilà votre professeur-adjoint, Avril !

Dick n'avait pas revu Avril depuis le jour où elle avait retrouvé la bague égarée. Alors sa merveilleuse santé, ses cheveux d'or si légers en faisaient une apparition de joie et de vie. Il la retrouvait amaigrie, pâlie, la figure entourée de modestes petites boucles ; mais le charme de la physionomie, qui avait sa source dans la paix de l'âme, n'était pas altéré. Il s'avança avec une nuance de timidité et s'assit près d'elle, retenant un instant dans la sienne la main qu'elle lui avait tendue.

— Quel plaisir de vous revoir, capitaine ! Je ne sais envers qui je dois avoir le plus de reconnaissance. Tout le monde a été si bon pour moi ! J'ai pourtant à vous remercier très particulièrement de ce que vous avez fait pour mes élèves ! J'avais pitié de vous, vraiment !...

Et un bon sourire accompagnait la phrase.

— Vous aviez raison de me plaindre. Je ne serais arrivé à rien sans l'aide d'Angela, qui remettait le professeur dans la bonne voie quand il s'égarait un peu du programme.

— Et que dites-vous de Tamzin ? Elle a été si tendre, si affectueuse pour moi, me soignant pendant ma convalescence.

— C'était bien le moins. Savez-vous qu'elle m'a avoué sa faute ?

« Je l'avais devinée, mais l'acte d'humilité a été une bonne chose pour elle. L'égoïsme a l'air d'être vaincu. Angela a été pour beaucoup dans la conversion, en lui ouvrant l'horizon du dévouement. Tamzin lui a donné toute son affection.

C'est incroyable ce que l'amour peut obtenir !

« Qu'en pensez-vous ? Il y a des gens qui prétendent que l'amour rend égoïste. »

— Ils ont tort ! Et actuellement il a agi comme par magie sur l'âme de notre chère Tamzin. Il me semble extraordinaire de la qualifier ainsi maintenant. Elle se serait insurgée, il y a si peu de temps, si j'avais osé l'appeler : ma chère Tamzin !

Tous deux se mirent à rire au souvenir des révoltes du petit monstre.

— Vous avez payé cherrement son affection.

— Le prix n'a pas été trop élevé, car sans cela j'aurais échoué dans ma mission.

— Mais à présent, qu'allez-vous faire ? Vous ne voudrez plus vivre dans un intérieur où vous avez tant souffert ?

Un silence se fit. Avril respirait le parfum d'une branche de roses sauvages que ses élèves lui avaient apportée. Dick regardait au dehors, hésitant à dire ce qui lui pesait sur le cœur. Tout d'un coup, il parla brusquement :

— Si vous avez converti ma nièce, il faut que je vous remercie de l'influence que vous avez eue sur son oncle. Un jour, vous m'avez fait honte de l'égoïsme avec lequel je m'amusais des bizarries de cette enfant, en contribuant ainsi à l'ancrer dans ses défauts. Votre dédain d'un instant m'a fait comprendre que l'homme a toujours un devoir à remplir, même un officier sortant de prison auquel on a recommandé l'oisiveté.

— J'avais été presque honteuse de vous avoir prêché le dévouement : cela n'entrant pas dans ma mission. Vous aviez toujours soutenu mon courage, car je voyais que vous compreniez mes difficultés et vous m'empêchiez de perdre espoir.

— Alors, à mon tour, puis-je vous demander encore un conseil ? Nos élèves vont bientôt nous interrompre.

Avril le rassura de son rire si franc :

— Vous avez tout votre temps : je leur ai dit de ne pas revenir avant quatre heures. On doit prendre le thé sur la terrasse, où l'on me mènera dans la chaise roulante que m'a offerte sir Raymond. Voilà encore un excellent ami que je dois à ma maladie.

— Il désire, je crois, que nous allions passer une journée à Colebrook-Court, pour voir l'habitation ressuscitée ; comme j'ai le caractère bizarre, je crains que le lieu n'ait perdu de son charme !

— Pas moi ! J'avais été attristée de voir tant de beautés dévastées, et je me réjouirai de voir toutes choses réparées. Je présume qu'il doit être riche ? Il pourra répandre beaucoup de bonheur autour de lui.

— Riche ? C'est un de ces Américains ultra-millionnaires qui ne pensent qu'à jeter leur argent à tous les vents. Je n'aime pas cette façon d'agir.

— Vous préférez peut-être la manière de saint François d'Assise : donner tout ce qu'on possède aux pauvres en un seul abandon ?

— Comme ma fortune n'est pas énorme, je n'ai jamais eu à choisir la façon de m'en défaire. Un de mes oncles, cependant, m'a légué ce qu'il possédait, et j'ai beaucoup apprécié ce don, surtout en Allemagne, quand j'étais prisonnier et que je pouvais partager quelque chose avec mes pauvres compagnons d'infortune qui ne recevaient rien de leur pays.

— Vous voyez que pouvoir donner rend heureux.

— L'argent peut servir. Mais je voudrais vous demander...

— Je devine ce que vous allez dire : vous voulez me demander de vous indiquer une façon utile d'employer votre fortune ?

Dick sourit :

— Non ! Je cherche quelqu'un qui veuille m'aider à la dépenser.

— Cela ne sera pas difficile à trouver, car, d'après ce que vous dites depuis un moment, vous êtes peut-être fiancé ? J'en suis heureuse pour vous.

— Non. Jusqu'à la guerre, mon cœur était libre.

— Et alors, vous avez rencontré une jeune Française? Parlez-moi d'elle, si je vous inspire confiance.

— Je ne connais pas de jeune fille française.

— Alors, une Anglaise? Il vaut mieux épouser une compatriote.

— Oui, j'aime une jeune fille anglaise, mais j'ignore si je lui inspire la moindre sympathie, et je n'ose le lui demander! Vous qui savez aider les infortunés, enseignez-moi la façon de le savoir?

Avril sourit :

— A votre place, j'irais droit à elle et lui dirais que je l'aime.

— Et si elle en aime un autre, je serai...

— ... Heureux qu'elle ait trouvé le bonheur, vous avez assez de cœur pour cela.

— Oh! mais, vous vous trompez tout à fait! Je serais très malheureux, et ma maladresse pourrait détruire l'intimité qui nous unit. Il faut trouver un autre moyen.

— Alors,... alors je ne sais que vous conseiller.

— Vous disiez, à propos de Tamzin, que l'amour fait des miracles, et vous ne trouvez rien pour me venir en aide!

Avril regarda encore la figure loyale et bonne de Dick.

— La jeune fille que vous aimez sera facilement amenée à vous aimer aussi, si elle est sûre de la profondeur du sentiment que vous avez pour elle.

Et, en disant cela, Avril ne riait plus.

— Vous me dites d'ouvrir mon cœur... Alors... Allons, bon! voilà cette peste de Tamzin que j'entends, et Angela en plus!

Les deux amies arrivèrent, joyeuses.

— Votre entretien a été assez long, oncle Dick; vous avez eu tout le temps de vous plaindre de nous. Mais avez-vous accusé vos fautes? D'avoir quelquefois oublié de marquer nos devoirs?

— Et de ne pas savoir l'histoire des anciens rois d'Angleterre ?

— Il ne pouvait pas dire les divisions du Japon. Je crois, miss Vernon, que vous ferez bien de le prendre comme troisième élève, quand vous recommencerez à nous donner des leçons !

— J'accepte, dit le capitaine, surmontant l'agacement d'avoir été interrompu par les enfants terribles. Mais vous ne parlez pas de la récompense que me devra miss Vernon pour l'avoir remplacée, et vous savez, Mademoiselle, que l'on paie cher les remplaçants.

— Nous étudierons la question plus tard, dit Angela. La chaise roulante que sir Raymond a fait venir de Londres est près de la porte ; voulez-vous, capitaine, donner le bras à ma sœur en la soutenant jusque-là ?

Dick obéit. Il paraissait très ému en remplissant son devoir d'infirmier et conduisit Avril très doucement. Il y avait une rampe douce qui menait à la terrasse sans obliger à descendre le perron, mais il fallait faire ainsi le tour du château. Les fillettes coururent en avant, et Dick tourna doucement le fauteuil. Avril jouissait intimement de cette première sortie et comprenait le plaisir qu'avait le conducteur à lui faire respirer l'air pur de cette belle journée.

— Nous voilà déjà en juin, disait-elle ; j'ai hâte de pouvoir aller dans les bois, de revoir les fleurs sauvages, les oiseaux.

— Nous retournerons à l'endroit où Tamzin vous avait abandonnée et où j'ai été assez heureux pour vous rencontrer.

Soudain le capitaine s'arrêta. Ils étaient arrivés à un tournant abrité de tous regards par l'angle de la maison. Dick se plaça en face d'Avril.

— Vous n'êtes pas charitable, Mademoiselle ; vous ne venez pas à mon secours, comme je vous en ai prié.

— Je ne le puis pas, à moins d'en savoir davantage.

— Je dis que ces terribles petites vont arriver dans un instant et que je suis absurde... N'avez-vous pas compris que c'est vous que j'aime, que c'est le bonheur de veiller toute ma vie sur vous que je revendique comme prix de ma soumission à vos conseils?... Je me rends bien compte que je ne suis pas digne de vous, mais vous êtes si bonne que vous aurez peut-être pitié.

Le voile se déchirait, et Avril comprit; l'émotion anima son beau visage.

— Que dites-vous, capitaine? Je n'avais jamais pensé cela!

— Ne voyiez-vous pas que, depuis quelques instants, je vous suppliais de venir à mon secours? J'ai perdu du temps, et Tamzin va arriver.

— Vous n'avez pas songé à l'infériorité de ma situation vis-à-vis de la vôtre?

— Non : vous êtes vous-même, et je ne suis pas même votre égal en ce point.

A ce moment, on entendit des appels, et Tamzin, suivie d'Angela, apparut, comme Dick l'avait redouté :

— Mais que faites-vous? Tout le monde est arrivé! Sir Raymond et Hugues s'inquiètent de savoir si vous n'êtes pas perdus?

— Nous étions bien perdus en pensée. Et puis, Tamzin, miss Vernon devait être conduite doucement. C'est moi, maintenant, qui veux prendre la tâche de la défendre.

— Elle n'en aura pas besoin, dit Tamzin en s'emparant de la chaise. Regardez comme elle a des couleurs! Laissez-moi la conduire, oncle Dick: nous irons plus vite.

Dick suivit en pestant contre sa terrible nièce.

## XXIII

## AUTOUR DU CHATEAU

Il avait été permis à Tamzin et à Angela de faire aujourd'hui les honneurs de la table à thé et de la plus joyeuse réunion que l'on eût vue depuis long-temps à Windy-Corner.

— J'ai dérobé ces choux à la crème à la cuisine, maman, commença Tamzin. Ne soyez pas étonnée, ce soir, de voir une assiette minuscule au dessert.

— J'ai fait venir ces pêches de Londres ! ajouta Angela.

— Oh ! quelle bonne idée ! intervint Dick.

— Sir Raymond a apporté cette grande boîte de chocolats pour miss Vernon qui nous les offre. Et vous, oncle Dick, quel est votre appoint ?

Dick regarda la table en s'arrachant les cheveux de désespoir, puis il sourit avec malice :

— Ces fraises de serre sont mon cadeau !

— Capitaine Langhton, comment pouvez-vous dire cela ? demanda Angela, scandalisée. J'ai entendu lady Langhton dire à son jardinier d'en cueillir autant qu'il y en aurait et de les apporter ici !

Tout le monde éclata de rire. Dick ne se déconcerta pas :

— Il y a une loi anglaise qui dit qu'un accusé n'est considéré comme coupable que lorsque sa culpabilité a été prouvée, et vous m'écrasez avant même de m'avoir entendu. Il m'est dû une somme énorme pour avoir entrepris l'éducation de deux insupportables jeunes personnes.

— Oncle Dick, vous ajoutez un mensonge à votre cas : nous avons été très sages.

— Étant accusées, vous n'êtes pas compétentes dans la question. Mais suivez mon raisonnement :

je me paie en nature en m'appropriant les fraises, et comme je possède une âme généreuse, je vous les offre.

Le rire général éclata de plus belle.

— C'est ce qu'on appelle se bien tirer d'une situation difficile, observa Hugues.

Sir Francis arriva tout joyeux sur ces entrefaites.

— Vous m'avez porté bonheur, miss Vernon. J'avais travaillé avec un soin tout particulier le lit de malade que je devais vous offrir, et voilà qu'une grande firme me demande le monopole pour en vendre.

— Et tous mes membres étant intacts avant d'avoir employé le lit, c'est à moi de dire que vous m'avez porté bonheur! répéta miss Vernon aimablement.

Tamzin rougit, comme toutes les fois que l'on faisait allusion à la maladie de miss Vernon. Soudain elle se leva, comme mue par une force irrésistible.

— Je veux partir pour Barmouth avec une conscience bien nette, commença-t-elle, et je veux que tout le monde sache que j'ai été une grande coupable.

— Tamzin, ce n'est pas utile..., interrompit miss Vernon en rougissant.

— Si; je ne veux pas qu'on me croie meilleure que je ne suis. C'est moi qui avais enfermé miss Vernon à Colebrook-Court; et ensuite, ayant perdu la clé, je n'ai pas eu le courage de l'avouer.

— Ma chère petite, dit lady Langhton, vous avez dû faire cela par inattention.

— Non, maman : je l'ai fait pour priver miss Vernon de prendre le thé avec nous. Et puis je vous ai laissée vous plaindre de ce qu'elle ne restait jamais près de moi, et je l'avais égarée exprès, le jour où mon oncle Dick l'a ramenée en retard; et le jour de notre promenade en bateau, je suis tombée

à l'eau en lui désobéissant; ma robe s'est accrochée à un vieux tronc d'arbre, et je me serais noyée si miss Vernon ne s'était jetée à l'eau tout habillée pour me sauver; sans elle j'aurais péri! Mais, par orgueil, j'ai caché sa belle action. Vous voyez tous que je ne mérite pas d'éloges pour avoir eu du chagrin quand elle était en danger, puisque c'était moi qui en étais la cause.

— Vraiment, miss Vernon, vous avez fait cela? Alors vous risquez de vous noyer toutes les deux? Quelle reconnaissance nous vous devons! s'écria sir Francis.

— Vous avez sauvé la vie de ma fille, dit à son tour lady Langhton, et je vous ai méconnue. Jamais je n'oublierai votre abnégation.

L'émotion était générale. On ne savait ce qu'on admirait le plus: le constant dévouement de miss Vernon, ou le courage de l'enfant qui n'acceptait plus les louanges imméritées et avait enfin fait d'elle-même cet aveu pénible.

Le soleil gagnait la place où la société se tenait réunie. Sir Raymond se leva pour éloigner un peu le fauteuil roulant, afin que miss Vernon fût à l'ombre.

— Laissez-moi profiter de cet instant, sir Raymond, pour vous remercier encore de tout ce que vous avez fait pour moi, et pour vous dire que je ne puis accepter que vous gardiez à votre charge les honoraires du médecin consultant, dit alors Avril.

Et elle lui parla de l'œuvre qu'elle avait entreprise, à laquelle elle avait consacré la moitié seulement de ses revenus. Elle lui expliqua que son rôle de gouvernante n'était qu'une expérience qu'elle avait voulu faire, mais que, pour une raison spéciale, elle le priait de lui garder son secret pendant quelques jours encore.

Sir Raymond n'en revenait pas de voir tant de charité chrétienne dans l'âme d'une si jeune fille.

— Vous me permettez au moins, Mademoiselle,

de vous demander de vouloir bien verser la somme que vous vouliez me rendre à la caisse de secours pour vos infortunées ?

— Oh ! oui, cela, je l'accepte de tout mon cœur !

— Vous pourrez toujours faire appel sans compter à la fortune que j'ai pu acquérir. C'est grâce à vous que je suis arrivé à pardonner à mon père et à être heureux de pouvoir espérer que, ne m'ayant pas déshérité, une pensée d'amour et de pardon avait traversé son âme à sa dernière heure.

A ce moment, Tamzin arriva en courant. Elle trouvait que miss Vernon aurait dû être sa propriété, en ce beau jour de résurrection.

— Sir Raymond, il ne faut pas emmener miss Vernon trop longtemps, puisque vous la verrez toute une journée à Colebrook-Court, la semaine prochaine.

Et Tamzin voulut ramener son institutrice au milieu de la terrasse, mais là encore, à l'encontre de son projet, se trouva le capitaine Langhton, qui prétendit qu'il y aurait du vent et s'empara du fauteuil pour refaire le tour du château.

Tamzin, indignée, retourna vers Angela pour se plaindre des chevaliers servants de miss Vernon.

— C'est mal à eux de l'accaparer ainsi aujourd'hui ! Uncle Dick met trop de temps à faire le tour du château.

— C'est un peu en pente et dur à remonter, remarqua la douce Angela, et Avril aime à être menée lentement, afin de pouvoir admirer le paysage.

Il est juste de convenir que le tour du château prit un temps extraordinairement long par rapport à la distance à parcourir, car Dick s'arrêta encore au même endroit abrité des regards.

— Miss Vernon, je ne puis plus supporter l'angoisse dans laquelle je suis. Répondez à la question que je vous ai posée tout à l'heure. Si vous attendez cinq minutes de plus, ma terrible nièce va encore nous interrompre. Avez-vous bien com-

pris que je vous ai aimée depuis l'instant où vous êtes entrée pour la première fois dans la salle d'étude ?

— Je le crois, puisque vous me le dites ; mais j'ai bien réfléchi depuis que vous m'avez posé la question, il y a une heure environ, et je crois que je devrais dire non, car j'ai entrepris une tâche que je ne puis abandonner maintenant.

— Mais, grand Dieu, je ne veux plus que vous travailliez en quoi que ce soit. Je veux vous rendre la vie heureuse et facile, pourvu que vous me répondiez oui !

— La vie n'est pas un lit de roses, et je crains que vous ne me la rendiez que trop douce ! reprit Avril avec un sourire si séduisant et si bon.

— Votre sourire est presque un oui, mais, chère, adorée Avril, ne me faites pas souffrir inutilement ! Vous remplirez toutes les tâches que vous voudrez continuer ou entreprendre, pourvu que vous disiez oui tout de suite. J'entends les pas de mes deux bourreaux.

— Vous me prenez par la force. Etes-vous bien sûr de ne pas vous repentir, quand vous me verrez employer une partie de mon temps et la moitié des revenus dont j'ai voulu garder le secret jusqu'ici à améliorer le sort de pauvres femmes dans leurs difficultés et dans leur vieillesse ? Je...

— Ah ! il n'y a plus qu'une seconde. Je consens à tout. J'aperçois l'ombre du chapeau de Tamzin. Dites oui ?

Avril se mit à rire et n'eut que juste le temps de dire « oui », en ajoutant cependant :

— Je crois que je vous aime aussi, sans m'en être rendu compte, depuis la première journée où je vous ai connu.

Il était temps : les deux inséparables étaient là.

— Vous savez qu'elle est fatiguée, et vous l'obligez à parler, dit Tamzin, indignée.

— Les élèves n'auront plus le droit de me tyran-

niser, car Avril vient de me promettre de devenir Mrs. Dick Langhton.

Tamzin et Angela restèrent un instant médusées par la surprise, puis elles laissèrent éclater leur joie.

— Quel bonheur, tante Avril, frère Dick ! s'exclamèrent les deux amies. Nous ne serons plus séparées, et vous ne serez plus jaloux quand sir Raymond voudra causer avec tante Avril !

Lady Langhton arriva, attirée par le bruit, et eut un peu de peine à comprendre ce qui s'était passé. Enfin sa figure s'illumina, et du fond de son cœur, cette fois, elle dit :

— Dieu me donne une grande joie en permettant que celle qui a sauvé la vie de ma fille devienne ma sœur !

Les deux petites filles, sans perdre la tête, coururent sur la terrasse annoncer la nouvelle à sir Francis, à sir Raymond Bridgeway et à Hugues, qui s'unirent à la joie commune.

Avril voulut retraverser la terrasse pour revoir tous ses amis réunis. Puis enfin, d'autorité, Dick l'emmena afin qu'elle pût se reposer des émotions de cette mémorable journée.

FIN



Madame,  
Mademoiselle,

Puisque  
vous aimez  
les ROMANS



abonnez-vous à

# MES ROMANS



*Dans chaque numéro :*

**Deux Romans inédits**

en cours de publication.



CHRONIQUES, JEUX  
ET RÉCRÉATIONS

*Demandez 5 spécimens gratuits  
assortis en vous recommandant de  
la Collection "STELLA" à*

**MES ROMANS, 1, rue Gazan, Paris-14<sup>e</sup>**

N° 445 ♦ Collection STELLA ♦ 25 Septembre 1938

# La Collection STELLA

est la collection idéale des romans pour la famille et pour les jeunes filles, par sa qualité morale et sa qualité littéraire.

# La Collection STELLA

publie deux volumes par mois. Elle constitue donc une véritable publication périodique. Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger, abonnez-vous pour **35 francs** par an seulement (au lieu de 48 francs pour 24 volumes à 2 francs).



Adresssez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste ou mandat-chèque, à

M. le Directeur du PETIT ÉCHO DE LA MODE, 1, rue Gazan, Paris-14<sup>e</sup>  
(Compte chèque postal Paris 28-071)